1.26.11

Library of the Theological Seminary

PRINCETON, N. J.

Division GR15

Section L77

v.18

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

TOME XVIII

LES

LITTÉRATURES

POPULAIRES

DE

TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

TOME XVIII

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1883

Tous droits réservés

CHANSONS POPULAIRES

DE L'ALSACE

TOME II

CHANSONS POPULAIRES

DE L'ALSACE

PAR

J. B. WECKERLIN

LIBRARY OF PRINCETON
JAN 26 1911
THEOLOGICAL SEMINARY

TOME II

PARIS
MAISONNEUVE ET Cie, ÉDITEURS
25, QUAI VOLTAIRE, 25
1883

Tous droits réservés

TROISIÈME PARTIE

BERCEUSES, CHANSONS ET RONDES ENFANTINES.

TROISIÈME PARTIE

BERCEUSES, CHANSONS ET RONDES ENFANTINES.

On ne trouvera ici qu'un bien petit nombre de chansons d'enfants, si on le compare à celui qui existe réellement, ou même à la collection publiée par M. Auguste Stöber. Il est une raison cependant qui nous engage à limiter ces pièces, c'est qu'une grande quantité d'entre elles se fredonnent sur le même air, et que nous n'avons pas voulu faire un double emploi aussi fréquent.

On l'a répété sur tous les tons : les vieilles légendes, les vieux usages, les anciens dictons, les bonnes chansons du temps passé, tout cela est entraîné comme dans un tourbillon, pour faire place à du nouveau, ce qui caractérise le plus l'époque où nous vivons.

Mais puisque nous en sommes aux chansons d'enfants, est-ce que les nourrices donneraient aussi dans le scepticisme ?... et oublieraient-elles les vieilles, vieilles chansons, bêtes à manger du foin, c'est vrai, mais que les enfants aiment bien mieux qu'une bribe des *Niebelungen* ou de *Parcival*.

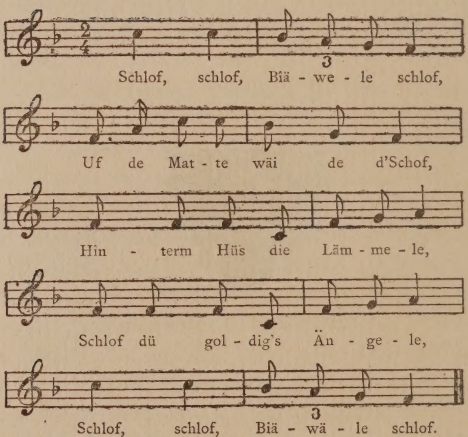
Du train où vont les choses, qui nous dit que dans un certain nombre d'années on ne chantera pas aux enfants de l'Alsace les œuvres de Körner et à ceux de France les vers héroïques de M. Deroulède, afin de former dès leur bas-âge des citoyens, aimant... un peu la patrie, et beaucoup la bataille. L'enfant aura beau être maussade et pleurnicher à l'audition de choses si poétiques, si relevées et si incompréhensibles pour lui, il sera obligé de les entendre, parce que la civilisation ayant marché, on ne contera plus aux enfants de ces vieilles histoires de nains, de géants, de fantômes, de génies bienfaisants, d'anges tutélaires, et qu'on finira sans doute par leur désapprendre aussi de prier Dieu.

Si nous nous sommes détruit, à cœur joie, ce séduisant monde des illusions et des rêves, pour ne vivre que dans la réalité, laissons au

moins aux enfants leurs vieux contes et leurs vieilles histoires impossibles : ne leur enlevons point cette jouissance du merveilleux, qui frappe si fort leur jeune et naïve imagination. Ils auront bien assez à se débattre plus tard avec les réalités de la vie !

I

SCHLOF, BIÄWELE, SCHLOF



Schlof, Kîndele schlof!
Din Vadder hîät die Schof,
Diä Müeder schîddelt s'Bäümele,
Do fallt erab ä Dräümele,
Schlof, Kîndele schlof.

I

DORS, PETIT GARÇON, DORS

Il est peu de mères alsaciennes qui n'aient chanté cela à leur nourrisson. C'est une des berceuses les plus répandues, non seulement en Alsace, mais aussi de l'autre côté du Rhin. G. Scherer, *Alte und neue Kinderlieder* (1853), donne également cette berceuse à peu de différence près ; l'air n'est pas sans charme, c'est le même que le *Bibbeletanz*, page 100, où il reparaît comme air à danser.

Dors, dors, petit garçon, dors,
Les moutons paissent dans la prairie,
Les agneaux derrière la maison,
Dors, mon petit ange doré,
Dors, dors, petit garçon, dors.

Dors, petit enfant, dors !
Ton père garde les moutons,
Ta mère secoue les arbres,
Il en tombe un petit songe,
Dors, petit enfant, dors.

Schlof, Kîndele schlof,
Am Himmel gehn die Schof,
Die Stärnle sîn die Lämmele,
Der Mon, der îsch das Schäferle,
Schlof, Kîndele schlof.

Schlof, Kîndele schlof,
Un briäl nît wiä nä Schof,
Suscht kummt des Schäfers Hîndele
Un bisst mi beeses Kîndele,
Schlof, Kindele schlof.

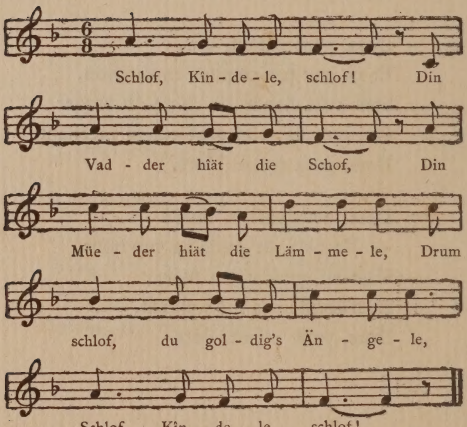
Schlof, Kîndele schlof,
Gang furt, un hiät die Schof,
Gang furt, dü schwarzes Hîndele,
Un weck mer nît mi Kîndele,
Schlof, Kîndele schlof.

Dors, petit enfant, dors !
Au Ciel se promènent les moutons,
Les étoiles sont les agneaux,
La lune est le petit berger,
Dors, petit enfant, dors.

Dors, petit enfant, dors !
Et ne crie pas comme un mouton,
Sans cela viendra le chien du berger
Qui mordra mon petit enfant méchant,
Dors, petit enfant, dors.

Dors, petit enfant, dors !
— Va-t-en, et garde les moutons,
Va-t-en, petit chien noir,
Et n'éveille pas mon enfant, —
Dors, petit enfant, dors.

II

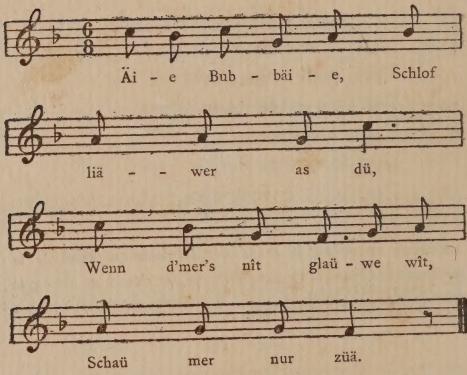
SCHLOF, KINDELE SCHLOF

II

DORS, PETIT ENFANT, DORS

Dors, petit enfant, dors !
Ton père garde les moutons,
Ta mère garde les agneaux,
Dors mon ange doré,
Dors, petit enfant, dors.

Le texte est, à peu de chose près, le même que celui de la berceuse précédente ; l'air est tout autre, et c'est à ce titre que nous le donnons ; il ne manque pas d'ailleurs d'une certaine grâce.

III

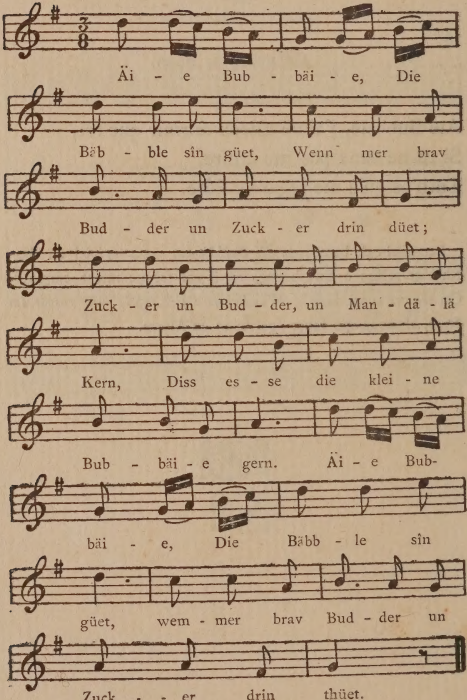
ÄIE BUBBÄIE, SCHLOF

III

AÏE BUBBAÏE, DORS

Aïe Bubbaïe, j'aime mieux dormir que toi,
Si tu ne veux pas me croire,
Tu n'as qu'à me regarder faire.

Le refrain de berceuses *Äie Bubbäie* est assez spécial au Bas-Rhin et même à Strasbourg, où il est fréquemment employé. On trouve aussi dans le *Wunderhorn : Eia popeia was rasselt im Stroh,* chanson qui court également en Alsace.

IV

ÄIE BUBBÄIE

IV

AÏE BUBBAÏE

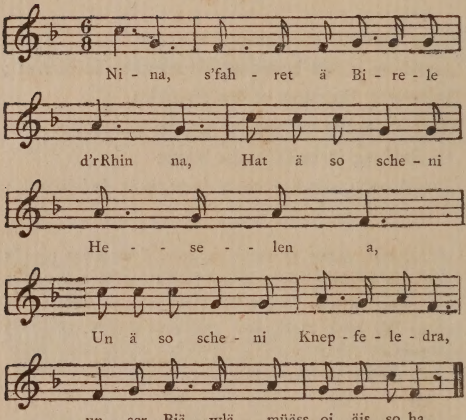
« *Aïe Bubbaïe*, la bouillie est bonne
Quand on y met beaucoup de sucre et de beurre ;
Du beurre, du sucre et des amandes,
Alors les petits enfants les aiment beaucoup.
Aïe Bubbaïe, la bouillie est bonne
Quand on y met beaucoup de sucre et de beurre. »

M. Auguste Stöber en donne une autre d'Oberbrunn : « *Aïe bubbaïe*, en été vient la fête de mai; tandis que les autres filles vont danser, je suis obligée de rester près du berceau ; le berceau fait knick knack, dors gros petit poupon. (*Dicksack*) gros sac. »

Nous n'avons pu trouver l'air de cette berceuse.

V

NINA



Nina, s'fahret ä Birele d'r Rhin na,
Hat ä so scheni Schtrîmpfelen a,
Un ä so scheni Bändele dra,
Unser Biäwlä müäss oi äis so ha.

V

NINA

L'air de cette chanson a été recueilli à Guebwiller ; on peut voir d'autres strophes dans le *Volksbüchlein* d'Auguste Stöber, édition de 1859.

Nina, un petit paysan descend le Rhin,
Il a de si jolis pantalons,
Et de si jolis boutons après,
Notre petit garçon en aura de semblables.

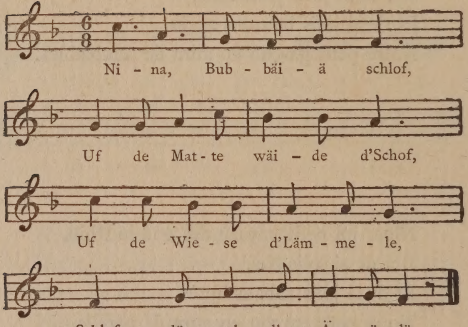
Nina, un petit paysan descend le Rhin,
Il a de si jolis bas,
Et de si jolis rubans après,
Notre petit garçon en aura de pareils.

Nina, s'fahret ä Bircle dr' Rhin na,
Hat ä so scheni Schiälelen a,
Un ä so scheni Schnälläle dra,
Unser Biäwlä müäs oi äis so ha.

Nina, s'fahret ä Birele dr' Rhin na,
Hat ä so schenes Käppälen a,
Un ä so scheni Zettele dra,
Unser Biäwele müäs oi äis so ha.

VI

NINA BUBBÄIE



Nina, un petit paysan descend le Rhin,
Il a de si jolis souliers,
Et de si jolies boucles après,
Notre petit garçon en aura de semblables.

Nina, un petit paysan descend le Rhin,
Il a un si joli bonnet,
Et de si jolis glands après,
Notre petit garçon en aura un pareil.

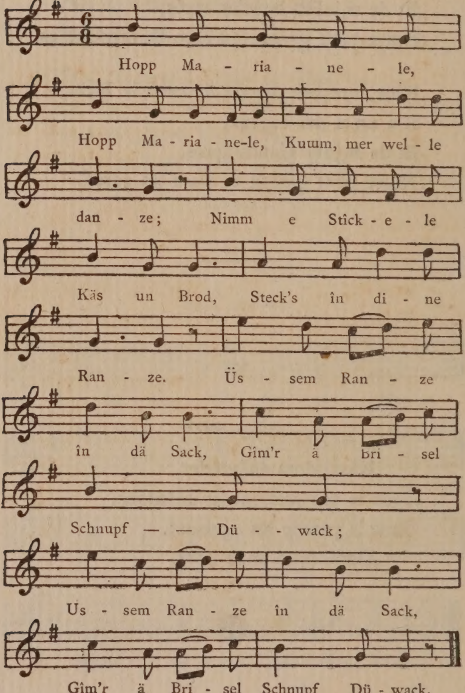
VI

NINA, DORS

Nina, dors enfantelet,
Dans le pré paissent les moutons,
Dans la prairie les agneaux.
Dors, mon ange doré.

VII

HOPP MARIANELE



VII

SAUTE MARIETTE

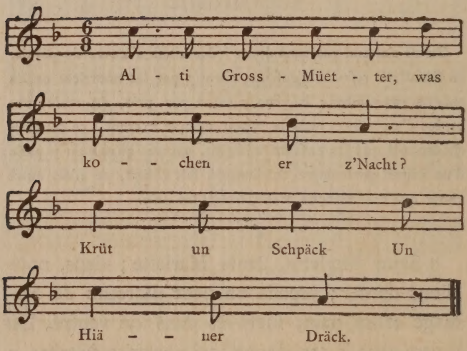
On ne s'attend pas sans doute à des chefs-d'œuvre de poésie, en lisant ces refrains d'enfants, chantés par les nourrices ou les enfants eux-mêmes ; la rime y est à peu près, du moins une espèce d'assonance, mais la raison manque souvent : ce sont ces chansons-là que les enfants préfèrent, surtout quand on y parle d'un animal quelconque. Ici l'animal fait défaut, ce n'est autre chose que l'air français *Marie, trempe ton pain.*

« Saute Mariette, saute Mariette ; viens, nous allons danser ; prends un petit morceau de fromage et du pain, mets-les dans ton ventre. Du ventre dans le sac, donne-moi une prise de tabac. »

Ce refrain, quoiqu'il soit dépourvu de charme à la lecture, est cependant répété dans la chanson.

VIII

ALTI GROSS MÜETTER



VIII

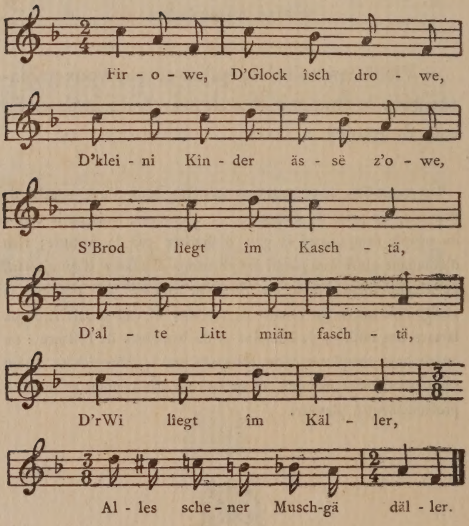
VIEILLE GRAND'MÈRE

« Vieille grand'mère, qu'est-ce que vous préparez pour le souper ? Des choux et du lard, et du caca de poules. »

Les nourrices ne sortent pas généralement d'une souche de marquis, de pairs de France ou de sénateurs, mais de la classe du peuple campagnard la plus déshéritée par la fortune ; rien d'étonnant alors que parmi les chansons d'enfants il y ait tant de choses ineptes et même *shocking,* comme par exemple la vieille *lure* que nous venons de donner, et qui a fait rire aux larmes des milliers de bambins et de bambines de l'Alsace : on aurait beau remplacer cette platitude par la *Marseillaise,* l'effet serait totalement manqué, et au lieu de rire l'enfant se mettrait probablement à pleurer.

IX

FIROWE


Fir - o - we, D'Glock îsch dro - we,
D'klei - ni Kin - der äs - sè z'o - we,
S'Brod liegt îm Kasch - tä,
D'al - te Litt miän fasch - tä,
D'rWi liegt îm Käl - ler,
Al - les sche - ner Musch-gä däl - ler.

IX

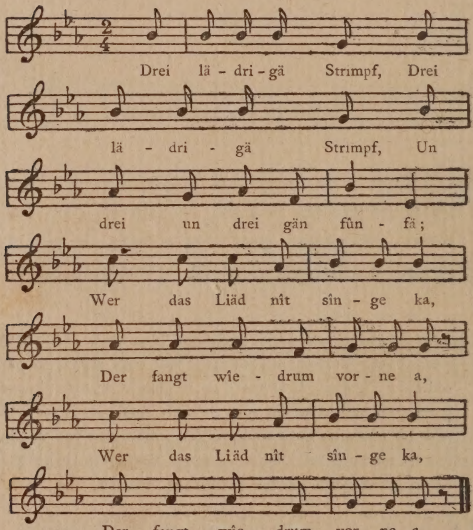
C'EST LA FIN DU TRAVAIL

« C'est la fin du travail, la cloche est en haut, les petits enfants goûtent, le pain est dans l'armoire, les vieilles gens sont obligés de jeûner; le vin est à la cave, rien que du beau muscat. »

On retrouvera cette forme mélodique (à partir de la troisième mesure) dans plusieurs des chansons qui vont suivre, comme celles des Cigognes, la Chanson de la pluie et d'autres encore. Il est assez curieux qu'une suite de notes aussi simple (*do ré do ré do la*) reparaisse aussi souvent; cela prouve une fois de plus que les tournures mélodiques les moins compliquées et les plus naïves ont seules le pouvoir de charmer l'enfance.

X

DREI LÄDRIGÄ STRÎMPF



Version de M. Stöber :

Ich hab' lederne Strümpf,
Zwei und drei sind fünf,
Wenn ich einen verlier
Bleiben mir noch vier.

X

TROIS BAS DE CUIR

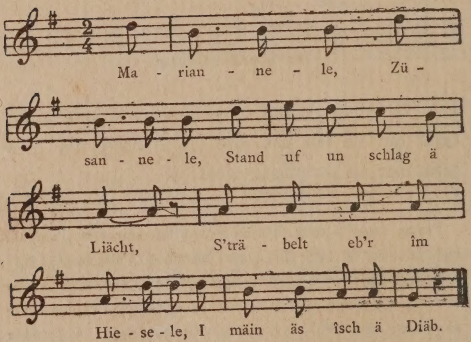
« Trois bas de cuir, trois et trois font cinq; celui qui ne sait pas dire la chanson n'a qu'à retourner au commencement. »

J'avais recueilli cette chanson comme une amusette d'enfant, mais la chose est bien plus grave; on n'a qu'à lire la page 282 *Die Sagen des Elsasses* de M. Auguste Stöber, et l'on verra que ce n'est rien moins qu'une chanson de sorcières. Les deux derniers vers sont différents et prouvent que dans la seconde version l'auteur était plus ferré en arithmétique :

« J'ai trois bas de cuir, deux et trois font cinq; si j'en perds un, il m'en restera encore quatre. »

XI

MARIANNELE



Näi, wäger nît (bis),
Es îsch io gar ke Diäb ;
S'îsch io nur der Hansele
Wo s'Gredle häime fährt.

XI

MARIANNE

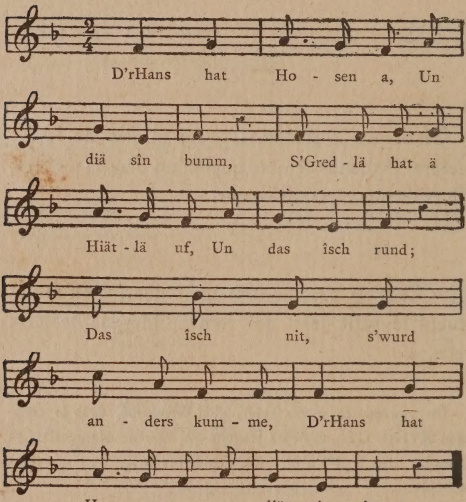
Marianne, Suzanne, lève-toi et fais de la lumière, j'entends remuer quelqu'un dans la maison, je crois que c'est un voleur.

« Ce n'est pas du tout un voleur, c'est seulement le petit Jean qui ramène Marguerite chez elle. »

On trouvera ce même sujet, plus développé, dans la chanson XVIII[e]. C'est toujours Jeannot qui ramène Marguerite, sa fiancée; mais là il y a la suite, c'est-à-dire le mariage des deux amoureux.

XII

D'R HANS HAT HOSEN A



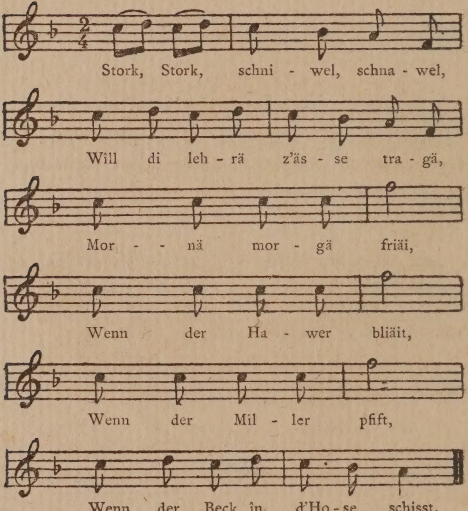
XII

JEAN A DES PANTALONS

« Jean a des pantalons, et ceux-ci sont *boumm*, Marguerite porte un chapeau qui est rond ; ce n'est rien, cela changera : Jean a des pantalons, et ceux-ci sont *boumm*.

Cette onomatopée *boumm* veut dire que les pantalons de Jeannot sont du dernier goût, à moins qu'on ne préfère lui donner la signification *déchirés*, ce qui expliquerait alors la phrase : Ce n'est rien, cela changera. »

XIII

STORK, STORK, SCHNIWEL, SCHNAWEL

XIII

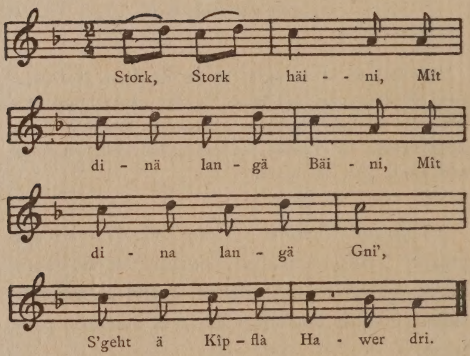
CIGOGNE AU LONG BEC

L'ibis était un oiseau sacré chez les Égyptiens, la cigogne à son tour était consacrée à Junon. Ce n'est cependant pas pour cela qu'on protège ce bipède en Alsace, mais bien parce que la cigogne mange les crapauds, les lézards, les reptiles et autres sales petites bêtes des marais.

« Cigogne, cigogne au long bec, je vais t'apprendre à porter à manger, demain matin de bonne heure, quand l'avoine fleurit, quand le meunier siffle, quand le boulanger fait caca dans son pantalon. »

Encore une chanson grasse, qui fait le bonheur des enfants, et qui est fort répandue; elle se chante partout où il y a des cigognes.

XIV

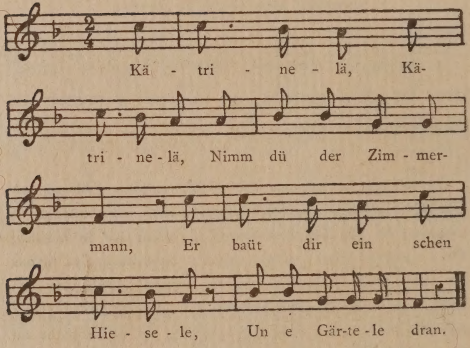
STORK, STORK HÄINI

XIV

CIGOGNE AUX LONGUES PATTES

« Cigogne, cigogne, avec tes longues pattes, avec tes longs genoux, on pourrait y mettre un quarteron d'avoine. »

On sait que la cigogne a une préférence pour l'Alsace, où elle habite volontiers. Ces échassiers viennent au printemps et s'en vont dès que l'automne approche, comme les hirondelles. On a remarqué aussi que les cigognes disparaissent des rayons où les grenouilles, les crapauds, les serpents deviennent plus rares, à la suite de défrichements ou de dessèchements des terres humides; on a beau leur préparer un nid superbe au haut d'un clocher, les cigognes ne reviennent plus. En Alsace il est défendu de leur donner la chasse, de quelque façon que ce soit.

XV

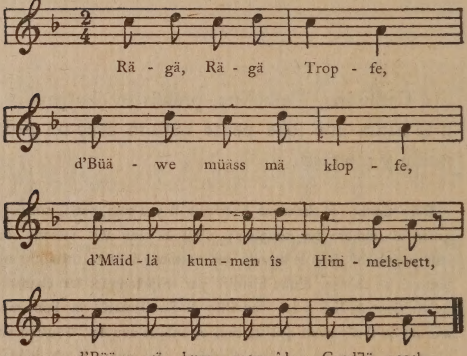
KÄTRINELE

XV

CATHERINE

« Catherine, Catherine, prends le charpentier, il te bâtira une jolie petite maison avec un petit jardin y attenant. »

Dans toutes ces chansons d'enfants il y a une grande sobriété quant au nombre des couplets; c'est là une des raisons de leur popularité dans le monde des enfants, dont la mémoire ne pourrait se charger d'une histoire par trop longue. La chanson qu'on vient de lire a été recueillie à Soultzmatt, et l'on m'a affirmé qu'il n'y avait que ce seul et unique couplet. Soultzmatt n'est sans doute pas son lieu d'origine, du moins il n'y habite pas un seul charpentier.

XVI

RÄGÄ, RÄGÄ TROPFÄ

XVI

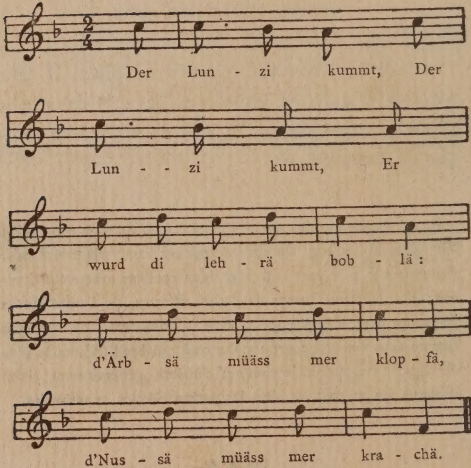
TOMBEZ, GOUTTES DE PLUIE

« Tombez, tombez, gouttes de pluie, il faut fouetter les garçons; les filles on les met dans le lit céleste, les garçons on les met dans des sacs remplis de crapauds. »

Bien entendu que les garçons disent cette chanson retournée; leur galanterie à l'âge de six ou sept ans leur permet bien cela. J'ai assisté et pris part à de véritables combats avec cette chanson; d'un côté une troupe de petites fillettes, de l'autre autant de jeunes gars, c'était à qui crierait le plus fort : on s'animait comme dans un vrai concours. Le côté qui braillait avec le plus de vigueur remportait la victoire; c'étaient généralement sinon toujours les garçons, et alors les petites fillettes se sauvaient.

XVII

DER LUNZI KUMMT



XVII

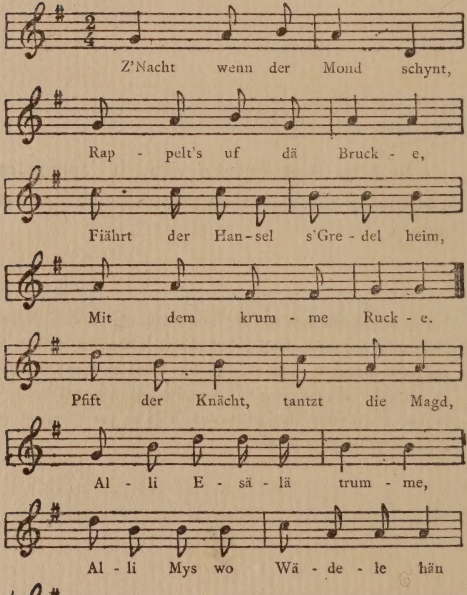
LE LUNZI VIENT

« Le *lunzi* vient, le *lunzi* vient, il t'apprendra à tapoter, il faut battre les pois, il faut casser les noix. »

Ceci est une chanson de jeu : tous les gamins vont à clochepied; celui qui est le *lunzi* et qui chante la chanson tient à la main son mouchoir roulé avec un fort nœud au bout; il tâche de toucher avec cette arme l'un des autres gamins, qui est alors le *lunzi* à son tour. On sortait souvent de ce jeu charmant et délicat avec les yeux pochés.

XVIII

Z'NACHT WENN DER MOND SCHYNT



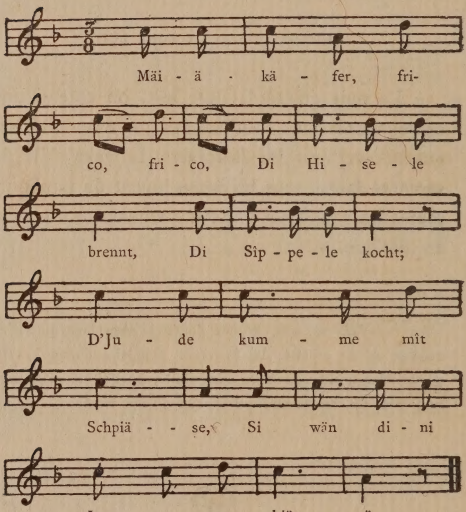
XVIII

LA NUIT QUAND LA LUNE LUIT

« La nuit quand la lune luit, on entend une rumeur sur le pont, c'est Jeannot qui reconduit Marguerite avec son dos de travers. Le valet siffle, la servante danse, tous les ânons jouent du tambour, toutes les souris qui ont des queues peuvent venir au mariage. »

La *reconduite* est une grande habitude alsacienne, plus d'un mariage en est résulté. Ici la verve populaire donne à cette pauvre Marguerite une taille contrefaite, ce qui ne décourage nullement son amoureux, qui l'épouse quand même.

XIX

MÄIÄKÄFER FRICO

XIX

HANNETON, FRICO

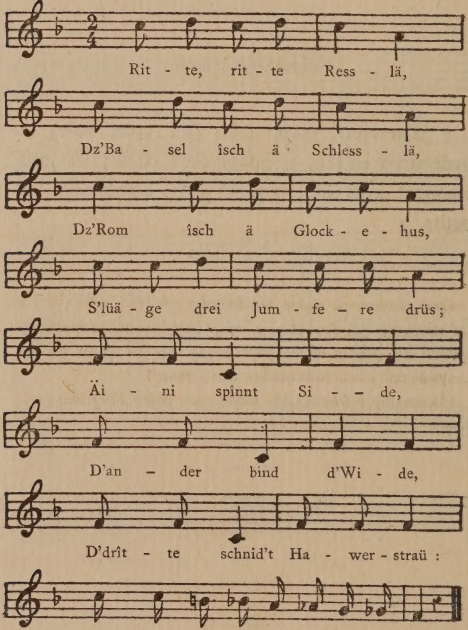
« Hanneton, *frico, frico* (ou vole, vole) ta maison est en feu, ta soupe est à cuire ; les juifs viennent avec des piques pour bombarder tes petits. »

Cette chanson se répète indéfiniment par les gamins ; il y a un temps où j'ai fait comme eux, sans jamais m'apercevoir qu'avec des piques on ne pouvait pas tuer les petits par des coups de feu : heureuse naïveté de l'enfance !

L'onomatopée *frico* signifie sans aucun doute *Flieg hoch* (vole haut).

XX

RITTE, RITTE RESSLÄ



XX

AU GALOP

Au galop vont les petits chevaux,
A Rome il y a un campanille,
Trois jeunes filles y regardent par la fenêtre,
L'une file de la soie,
L'autre rassemble l'osier,
La troisième coupe de la paille d'avoine.
Que Dieu vous garde, ma bonne femme !

Cela se chante encore sur cet éternel *do ré do ré*. Quoi qu'il en soit et de l'air et de la chanson, c'est avec ce refrain que les papas font faire *les petits chevaux* à leurs enfants, en les balançant sur leurs genoux.

Mon ami, l'abbé Braun (1), voit dans ces trois demoiselles, trois nornes, et rattache cette chanson à des souvenirs de mythologie germanique ; je ne crois pas son origine aussi ancienne que cela, et j'adopte encore moins la traduction du dernier vers par : *Que Dieu te garde et la bonne dame !*

(1) *Légendes du Florival*, par l'abbé Ch. Braun, 1866, p. 195.

QUATRIÈME PARTIE

MŒURS, USAGES ET COUTUMES.

QUATRIÈME PARTIE

MŒURS, USAGES ET COUTUMES.

Ecrire l'histoire des mœurs et coutumes d'un pays aussi ancien que l'Alsace demanderait tout un volume : nous ne formons pas ce projet. Il sera sans doute réalisé un jour par quelqu'enfant de l'Alsace, suffisamment versé dans les vieilles chroniques, pour marcher sur les traces des Schœpflin et des Grandidier.

Les Celtes, les Romains, les Germains ont laissé des traces de leur présence en Alsace. Bien des enceintes sacrées du druidisme sont encore désignées par des noms significatifs, sans parler de nombreuses coutumes païennes que le chris-

tianisme a plutôt transformées qu'extirpées complètement. De ce nombre sont les fêtes des solstices, du carnaval et quelques autres.

Saint Éloi disait déjà à ses ouailles « que nul, à la fête de saint Jean ou à certaines solennités des saints, ne célèbre les solstices par des danses, des caroles et des chants diaboliques. » Ces sages recommandations ont été bien des fois renouvelées depuis saint Éloi, sans atteindre complètement leur but.

Je crois cependant que les sorciers et les sorcières sont devenus rares en Alsace ; on n'y croit plus. Au XVI^e^ siècle, et même au XVII^e^, on trouve de nombreuses condamnations de ces visionnaires dépravés, que leurs hallucinations menaient au bûcher. Charles Gérard (1) parle de leurs festins ; il en énumère les différents services, etc. Cette nomenclature dégoûtante n'est pas faite pour mettre les gens en appétit.

Nous inscrivons ici quelques coutumes alsaciennes, tant anciennes que modernes, ayant un certain rapport avec la chanson populaire, notre objet principal.

(1) L'*Alsace à table*, p. 203.

LE PREMIER JANVIER

La Chronique des Dominicains de Colmar, traduite par Ch. Gérard et J. Liblin, renferme, à l'année 1303, les lignes suivantes : « A la Circoncision (1er janvier), les paysans de Wintzenheim, qui avaient fait un *roi* et treize grands officiers, parmi lesquels un *dapifer*, porteur de fruits, forcèrent ce roi et ses officiers à traverser en chemise, et sous le pont, l'eau qui est proche du moulin, voulant s'assurer s'il méritait la dignité royale. Tous, à l'exception d'un seul, traversèrent gaîment (sous) le pont en compagnie du roi. Un autre résigna volontairement sa dignité à cause de la bassesse de l'office. Les jeunes gens se moquèrent de lui et se mirent à le pleurer avec de grands gémissements, comme un parent, sonnèrent les cloches des trépassés et annoncèrent qu'il était mort. Le lendemain ils portèrent à l'église une bière où se trouvait un balai de bouleau en guise de mort ; ils y firent les cérémonies funèbres, transportèrent la bière vers l'eau et l'y précipitèrent. »

« Les pauvres de divers villages se donnèrent également plusieurs divertissements. Les uns firent

un pape et des cardinaux, d'autres produisirent en public, dans la rue et les places, des empereurs et des rois avec leurs officiers, etc. (1). »

On voit que la *Fête de l'Ane*, très répandue en France au moyen âge, n'était pas ignorée en Alsace, où on la célébrait sans doute encore plus crûment que partout ailleurs. Les traducteurs de la Chronique ajoutent que Colmar avait sa fête du *Teufels König* (du diable-roi), abolie dès le XVe siècle. Tous les sorciers et sorcières du pays y paraissaient sans doute à la suite de Satan.

LE PFIFFERTAG

En Alsace, de même que de l'autre côté du Rhin, les confréries de métiers étaient florissantes dès le moyen-âge. Celle des joueurs d'instruments *(Die Bruderschaft der Pfeifer)* peut être comptée

(1) Beaucoup d'auteurs ont parlé de la tolérance par trop grande du clergé, au moyen-âge, pour ces fêtes scandaleuses dans les églises. On peut mentionner ici la figure grotesque sculptée au bas de l'orgue de la cathédrale de Strasbourg, le *Rohraffe* (le singe de l'orgue). Le jour de la Pentecôte, un mauvais plaisant, caché dans cette figurine, criait au peuple toutes sortes d'insanités et de balivernes à gros sel, hurlait des chansons plus que grivoises et divertissait ainsi la populace durant le service divin.

parmi les plus anciennes. Si nous traduisions *Pfeifer* par joueur de fifre qui serait le mot à mot, nous serions fort loin de la vérité, car cette confrérie comprenait aussi bien les timbaliers, les tambours, les joueurs de trompette, de violon, de cornet à bouquin *(zinken)* que les joueurs de flûte. *Pfeifer* était un terme générique, pas très noble, car *pfeifen* veut dire siffler.

Les instruments que nous venons d'énumérer composaient à peu près l'orchestre officiel des petites villes et des petites cours au moyen âge, en Alsace et dans une partie de l'Allemagne ; or, c'était le grand nombre (1). Les timbaliers et les joueurs de trompette, qui étaient alors les instrumentistes tenant le haut du pavé, parce qu'on les employait dans les tournois, dans les combats, ne tardèrent pas à dédaigner leurs confrères et formèrent une association spéciale en Allemagne (2).

(1) On peut voir dans le *Layenspiegel* (formulaire des lois pour les laïques), publié à Strasbourg, en 1532, chez Knoblouch le jeune, une gravure sur bois représentant le régent de la ville (*statt regent*) entouré d'un joueur de flûte, d'un cornetiste et d'un tambour.

(2) D'après J. H. H. Friese, *Abhandlung vom sogenannten Pfeifergericht*, etc., Francfort, 1752, aucune société en Allemagne ne pouvait faire, anciennement, un acte public sans avoir ses joueurs de trompette et de fifre (Lettre-préface, p. 3).

Mais, à l'origine, les prétentions de ces musiciens ambulants *(fahrende lüte)* ne pouvaient enfanter de zizanies, ils étaient trop faibles pour se diviser ; c'était l'équivalent de ce qu'on avait en France sous le nom de la *Confrérie des Ménétriers,* « jouant des instruments tant hauts que bas. »

La juridiction de la confrérie des musiciens s'étendait en Alsace depuis Bâle jusqu'à Haguenau, et, quoiqu'elle ait atteint son plus beau lustre sous la protection des seigneurs de Ribeaupierre *(Rappolstein)*, il paraît qu'elle prit naissance dans la vallée de Willer ou aux environs de Sélestadt.

La protection des seigneurs de Ribeaupierre fut si efficace, et les membres de cette confrérie devinrent si nombreux que, dès la fin du XVe siècle, il fallut établir trois circonscriptions différentes.

Quand la famille des Ribeaupierre s'éteignit, en 1673, ce fut celle de Deux-Ponts qui devint la protectrice de cette société. A partir de 1800, et même avant, la confrérie s'était dissoute. Lobstein (1) mentionne le dernier roi des musiciens d'Alsace, François-Laurent Chappuy, mort à Strasbourg en 1838.

(1) Lobstein, *Beiträge zur Geschichte der Musik im Elsass*, Strasbourg, 1840.

Les statuts de cette confrérie ressemblaient singulièrement à ceux d'autres métiers : pour jouer dans une ville il fallait deux années d'apprentissage ; pour un village une année suffisait. On payait son entrée dans la société, et aussi sa sortie. Il y avait un roi *(Pfeifer König)* élu par le seigneur suzerain, quatre maîtres et un porte-bannière. Tous les ans on se réunissait le 8 septembre, jour de la Nativité, à Ribeauvillé : cela s'appelait le *Pfiffertag* (le jour des musiciens). La présence des membres était obligatoire, et c'est dans cette réunion générale que se jugeaient les infractions aux statuts.

Le titre de confrère donnait le droit exclusif de musiquer pour de l'argent dans la circonscription où l'on s'était fait recevoir (1).

Tous les membres devaient payer annuellement au *Pfifferkönig* un poulet et un setier d'avoine ; plus tard cette contribution se paya en argent.

On a tout lieu de croire que cette association existait déjà au XIVe siècle et même antérieurement ; toujours est-il que, dès le commencement

(1) D'après l'article 19 des statuts, un confrère ne pouvait jouer à une noce juive à moins d'un florin d'or, environ 12 fr. ; cet argent revenait au *Pfifferkönig*.

du XVe siècle, on en a des preuves écrites. Une lettre de l'empereur Frédéric III constate et confirme ses droits en 1481.

Le point de réunion était à l'auberge du *Soleil*, à Ribeauvillé. Le matin du grand jour, les confrères, roi en tête, et jouant chacun de son instrument (quel charivari cela devait faire !), se rendaient deux à deux à la chapelle de Dusenbach, à une demi-lieue de la ville (1). Après la messe on allait au château rendre hommage au seigneur, qu'on régalait d'une musique à l'avenant des discours, des santés (car on leur donnait à boire) et enfin des cris de joie qui brodaient sur le tout. Le festin rassemblait les membres à l'auberge du *Soleil*, et selon les années on festoyait pendant trois jours, d'autres fois la semaine y passait.

En 1687, Louis XIV confirma le seigneur de Deux-Ponts dans son protectorat supérieur et mirifique de la confrérie des joueurs d'instruments en Alsace. Cette société avait encore sept cent cinquante et un confrères, en 1745, pour les trois districts.

(1) Cette chapelle renfermait une image de la Vierge, rapportée de la prise de Constantinople par l'un des seigneurs de Ribeaupierre, qui avait fait partie de la croisade de 1201.

Ribeauvillé continue à célébrer son grand jour des musiciens (le *Pfiffertag*), converti en simple fête ou foire plus ou moins dansante *(Kilwe)*, mais comme on aime la musique en Alsace, il y a généralement ce jour-là une messe en musique, et souvent aussi d'autres réjouissances musicales.

Dans un petit volume in-12, ayant pour titre : *Galimathias poétique, etc., par M. Messageot, caporal au régiment de Touraine,* 1770, on lit à la page 17 une pièce de vers : « A Monsieur Jacquot, roi des musiciens des deux Alsaces *(sic)*. » C'est probablement la dernière fois qu'on aura chanté la gloire de cette royauté éphémère (1).

LE CRIEUR DE NUIT

Parmi les anciennes coutumes de l'Alsace il faut citer le *crieur de nuit (Nachtwächter)*, qui, à chaque tour du cadran, parcourait la ville avec sa halle-

(1) Sur le *Pfiffertag* on peut consulter : Scheid, *De jure in musicos singulari Rappolsteinensi*, etc., Argentor. 1719; Radius, *De dignitate comitum Rappolstein.* Argent. 1745; Forkel, *Allgemeine Geschichte der Musik*, vol. III, p. 751; *Ordonnances du Conseil souverain d'Alsace*, 1685; B. Bernhardt, *Notice sur la Confrérie des joueurs d'instruments d'Alsace*, 1856-1857; E. Barre, *Über die Bruderschaft der Pfeiffer im Elsass*, 1873.

barde et sa lanterne, sonnant de son cornet et annonçant l'heure. Il y ajoutait généralement une strophe chantée, une petite prière, une louange au Seigneur.

On était fait à cette coutume, car aujourd'hui le veilleur de nuit réveillerait les dormeurs en leur souhaitant le bonsoir, et s'attirerait mille malédictions. Il y avait néanmoins du bon à cela, surtout à l'époque où la police était dans son enfance et n'existait même pas dans bien des endroits. Ce brave homme, toute la nuit sur pied, pouvait conjurer certains dangers, comme les incendies, et avertir immédiatement la population. Le veilleur de nuit ne pouvait s'endormir, comme il est arrivé si souvent à des corps de garde de petites villes, car une seule heure oubliée le trahissait. Les voleurs et tous les malfaiteurs en général devaient être gênés et souvent empêchés dans leurs opérations nocturnes par ce brave crieur de nuit (1).

Le guetteur au haut de la cathédrale de Stras-

(1) Voir un article sur le crieur de nuit dans le *Hausbuch des katholischen Volksfreunds*, par Charles Braun, 1862, p. 30. D'après l'*Ordonnance de Strasbourg*, 1628, une fois le couvre-feu sonné, on ne devait plus traverser la rue qu'avec une lumière.

bourg remplissait à peu près de semblables fonctions ; cet homme devait sonner lui-même les quarts d'heure ; un seul oublié eût été un sujet d'accusation. Nous ignorons si cette coutume existe encore.

LE CARNAVAL

Dans l'*Alsatia* de 1851, M. Auguste Stöber parle du *lundi gras*, où les femmes avaient seules le droit d'aller boire dans les auberges ; si un homme s'y trouvait ou s'y présentait, elles s'emparaient de son chapeau ou de son bonnet, qu'il ne pouvait se faire rendre qu'en payant quelques bouteilles de vin. Cette coutume, qui rappelle les fêtes antiques de la *Bona Dea*, est mentionnée par Moscherosch :

Spitze Schu und Knöpflein dran
Die Fraw ist meister und nicht der Man.

Souliers pointus avec des nœuds,
La femme est maîtresse et non le mari.

Nous avons assisté en Alsace, il y a trente ou quarante ans, à plus d'une joyeuse cavalcade masquée, au temps du carnaval ; cet usage a complètement disparu depuis.

LES REPAS

Ce serait un double emploi que de traiter cette question *in extenso*, après le livre intéressant de Ch. Gérard, l'*Alsace à table*, auquel nous renvoyons nos lecteurs, après avoir toutefois extrait les lignes suivantes : « Au nombre des coutumes louables, et qui ne peuvent donner que de la gaîté et de l'agrément aux repas, il faut placer celle dont les Anglais ne se sont jamais avisés, de faire de la musique dans les salles de festin. Tous nos grands banquets alsaciens en avaient invariablement.

« Le magistrat de Strasbourg avait son corps de musique à lui *(Stadtpfeifer)* ; il ne mangeait jamais officiellement sans se faire en même temps régaler de quelques symphonies, et s'il se rendait à quelque festin où il était convié, sa musique l'accompagnait. Un des plus curieux emplois qu'on ait fait de la musique est celui que nos chroniques signalent au banquet d'intronisation de l'évêque Guillaume de Hohenstein, en 1507. Chaque service était apporté en cérémonie et huit trompettes l'accompagnaient depuis la cui-

sine jusqu'aux tables, au bruit de leurs plus éclatantes fanfares (1). »

LES MARIAGES

Dans une ordonnance de police, Strasbourg 1628, on défend de convier plus de vingt personnes, en dehors de la parenté, aux repas de noces. Le dîner ne devait être que de quatre plats, avec une seule espèce de pâtisserie.

Le marié doit se trouver présent à onze heures pour le dîner, les trois jours de la noce, afin qu'on ne reste pas à table jusqu'à la nuit (2). (Quels estomacs !)

Si on danse, les demoiselles doivent avoir la tête couverte d'un bonnet ou d'un chapeau, à moins qu'elles n'aient des couronnes. La danse

(1) A Mulhouse on supprima les joueurs de trompette au haut de la tour, en 1634, comme une dépense superflue.

(2) J'ignore si on pratiquait, dans l'ancienne Alsace, une coutume saxonne, révélée par un sermon de Jean Fraeder (Ursel 1562). On y lit que les nouveaux mariés venaient le dimanche à l'église, au milieu du prêche de l'après-midi, accompagnés de leur suite de demoiselles et de garçons d'honneur, de timbales, de fifres et de trompettes, pour se faire voir dans tous leurs atours, et troublaient ainsi le prédicateur et les fidèles.

doit cesser à sept heures en été et à six heures en hiver. Les musiciens sont limités à quatre (Strasbourg), à Mulhouse on en permettait six.

Il paraît que le troisième jour on distribuait aux noces des rubans de soie et des couronnes, car cette même ordonnance de 1628 en défend la profusion. En Alsace, il n'est resté de ce luxe que la coutume d'aller détacher la jarretière de la mariée, durant le dîner de noce. Cette besogne est confiée à l'un des garçons d'honneur, qui se glisse sous la table sans être vu, et qui, à son retour, découpe le ruban en petits bouts qui se distribuent aux convives. Quelquefois la mariée prudente tient le ruban dans sa main et empêche l'indiscret garçon d'honneur de le cueillir sur place (1).

Si on autorisait une certaine gaîté aux mariages anciennement, on était, par exemple, extrêmement sévère pour ce qu'on appelle aujourd'hui *donner un coup de canif dans le contrat*. Ce crime,

(1) Pour bien connaître les coutumes de Strasbourg, relativement aux fiançailles et aux mariages, il faut lire le chapitre LVIII du *Parlement nouveau* ou *Centurie*, etc., de Daniel Martin. Strasbourg 1660. Ainsi, pendant qu'on est à table, le guet et les deux trompetteurs de la tour de la cathédrale viennent honnêtement demander pour avoir sonné de la trompette. Les détails sur les cadeaux à la mariée sont fort curieux.

d'après le *Layen spiegel* de 1532, entraînait la mort du coupable par l'épée ; la femme infidèle était murée (comme les vestales romaines). Le séducteur d'une nonne devait aussi périr par l'épée.

REPAS MORTUAIRES

Les chœurs aux enterrements, à Strasbourg 1628, se composaient chacun de six écoliers de Saint-Guillaume. On n'accordait pas plus de deux chœurs, c'est-à-dire douze écoliers, qui se payaient six florins ; un simple chœur, trois florins.

Ch. Gérard dit à la page 261 de l'*Alsace à table :* « Les festins funéraires se sont conservés dans nos campagnes, et jusqu'à présent il n'y a nulle apparence qu'on songe à les extirper des habitudes nationales. Une fois que les vins capiteux de l'Alsace ont excité les convives, la gaîté va souvent jusqu'à l'excès. »

J'ai assisté à l'un de ces repas, dans ma plus tendre jeunesse, à la mort d'un grand-oncle, et j'avoue que le plus poignant souvenir m'en est resté ; il y avait près de soixante-dix convives.

DIVERSES ORDONNANCES

Il est extrêmement intéressant d'étudier les anciennes coutumes par les *Ordonnances* et les *Règlements* du temps. Le volume de 1628, déjà plusieurs fois cité, parle des anciens costumes d'hommes et de femmes, avec de grands détails sur chaque degré de la société ; il y avait alors six degrés depuis le pauvre jusqu'au noble ou grand seigneur. On y recommande aux femmes de ne pas porter les robes trop courtes et de ne pas se décolleter plus qu'il ne faut, ni de porter des bas avec des couleurs trop voyantes. Un bizarre article 17 se trouve dans les *Règlements de Strasbourg* (1688) : « Défendons d'attacher à la queue des chiens ou des chats de la mèche ou des copeaux allumés ; d'attacher de l'amadou allumé aux hirondelles, ou de commettre de pareilles *pétulances*. »

Quoique la corporation des musiciens (voyez *Pfiffertag*) existât encore en 1728, les membres ne jouissaient que d'une médiocre estime, car une ordonnance de Mulhouse, de cette époque, défend aux musiciens ambulants d'entrer dans les lieux de réunion des corporations ou des auberges.

FÊTES DU PRINTEMPS ET DE L'ÉTÉ

En Alsace, comme dans la plupart des pays, les usages particuliers au mois de mai sont si nombreux qu'ils exigeraient à eux seuls tout un volume, pour être décrits avec soin et quelqu'étendue ; nous renvoyons de nouveau à l'*Alsatia* de 1851, où l'on trouvera une dissertation fort intéressante de Louis Schneegans sur les coutumes de la Saint-Jean.

L'enterrement de l'hiver par le printemps, dont nous avons parlé ailleurs (1), se pratiquait également en Alsace ; M. Stöber en fait mention à Wolxheim, dans le Bas-Rhin, avec quelques rimes qui nous semblent assez modernes.

Le célèbre prédicateur Geiler s'est élevé contre ces usages rappelant le paganisme, dans l'un de ses sermons.

Dans le temps les jeunes gens plantaient, la veille du 1er mai, devant la fenêtre de leur bien-aimée, un grand sapin ébranché jusqu'à la cime, cette dernière ornée de rubans : j'en ai vu planter plus d'un dans ma jeunesse.

(1) *Fêtes et chansons populaires du printemps et de l'été*, etc., Paris, 1874, p. 4.

Cet usage s'est perdu pour bien des raisons : la principale, c'est qu'on allait dérober ces sapins dans les bois communaux ou particuliers, et que l'autorité a fini par trouver cela abusif.

On plantait aussi de ces sapins à l'occasion d'un nouveau maire ou d'un adjoint ; d'autres fois devant la maison d'un bourgeois considéré, du maître d'école, etc., la veille de leur fête.

LA KILB

Kilb vient de *Kilchweih, Kirchweih,* consécration de l'église ; dans le Bas-Rhin, *Messtig* ou *Messtag* signifie jour de la foire. Chaque ville et même la plupart des villages de l'Alsace avaient leur fête annuelle, où l'on festinait et où l'on dansait. J'ai encore vu ces fêtes dans tout leur éclat durant ma jeunesse : c'était une occasion de recevoir ses parents et ses amis ; on venait quelquefois de fort loin, et il n'y avait pas de chemins de fer. On était en fête pendant huit jours durant. Sur l'une des places de l'endroit on construisait un immense plancher en bois de sapin ; tout autour étaient des boutiques de toutes sortes de choses, des théâtres, des saltimbanques et autres merveilles merveil-

leuses. La fête s'adjugeait par la municipalité au plus offrant.

Quant aux danses nationales, c'était alors exclusivement la valse. Depuis l'apparition de la polka, celle-ci a pris rang parmi les danses alsaciennes, en excluant peu à peu le *Hopser* ou *Huppler*, espèce de sauteuse où les danseurs se tenaient à bras le corps.

Il paraît qu'anciennement il y avait une danse où l'on chantait, qu'on appelait le *blaue Storcke*, la cigogne bleue, d'un mouvement lent comme le menuet.

J'ai vu danser le *Hahnetanz*, ou *Bibeletanz*, ou encore *Hammeltanz*, c'est-à-dire la danse du coq ou celle du mouton ; mais ce n'étaient pas là des danses particulières : cette appellation provenait de ce qu'à la fin de la fête et en guise de notre *cotillon* actuel en France, on organisait une espèce de loterie dansante, où le seul et unique lot gagnant était un coq ou un mouton. On suspendait en l'air, au milieu de la place de danse, une bougie allumée, entourée d'une ficelle à la moitié de sa longueur; à cette ficelle était suspendue un petit poids, comme une balle de plomb, etc. La bougie, arrivant à se consumer jusqu'à la ficelle,

celle-ci éteignait la bougie, et l'heureux couple qui recevait la balle de plomb sur la tête, en passant justement sous la bougie, devenait le propriétaire du coq ou du mouton.

DICTONS DIVERS

Le *lundi*, en Alsace comme un peu partout, sert aux gais compagnons à prolonger le dimanche ; cela s'appelle *blaü machen* (faire bleu). L'étymologie de l'abbé Grandidier, vol. V, p. 65 (supplément), ne nous paraît pas la vraie origine de cette expression : « *Blaue Montag* c'est le lundi de la Quinquagésime ; on l'appelait le *lundi bleu* parce qu'on avait coutume en ce jour, dans l'Allemagne, de commencer à porter à l'autel des ornements violets. »

Il y a trois jours néfastes pour la superstition populaire alsacienne, ce sont le 1er avril, naissance de Judas ; le 1er août, jour où le diable a été banni du ciel ; le 1er décembre, où furent détruites les villes de Sodome et de Gomorrhe : *il faut donc éviter de naître un de ces jours-là.*

Hanstrapp est un épouvantail dont on menace les petits enfants. On fait remonter l'origine de

ce mot à Jean de Dratt, un féroce chevalier du XVe siècle, qui avait son château *(Bärbelstein)* aux frontières nord de l'Alsace, et dont la cruauté est restée populaire.

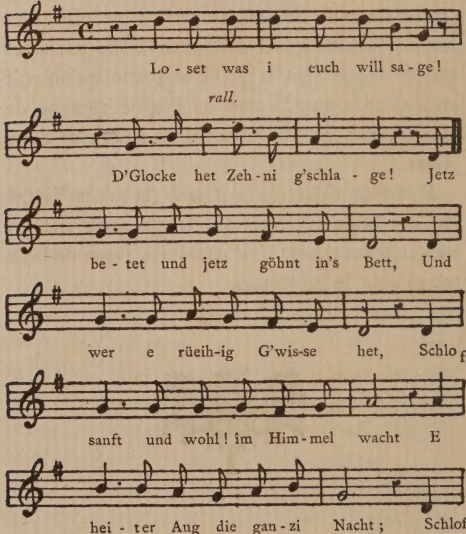
Le Doggele est la personnification du cauchemar, c'est un gros chat noir qui vient s'asseoir sur votre poitrine, tandis que vous dormez, et vous comprime la respiration. Dans mon enfance, mes compagnons de jeu et moi, nous étions persuadés que le *doggele* était la petite statuette qu'on voit au pied de la grande tour de l'église romane de Guebwiller ; aussi lui avons-nous lancé plus d'une pierre.

D'Müetter Gottes bacht Kiächle (la sainte Vierge fait des beignets), cela se dit quand le ciel est rouge au couchant, c'est aussi un signe de beau temps pour le lendemain.

I

DER WÄCHTERRUF

Moderato.



I

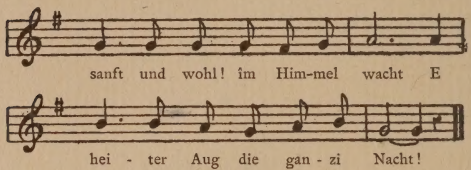
LE CRIEUR DE NUIT

Seb. Baur (1) cite quelques anciennes strophes du crieur de nuit, sans doute celles qui se chantaient en Suisse. Pröhle (2) donne ce chant beaucoup plus complet. Le poète Hebel s'est inspiré de cette vieille tradition pour composer l'une de ses plus belles chansons allémaniques, connues et devenues populaires en Alsace pour la plupart. C'est donc la version de Hebel que nous donnons.

Écoutez ce que je vais vous dire :
La cloche a sonné dix heures.
Priez maintenant et allez au lit,
Et que celui qui a la conscience tranquille,
Dorme doucement,
Au ciel un œil ouvert veille toute la nuit.

(1) Baur, *Denkwürdigkeiten aus der Menschen Völker und Litteratur Geschichte*, vol. IX, p. 316.

(2) Pröhle, *Weltliche und geistliche Volkslieder*, etc., p. 219.



Loset, was i euch will sage :
D'Glocke het Oelfi g'schlage.
Und wer no an der Arbet schwitzt,
Und wer no bi der Charte sizt,
Dem bieti jetz zuem letztemol,
S'ìsch hochi Zit — und schlofet wohl. } (*bis*).

Loset was i euch will sage :
D'Glocke het Zwölfi g'schlage;
Und wo no in der Mitternacht
E Gmüeth in Schmerz und Chummer wacht,
Se geb der Gott e rüeihige Stund,
Und mach di wieder froh und gsund. } (*bis*).

Loset was i euch will sage :
D'Glocke het Eis g'schlage.
Und wo mit Satans Gheiss und Roth
E Dieb uf dunkle Pfade goht,
— I wills nit hoffen, aber g'schieht's —
Gang heim, der himmlisch Richter sieht's. } (*bis*).

Qu'il dorme doucement,
Au ciel un œil ouvert veille toute la nuit.

Écoutez ce que je vais vous dire :
La cloche a sonné onze heures.
Celui qui travaille encore à la sueur de son front,
Et celui qui tient encore les cartes en main,
Je les avertis une dernière fois,
Il est grandement temps — et dormez bien. } (bis).

Écoutez ce que je vais vous dire :
La cloche a sonné minuit.
Qu'à celui dont le cœur veille encore,
Oppressé par la douleur et le chagrin,
Dieu donne une heure tranquille,
Et lui rende le bonheur et la santé. } (bis).

Écoutez ce que je vais vous dire :
La cloche a sonné une heure.
Peut-être que d'après le conseil de Satan,
Un voleur se glisse dans la nuit sombre,
J'espère que non — mais si cela arrive :
« Rentre chez toi, le juge céleste le voit. » } (bis).

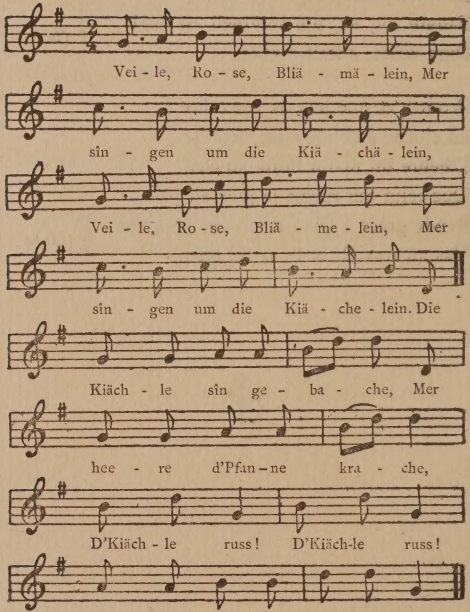
Loset was i euch will sage :
D'Glocke het zwei g'schlage.
Und wem scho wieder, ebs no tagt,
Die schweri Sorg am Herzen nagt,
Du arme Tropf, di Schlof isch hi!
Gott sorgt : es wär nit nöthig gsi. } (*bis*).

Loset was i euch will sage :
D'glocke het drü g'schlage!
Die Morgestund am Himmel schwebt,
Und wer im Friede der Tag erlebt,
Dank Gott, und fasse frohe Mueth,
Und gang an's Gschäft, und halt di guet! } (*bis*).

Écoutez ce que je vais vous dire :
La cloche a sonné deux heures.
Et si déjà, avant que le jour paraisse,
La dure peine ronge ton cœur,
Pauvre sot, va, ton sommeil est fini ! } (bis).
Dieu veille, c'était inutile. }

Écoutez ce que je vais vous dire :
La cloche a sonné trois heures.
L'heure du matin flotte au ciel,
Que celui qui revoit le jour en paix,
Rende grâce à Dieu et prenne courage, } (bis).
Vas au travail, et tiens-toi bien. }

II

VEILE, ROSE

II

LA CHANSON DES BEIGNETS

D'après M. Auguste Stöber (1), cette chanson se rattache au mardi gras, où les jeunes garçons, après avoir allumé un grand feu, comme à la Saint-Jean, et exercé leurs gamineries tout autour, se répandent dans les villes ou les villages, en demandant des beignets. Ils ajoutent :

Dank i Gott, îhr liäwe Lit,
Läwe wohl unn zîrne nitt.

« Dieu vous le rende, braves gens ; portez-vous bien et excusez-nous. »

Quand on ne leur donne rien, ils crient :

Es stäckt e Gawle in eurer Wand,
Err hämmer nigs gäh, das îsch e Schand.

« Une fourchette est plantée dans votre mur, vous ne m'avez rien donné, c'est une honte. »

Cette chanson a naturellement des variantes selon la localité, M. Stöber en donne plusieurs dans l'article cité.

Des violettes, des roses!
Nous chantons pour les beignets. } *(bis)*.
Les beignets sont frits,
Nous entendons pétiller le poêlon :
Des beignets! des beignets!
Bonheur et bénédiction dans votre maison.

(1) *Alsatia*, 1851, p. 114 et suiv.

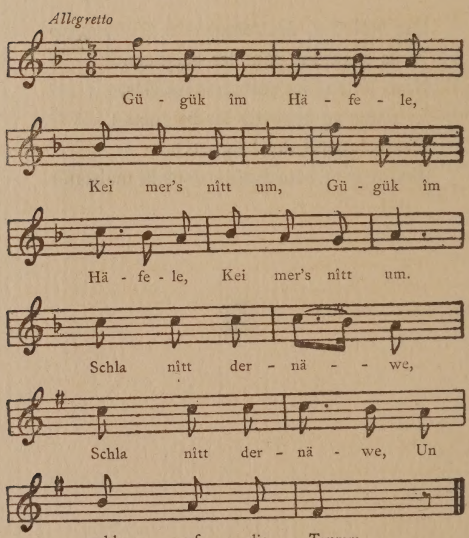
Veile, Rose, Bliämälein,
Mer singen um die Kiächälein. } (bis).
Der Herr der hat ä scheeni Tochter,
Sie hat d'Hoor scheen g'flochte :
D'Kiächle rüss, d'Kiächle rüss' !
Glîck un Heil în's Herrehüss.

Veile, Rose, Bliämälein,
Mer singen um die Kiächälein. } (bis).
Mer heere d'Schlîssel klinge,
D'Fraü wurd die Kiächle brînge :
D'Kiächle rüss' ! d'Kiächle rüss' !
Glîck un Heil îns Herrehüss.

Des violettes, des roses!
Nous chantons pour les beignets. } (*bis*).
Le seigneur a une belle fille,
Elle a les cheveux bien tressés :
Des beignets! des beignets!
Bonheur et bénédiction dans votre maison.

Des violettes, des roses!
Nous chantons pour les beignets. } (*bis*).
Nous entendons résonner les clés,
La dame va apporter les beignets :
Des beignets! des beignets!
Bonheur et bénédiction dans la maison.

III

GÜGÜK IM HÄFELE

III

LE COUCOU

Au commencement de ce chapitre, nous avons parlé avec quelque détail des réunions de la confrérie des musiciens de l'Alsace à Ribeauvillé (*Pfiffertag*). Il ne nous reste rien de ce qu'on exécutait dans ces grands jours-là, et nous ne pouvons formuler une opinion sur cette musique de ménétriers ou de chanteurs ambulants, dont les productions n'ont probablement jamais été écrites. Nous sommes porté à croire que ce n'est pas une grande perte pour l'art, mais l'histoire de la chanson populaire en eût sûrement fait son profit.

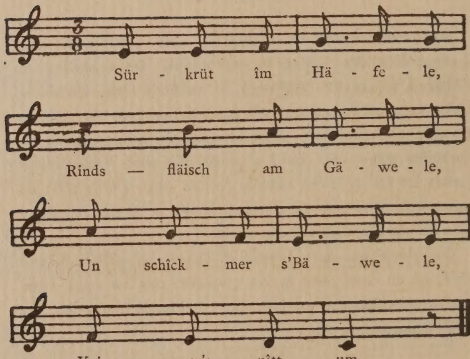
On prétend que cette chanson du *Coucou*, recueillie à Ribeauvillé, est un vieux reste de ces réunions; cela ne nous édifie pas considérablement, pas plus que la version de Guebwiller, que nous donnons à la suite.

Version de Ribeauvillé

Coucou dans le pot,
Ne me le renverse pas,
} *(bis)*.
Ne tape pas à côté,
Mais tape sur le tambour.

III *bis*

SÜRKRÜT IM HÄFELE

Version de Guebwiller

III *bis*

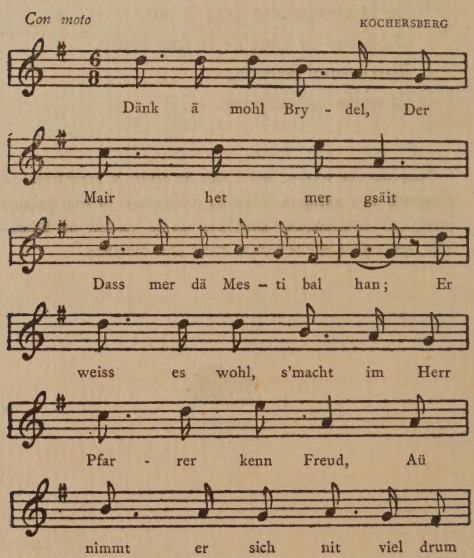
DE LA CHOUCROUTE

Version de Guebwiller

De la choucroute dans le pot,
Du bœuf au bout de la fourchette, } *(bis)*.
Envoie-moi Babette,
Et ne la renverse pas.

Cette seconde version, qui a l'air de railler la précédente, est composée avec quelques bribes du premier air. Si nous pensons juste, cela confirmerait l'antériorité de la version de Ribeauvillé, qui a pour elle le mérite d'être plus complète.

IV

S'MESSTI LIED

IV

ÉCOUTE DONC BRIGITTE

M. A. Stöber a publié en 1857 un in-12 de 66 p., *Der Kochersberg*, sur ce petit coin caractéristique de l'Alsace, qu'on trouve à quelques lieues de Strasbourg, dans la direction de Saverne. C'est un pays de belle culture, où l'on élève aussi de beaux chevaux.

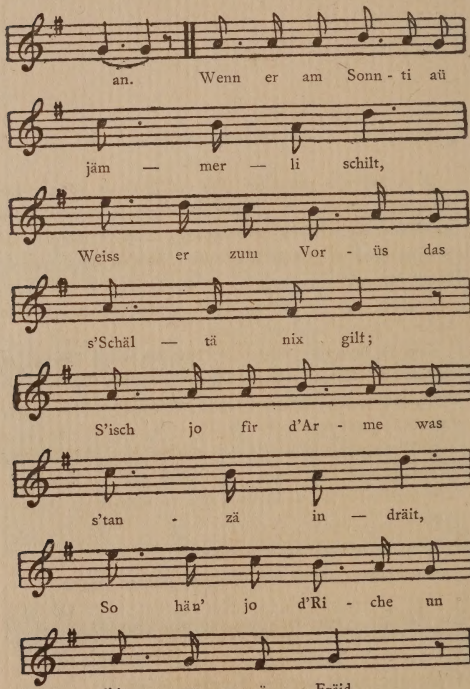
Jusqu'en 1870 les vieilles mœurs patriarcales et même le costume s'y sont maintenus intacts.

Dans les longues veillées de l'automne et de l'hiver, les chansons des fileuses et des teilleuses de chanvre s'égrenaient à l'envi, et pouvaient remplir tout un volume du collectionneur, (qui ne s'est pas encore trouvé).

A l'époque de la moisson a lieu le *Messti*, ou *Messdi*, *Messtag*, jour de fête où l'on danse, appelé *Kilb* dans le Haut-Rhin. C'est à cette fête du Kochersberg que se rapporte la chanson suivante :

CONVERSATION ENTRE DEUX JEUNES FILLES

— Écoute donc, Brigitte, ce que monsieur le [maire m'a dit,
C'est que nous aurons bientôt la fête;
Il sait bien que cela ne fait pas plaisir à monsieur
Mais cela lui est bien égal. [le curé,


an. Wenn er am Sonn - ti aü
jäm — mer — li schilt,
Weiss er zum Vor - üs das
s'Schäl — tä nix gilt;
S'isch jo fir d'Ar - me was
s'tan - zä in — dräit,
So hän' jo d'Ri - che un
d'Ar - me - n - ä Fräid.

Si le dimanche il (le curé) gronde
Pitoyablement,
Il sait d'avance que les reproches
Ne font pas grand effet;
D'ailleurs le bénéfice de la danse
Est pour les pauvres.
De cette façon il y a du plaisir
Pour les riches et pour les pauvres.

Jetzt wurd am Sonnti der Messti verstäit,
Wie's as vor Zitte îsch gschähn;
Meint den der Pfarrer mer thüät's îm ze läid,
S'îsch jo schon vor îhm so gewän.
Awer, wie wurd's uns am Sonnti nît gehn,
Wäm mer vor îhm în der Kînderlehr stehn;
Schîlt er un lärm er so lang as er wîll,
Lüeit me uf's Biächel, bliebt miseli stîll.

Jetz, min liäbs Brydel, die Kläider gerîscht,
Wu mer am Messti anthüät;
Wäisch no wiä ordli, wiä wunderli s'îsch,
D'Knawä hän Striss uf'm Hüät,
D'Mäide hän g'fältelti Fîrrdi, wiä Schnee,
Pfüssligi Ermel, diä brüse-n-în d'Heeh;
S'ordlischt îsch wem mä güät drebbeld und
Dass äim der Tänzer ä Läbküäche brîngt. [sprîngt,

Brydel, dü Mordhäx, hesch oi lichti Schüäh?
Mini sîn lang scho gerîscht,
Oi ä Paar schneewissi Strîmpfle derzüä,
Wiä's hîe der Mode jetz îsch.
— Wem-me bim danze gemitzelt do steht,
Wem-me rächt frîndli un luschti üssieht,
Hett mä gli Dänzer, so viel ass mer wîll,
Un mä steht sältä ä Vîertelstund stîll.

On va adjuger la fête dimanche,
Ainsi que cela se pratiquait anciennement.
Est-ce que le curé croit donc que c'est pour le [blesser?
On agissait ainsi avant lui.
Mais que nous adviendra-t-il dimanche,
Quant nous serons devant lui au catéchisme?
Qu'il gronde et crie tant qu'il voudra, [ris.
On regarde son livre, silencieuse comme une sou-

Maintenant, chère Brigitte, prépare les habits
Qu'on met le jour de la fête.
Te rappelles-tu comme c'est gracieux, admirable?
Les garçons ont des bouquets sur le chapeau,
Les jeunes filles ont des tabliers froncés, blancs [comme neige,
Des manches à gigot, qui s'élèvent en l'air;
Le plus joli c'est quand on piétine et qu'on saute,
Afin que le danseur vous apporte un pain d'épice.

Brigitte, mon enchanteresse, as-tu des souliers
Les miens sont prêts depuis longtemps, [légers?
Avec une paire de bas, blancs comme neige,
Comme c'est ici la mode maintenant.
Quand on se présente à la danse bien nippée,
Avec un air aimable et joyeux,
On a tout de suite autant de danseurs qu'on veut,
Et l'on reste rarement un quart d'heure tranquille.

In unserm Wîrthshüs îsch's danze nît schwär,
Wämme wäiss wie me sîch schwänkt;
Wan în der Mîttle der Pfoste nît wär,
Un mer îm danze dran dänkt :
S'Schulze Madlenel, dä hesch's jo no kännt,
Isch mît der Naas an de Pfoste gerännt;
S'hett mer ä Stoss gänn, do bîn i gerîtscht,
Sunscht hätt i zällmol dä Guller erwîtscht.

Brydel, saï niäme, was i der ha gsäit,
Wenn di ä Mäidel oü froüt;
S'wär îm ganze Dorf gli üsgebräit
Was i der jetz ha vertroüt.
D'Mäide sîn lischti, de kännsch si no nît,
Jedes wott's nättscht sîn, un dät's is zewett,
D'Krämer Mei, d'Kiäfer Lies un's Bordel's Lehn,
Däte-n-am Messti gli vorne dran stehn.

Süäch der jetz, Brydel, ä Dänzer oü üs,
Wil mer noch üswähle kan,
Saü'm ä Werdel, versprîch'em ä Strüss,
Sunscht rännt er wîder dervon.
I ha der nättschte, s'danzt käiner wie är,
Einer tanzt stiff, un der ander tanzt schwär,
Miner schwinkt s'Mäidle so weidli erum,
Dozüä sîn d'andrä züä plomb un züä dumm.

Dans notre auberge la danse n'est pas difficile,
Quand on sait comment il faut se balancer,
Surtout si au milieu il n'y avait pas le poteau,
Et si on y pensait en dansant;
Madelaine, la fille du maire, tu l'as encore connue,
S'est cogné le nez au poteau,
Elle m'a donné une secousse et alors j'ai glissé,
Sans cela j'aurais attrapé, cette fois-là, le chapon.

Brigitte, ne dis à personne ce que je t'ai confié,
Même si une fille te le demande;
Cela se répandrait de suite dans tout le village.
Les filles sont malignes, tu ne les connais pas en-
[core,
Chacune voudrait être la plus belle, et nous met-
[trait au défi,
Marie l'épicière, Louise la tonnelière et Madelon
Se mettraient tout de suite devant, le jour de la
[fête.

Choisis, maintenant, Brigitte, un danseur,
Tandis qu'on peut encore choisir;
Dis-lui une douce parole, promets-lui un bouquet,
Sans cela il se sauvera.
J'ai le plus beau, aucun ne danse comme lui,
L'un danse avec raideur, l'autre danse lourdement,
Le mien tourne sa danseuse lestement,
Pour cela les autres sont trop lourds et trop bêtes.

Het mä am Owe gedänzelt genüä,
Setzt mä si oü an de Dîsch,
Do îsst mä Brod und drînkt äins derzüä,
Vilmol oï Tarde un Fisch,
Jeder Knab fiährt oï si Mäidle scheen häim,
Was eins zum andre säit halte si g'häim,
Glich druf kummt d'Müsik, un macht Serenad,
S'Meide macht s'Lädel züä, fräit si schiär z'todt.

Quand on a assez dansoté le soir,
On se met à table,
On mange du pain et l'on boit d'autant ;
Souvent aussi il y a de la tarte et du poisson,
Chaque garçon ramène galamment sa danseuse,
Ce qu'ils se disent est un secret.
Peu de temps après vient la musique pour donner [une sérénade,
La fillette ferme le volet et se réjouit à mourir.

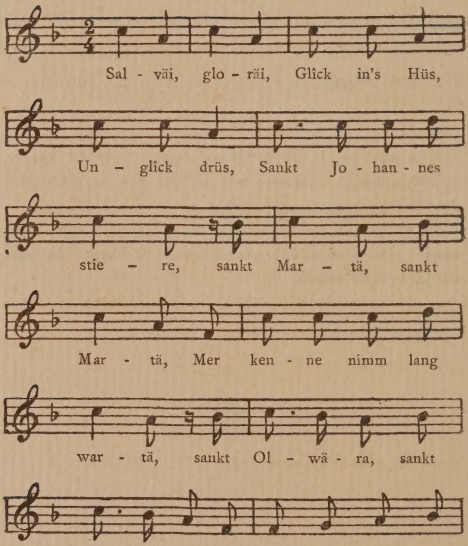
A la page 93, la jeune fille qui raconte parle du chapon qu'elle a manqué d'enlever; cela indique une de ces danses dont il a été question page 189.

On ne connait pas l'auteur du *Messti Lied*, et c'est dommage : cette pièce est faite par un homme de talent, marchant sur les traces d'Arnold.

V

SALVÄI GLORÄI

RIBEAUVILLÉ



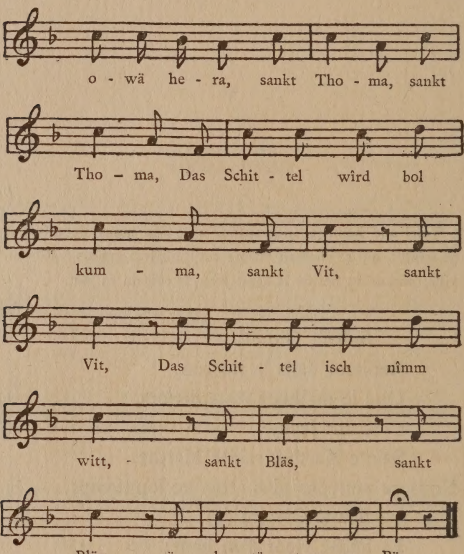
V

SALVAÏ, GLORAÏ

Voici une honnête incantation, avec des noms de saints et de saintes, qui se chantait encore ces dernières années à Ribeauvillé, autour du feu de la Saint-Jean, le soir du 23 juin.

Salvaï, Gloraï,
Bonheur dans la maison.
Que le malheur reste dehors,
Saint Jean,
Sainte Marthe, sainte Marthe,
Nous ne pouvons plus attendre longtemps,
Sainte Olvaire (1),
La bûche vient d'en haut;

(1) Je ne connais pas cette sainte.

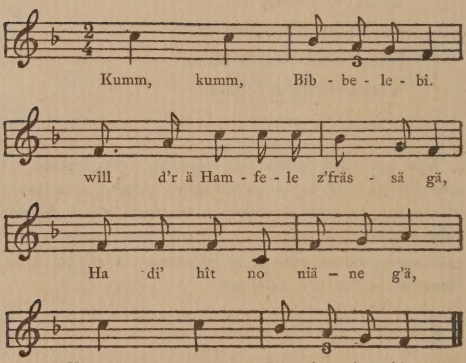

o - wä he - ra, sankt Tho - ma, sankt
Tho – ma, Das Schit - tel wîrd bol
kum – ma, sankt Vit, sankt
Vit, Das Schit - tel isch nîmm
witt, - sankt Bläs, sankt
Bläs, ä al - tä stum - pe Bäs.

Saint Thomas, saint Thomas,
La bûche va bientôt venir ;
Saint Vit, saint Vit,
La bûche n'est plus loin ;
Saint Blaise, saint Blaise,
Vieux manche à balai.

Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, cette chanson est peut-être un reste de quelqu'incantation païenne, christianisée depuis avec des noms de saints et de saintes. On a d'autant plus de droit de le supposer qu'elle s'applique à une fête complétement payenne, celle de la célébration du solstice d'été, convertie en *Fête de la Saint-Jean*.

VI

BIBBELETANZ



VI

DANSE DU COQ

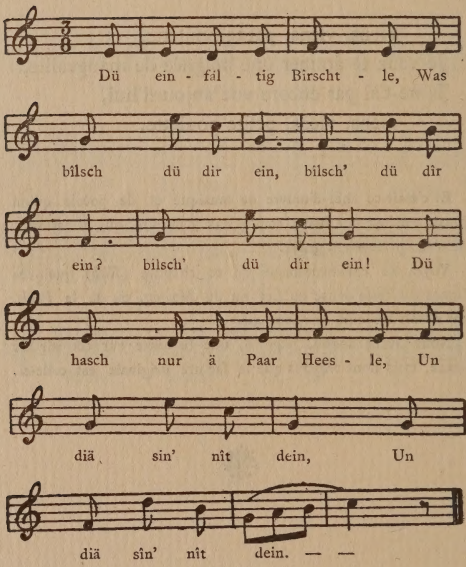
Viens, viens, petite poulette,
Je veux te donner une poignée de mangeaille,
Je ne t'ai pas encore vue aujourd'hui,
Viens, viens, petite poulette.

Et c'était ce chef-d'œuvre de musique et de poésie qu'on jouait pendant une heure et plus aux danseurs, qui, il est vrai, ne s'en apercevaient guère.

Voyez au commencement de ce chapitre (*Kilb*) quelques lignes sur cette danse du *Coq* ou du *Mouton*, ou de la *Poule*, car c'était toujours le même air.

Nous avons donné, page 6, une berceuse sur cet air de danse, mais nous croyons que la facture originale est celle-ci.

VII

DÜ EINFÄLTIG BÎRSCHTLE

VII

SOT PETIT HOMME

Sot petit jeune homme,
A quoi penses-tu ?
A quoi penses-tu ?
A quoi penses-tu ?
Tu n'as qu'une paire de pantalons,
Et encore ils ne sont pas à toi.
Et encore ils ne sont pas à toi.

Des pièces satiriques de jeunes filles sur des garçons prétentieux se retrouvent assez souvent en Alsace, et nous pourrions en donner plus d'un *specimen ;* il est vrai que les garçons le leur rendent bien à l'occasion, mais ces dernières pièces sont par trop rudes pour que nous puissions les reproduire.

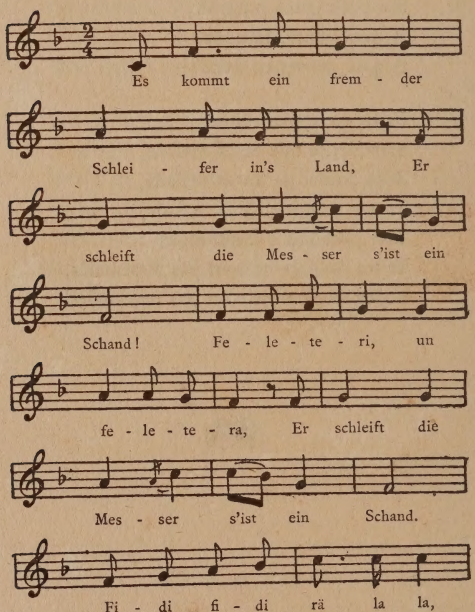
Dü hasch nur ä Paar blaüi,
Un diä sin' versetzt,
Un diä sîn' versetzt,
Un diä sîn' versetzt,
Dü einfältig Bîrschtle,
Was denkst dü den jetzt?
Was denkst dü den jetzt?

Un dü wîtt noch geh' danze,
S'îsch dîr gwîss nît wohl,
S'îsch dîr gwîss nît wohl,
S'îsch dîr gwîss nît wohl,
Dini Hose hän Franze,
Un d'Schüä sîn' nît g'solt.
Un d'Schüä sîn' nît g'solt.

Tu n'en as qu'une paire, les bleus,
Et ils sont en gage,
Et ils sont en gage,
Et ils sont en gage.
Sot petit jeune homme,
A quoi penses-tu donc?
A quoi penses-tu donc?

Et tu veux aller danser?
Sans doute que tu es malade,
Sans doute que tu es malade,
Sans doute que tu es malade,
Ton pantalon a des franges
Et tes souliers ne sont pas ressemelés,
Et tes souliers ne sont pas ressemelés.

VIII

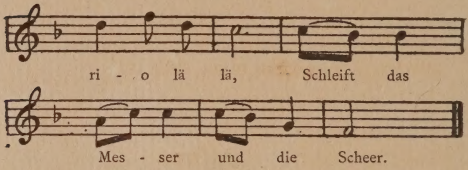
ES KOMMT EIN SCHLEIFER

VIII

LA CHANSON DU REPASSEUR

La mélodie et les paroles sont aussi communes les unes que les autres; il est vrai que le sujet ne commande pas une grande distinction.

Malgré les inepties signalées, cette chanson réjouit presque toujours l'assemblée lorsqu'on la chante avec l'accompagnement obligé, c'est-à-dire un couteau appuyé sur le bord d'une table, pour imiter la roue du repasseur.

Un repasseur étranger vient dans le pays,
Il repasse les couteaux, c'est une honte,
Feleteri, etc.
Il repasse les couteaux, c'est une honte,
Fidi, etc.



Den jungfrau'n schleif ich sie umesonst,
Mit meiner schönen Schleiferskunst,
Feleteri, etc.
Mit meiner schönen Schleiferskunst,
Fidi, etc.
Schleif das Messer und die Scheer.

Ich hab im Sinn nach München zu fahr'n,
Mit meinem schönen Schleiferskar'n,
Feleteri, etc.
Mit meinem schönen Schleiferskar'n,
Fidi, etc.
Schleif' das Messer und die Scheer.

Zu München sind auch grosse Herrn,
Un mir was zu verdienen geb'n,
Feleteri, etc,

Il repasse le couteau et les ciseaux.

Aux demoiselles je les repasse pour rien,
Avec ma belle science de repasseur,
Feleteri, etc.
Avec ma belle science de repasseur,
Fidi, etc.
Je repasse le couteau et les ciseaux.

J'ai dans l'idée d'aller à Munich,
Avec ma belle brouette de repasseur,
Feleteri, etc.
Avec ma belle brouette de repasseur,
Fidi, etc.
Je repasse le couteau et les ciseaux.

A Munich il y a aussi des grands seigneurs,
Qui me feront gagner quelque chose,
Feleteri, etc.

Un mir was zu verdienen geb'n,
Fidi, etc.
Schleif' das Messer und die Scheer.

Nun einstens das steht mir sehr wohl an,
I kan das Hoffman's Liis'le han,
Feleteri, etc.
I kan das Hoffman's Liis'le han,
Fidi, etc.
Schleif' das Messer und die Scheer.

Zu Haus hab ich ein gar faules Weib,
Drum hab ich auch kein Hemd am Leib,
Feleteri, etc.
Drum hab ich auch kein Hemd am Leib,
Fidi, etc.
Schleif' das Messer und die Scheer.

Si kocht sehr selten die Suppe warm,
Das G'miess ist gschmeltzt das Gott erbarm,
Feleteri, etc.
Das G'miess ist gschmeltzt das Gott erbarm,
Fidi, etc.
Schleif' das Messer und die Scheer.

Qui me feront gagner quelque chose,
Fidi, etc.
Je repasse le couteau et les ciseaux.

C'est pour vous dire, et cela me va,
Je puis avoir Lisette Hoffmann,
Feleteri, etc.
Je puis avoir Lisette Hoffmann,
Fidi, etc.
Je repasse le couteau et les ciseaux.

A la maison j'ai une femme paresseuse,
Voilà pourquoi je n'ai pas de chemise sur le [corps,
Feleteri, etc.
Voilà pourquoi je n'ai pas de chemise,
Fidi, etc.
Je repasse le couteau et les ciseaux.

Elle fait rarement du potage chaud,
Les légumes sont graissés à faire pitié,
Feleteri, etc.
Les légumes sont graissés à faire pitié,
Fidi, etc.
Je repasse le couteau et les ciseaux.

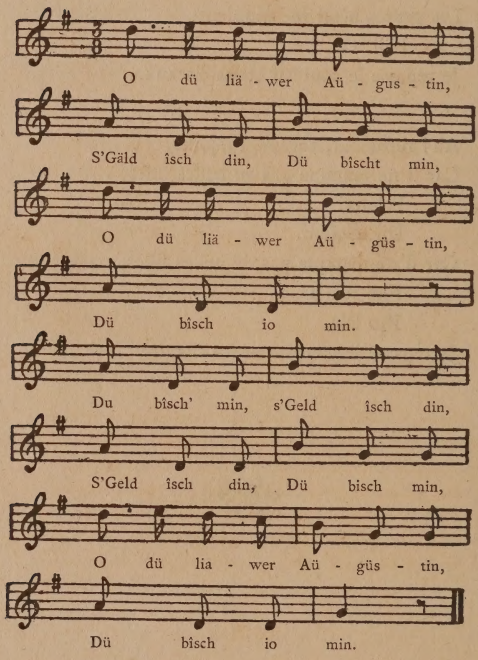
Wo ich nur geh' und wo ich nur steh,
So beisen mich die Leis und Fleh,
Feleteri, etc.
So beisen mich die Leis und Fleh,
Fidi, etc.
Schlsif' das Messer und die Scheer.

Ach! Scheerenschleifer, schleif' mir nur zu,
Den schene Mädchen gibt's genu,
Feleteri,
Un feletera.
Den scheni Mädchen gibt's genu,
Fidi rälälä,
Rio lälä.
Schleif' das Messer und die Scheer.

Partout où je vais, où je me tiens,
Les petites bêtes me mordent,
Feleteri, etc.
Les petites bêtes me mordent,
Fidi, etc.
Je repasse le couteau et les ciseaux.

Ah ! repasseur, repasse toujours,
Car il ne manque pas de belles filles,
Feleteri
Un feletera.
Car il ne manque pas de belles filles,
Fidi rälälä
Rio lälä.
Je repasse le couteau et les ciseaux.

IX

O DÜ LIÄWER AÜGÜSTIN

IX

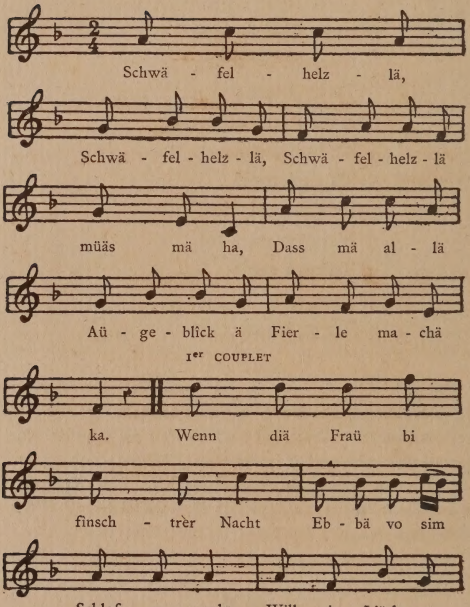
O MON CHER AUGUSTIN

O mon cher Augustin,
L'argent est à toi,
Tu es à moi ;
O mon cher Augustin,
Tu es à moi,
Tu es à moi,
L'argent est à toi,
L'argent est à toi,
Tu es à moi ;
O mon cher Augustin,
Tu es à moi.

Certes, le poète n'a pas mis son imagination à une rude épreuve, pour produire cette pièce remarquable ; malgré cela elle est très chantée en Alsace, qui d'ailleurs n'est pas sa patrie. Un journal allemand annonçait dernièrement qu'à Vienne on se propose d'ériger un monument au chanteur populaire, frère Augustin, qui florissait dans cette capitale vers 1678. On lui doit : « *Ey du lieber Augustin,* qui a déjà bercé plusieurs générations. »

X

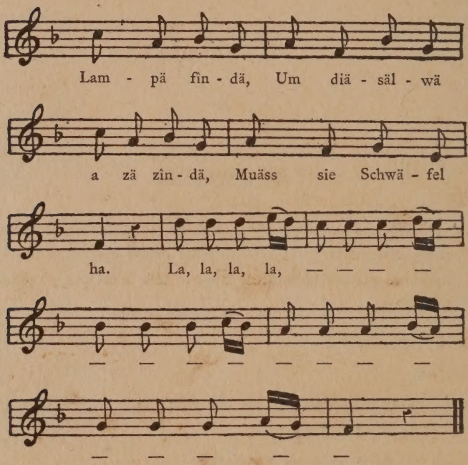
SCHWÄFELHELZLÄ

REFRAIN

X

DES ALLUMETTES

La chanson des allumettes, recueillie à Mulhouse, y est arrivée, sans doute, après avoir remonté l'autre côté du Rhin, et même un coin du nord de la Suisse. Elle n'est pas d'origine alsacienne.

Des allumettes, des allumettes,
Il en faut,
Afin qu'à tout instant
On puisse faire du feu.

Si la femme, dans la nuit sombre,
S'éveille par hasard,
Et veut trouver chandelle ou lampe,

Unser Hans, der armä Tropf,
Stosst sîch fascht ä Loch îm Kopf;
Um nît wîder azärenna
Will är jetz ä Liächtlä breunä,
Un muäss Schwäfel ha,
La la la.

Refrain :

Schwäfelhelzlä, etc.

Pour les allumer,
Il lui faut des allumettes ;
La la la.

Refrain.

Des allumettes, des allumettes, etc.

Notre Jean, le pauvre hère,
S'est presque fait un trou dans la tête ;
Afin de ne pas se cogner de nouveau,
Il veut allumer une chandelle,
Et il lui faut une allumette,
La la la.

Refrain.

Des allumettes, des allumettes, etc.

Wenn das Kiäli bi der Nacht
Etwa sterker mümü macht,
Muäss das Kättel glich ufstehä,
Um dem Kiäli nozä-sä,
Un muäss Schwäfel ha,
La la la.

Schwäfelhelzlä, etc.

Wenn der Fuks der Winter spirt,
Un der Owä lenger wird,
Will der Handelsmann nit schlofä,
Un der Kinstler noch was chaffä,
Muäss mä Schwäfel ha;
La la la.

Schwäfelhelzlä, etc.

Mini Schwäfel sin gäwiss
Besser as diä in Paris,
In ganz Brisgaü un in Badä,
Un in jedem Krämerladä
Muäss mä Schwäfel ha;
La la la.

Schwäfelhelzlä, etc.

Si la vache, dans la nuit,
Beugle un peu plus fort,
Catherine doit se lever tout de suite,
Pour voir ce qu'elle a,
Et pour cela il faut une allumette,
La la la.

Des allumettes, des allumettes, etc.

Quand le renard sent venir l'hiver,
Et que les soirées s'allongent;
Quand le commerçant n'a pas sommeil,
Et que l'artiste veut encore travailler,
Il faut une allumette;
La la la.

Des allumettes, des allumettes, etc.

Mes allumettes, à coup sûr,
Sont meilleures que celles de Paris;
Dans tout le Brisgau et à Bade,
Et dans chaque épicerie
Il faut des allumettes;
La la la.

Des allumettes, des allumettes, etc.

Wiwer sînn nur nît so stolz,
Kauffä vo mim Schwäwelholz;
Wenn er wänn a Sîpplä kochä
Miän er doch gwîss Fier a machä,
On miän Schwäfel ha;
La la la la,
La la la la,

Refrain :

Schwäfelhelzlä,
Schwäfelhelzlä,
Schwäfelhelzlä,
Schwäfelhelzlä
Müäs mä ha,
Dass mä allä Aügablîck
Ä Fierlä machä ka.

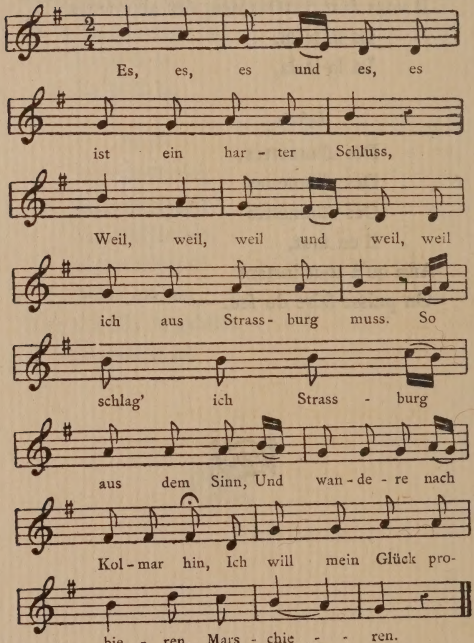
Femmes, ne soyez pas si fières,
Achetez de mes allumettes;
Si vous voulez faire une petite soupe,
Il vous faut certainement des allumettes;
La la la la,
La la la la,

Refrain.

Des allumettes,
Des allumettes,
Des allumettes
Il en faut,
Afin qu'à tout instant
On puisse faire du feu.

XI

ES, ES, ES UND ES



XI

C'EST UNE DURE RÉSOLUTION

Cette chanson a été souvent publiée par fragments, c'est aussi de cette façon qu'elle est chantée généralement, c'est-à-dire incomplète : nous donnons un texte qui ne laisse rien à désirer sous ce rapport. Presque tous les Chansonniers allemands renferment cette pièce.

C'est, c'est, c'est, oui c'est
Une dure résolution, } *(bis)*.
Car, car, car, oui car
Il faut que je quitte Strasbourg.
Je bannis donc Strasbourg de ma pensée,
Et je marche vers Colmar :
Je veux essayer mon bonheur,
Et marcher.

Der, der, der und der
Der Abschied fällt mir schwer; } (*bis*).
Ach, ach, ach und ach!
Das schmerzet mich so sehr;
Doch fällt mir dieser Trost noch ein :
Ich kann nicht stets in Strasburg sein,
Ich will mein Glück probieren,
Marschieren.

Er, er, er und er,
Herr Meister leb'er wohl; } (*bis*).
Ich sag's ihm g'rad frei in's Gesicht,
Sein' Arbeit die gefällt mir nicht :
Ich will mein Glück probieren,
Marschieren.

Sie, sie, sie und sie,
Frau Meistrin leb' sie wohl; } (*bis*).
Ich sag's ihr g'rad frei ins Gesicht,
Ihr Speck und Kraut, das schmeckt mir nicht :
Ich will mein Glück probieren,
Marschieren.

Ihr, ihr, ihr und ihr,
Ihr Brüder lebet wohl; } (*bis*).

Ah, ah, ah ! hélas !
L'adieu me paraît dur ; } (*bis*).
Ah, ah, ah ! hélas !
Cela me peine beaucoup ;
Une consolation me vient à l'idée,
C'est que je ne puis pas toujours rester à Stras- [bourg :
Je veux essayer mon bonheur,
Et marcher.

Vous, vous, vous, oui vous,
Mon maître, portez-vous bien ; } (*bis*).
Je vous dis franchement en face,
Votre travail ne me plaît pas :
Je veux essayer mon bonheur,
Et marcher.

Vous, vous, vous aussi,
Ma maîtresse (1), portez-vous bien ; } (*bis*).
Je vous le dis franchement en face,
Votre lard et vos choux ne me ragoûtent pas :
Je veux essayer mon bonheur,
Et marcher.

Vous, vous, vous, vous tous,
Camarades, portez-vous bien ; } (*bis*).

(1) Dans le sens femme du maître.

Hab ich euch was zu Leid gethan,
So bitt' ich um Verzeihung an :
Ich will mein Glück probieren,
Marschieren.

Ihr, ihr, ihr und ihr,
Ihr Jungfrau'n lebet wohl; } (bis).
Ich wünsche euch zu guter letzt
Ein' andern der mein' Stell' ersetzt,
So werden eure Wunden
Verbunden.

Und, und, und, und und,
Wer'n sie verbunden sein;
Bei, bei, bei und bei,
Bei euch, ihr Jungfräulein,
So mögt ihr leben allezeit,
In lauter Lust und Fröhlichkeit;
Dann bringet euch mein Scheiden
Kein Leiden.

De, de, de, ade,
Frau Wirthin leb' sie wohl,
Weil, weil, weil und weil;
Ich jetzt aus Strasburg soll!

Si je vous ai fait quelqu'offense,
Je vous en demande pardon :
Je veux essayer mon bonheur,
Et marcher.

Vous, vous, vous et vous,
Jeunes filles, portez-vous bien; } (*bis*).
Je vous souhaite en dernier lieu
Un autre qui prenne ma place,
De cette façon vos blessures
Seront guéries.

Et, et, et, enfin,
Quand elles seront guéries,
Chez vous, chez vous,
Mes jeunes fillettes,
Puissiez-vous vivre toujours
En plaisir et contentement,
Alors mon adieu vous laissera
Sans chagrin.

Donc, donc, donc, adieu,
Madame l'aubergiste, portez-vous bien,
Car, car maintenant
Il faut que je quitte Strasbourg !

Wir haben uns viel Freud gemacht,
Sowohl bei Tag als wie bei Nacht,
Jetzt geh' ich ganz alleine,
Und weine.

Aus, aus, aus und aus,
Zum Strasburg'r Thor hinaus;
Gott, Gott, Gott ja Gott
Beschütze jedes Haus!
Ob ich soll froh und glücklich sein,
Das weiss der liebe Gott allein,
Ich will mein junges Leben
Ergeben.

Das, das, das und das,
Das Schiff hat seinen Lauf,
Der, der, der und der,
Der Fährmann steht schon d'rauf,
Ich fühle einen Sturmwind weh'n,
Als woll't das Schiff zu Grunde gehn,
Das bringet mein' Gedanken
Zum wancken.

Nous avons eu bien du plaisir,
Le jour comme la nuit,
Maintenant je m'en vais seul,
Et je pleure.

Allons, allons, allons,
Sortons de la porte de Strasbourg ;
Dieu, Dieu, Dieu
Protège chaque maison !
Si je dois être heureux,
Le bon Dieu seul le sait,
Je veux profiter
De ma jeune vie.

Le, le, le, oui le,
Le navire a sa course à faire ;
Le, le, le, oui le,
Le pilote est déjà dessus ;
Je sens venir un vent de tempête,
Comme si le bateau devait s'abîmer,
Cela porte ma pensée
A hésiter.

XII

CHANSONS PATOISES DE LEVONCOURT

(CANTON DE FERETTE) (1)

Les tras feys di pays *(bis)*
S'en revint ès bos di roi,
Liron fé, lire lai lai, dridai,
O lai lire lai lai, dredire,
O fé lire, lai lai dridai.

S'en revint ès bos di roi *(bis)* ;
Lai pus jeune les madèchait.
Liron, etc.

Lai pus jeune les madèchait *(bis)*,
Lo fé di roi les écoutait.
Liron, etc.

Lo fé di roi les écoutait *(bis)* :
Laiquelle ast de vos tras,
Liron, etc.

(1) Publiées dans l'*Alsatia* de 1853, par Christophorus.

XII

CHANSONS PATOISES DE LEVONCOURT

(CANTON DE FERETTE)

Les trois filles du pays *(bis)*
S'en revont au bois du roi,
Liron, etc.

S'en revont au bois du roi *(bis)*;
La plus jeune les maudissait.
Liron, etc.

La plus jeune les maudissait *(bis)*,
Le fils du roi les écoutait.
Liron, etc.

Le fils du roi les écoutait *(bis)* :
« Laquelle est-ce de vous trois,
Liron, etc.

Laiquelle ast de vos tras *(bis)*
Què médit les bos di roi ?
Liron, etc.

Què médit les bos di roi *(bis)* ?
Ce n'est ni moi, ni moi, ni moi.
Liron, etc.

Ce n'ast ni moi, ni moi, ni moi *(bis)*,
Ç'ast mai souer que lai voilà.
Liron, etc.

Ç'ast mai souer que lai voilà *(bis)*,
Prendez-lai et laichiez-moi.
Liron, etc.

« Laquelle est-ce de vous trois *(bis)*
Qui maudit les bois du roi?
Liron, etc.

« Qui maudit les bois du roi *(bis)*?
— Ce n'est ni moi, ni moi, ni moi.
Liron, etc.

Ce n'est ni moi, ni moi, ni moi *(bis)*,
C'est ma sœur que voilà.
Liron, etc.

C'est ma sœur que voilà *(bis)*,
Prenez-la et laissez-moi.
Liron, etc.

XIII

CHANSON VOYERIE

(RONDE)

Nos y étions tras feyes,
Tot's les tras d'un temps.
Mon père nos aichète
Chez q'qu'un un gouénet biau ;
Y ai laichié mes gants
Chu ces raiviers corant.

Mon père nos aichète
Chez q'qu'un un gouénet biau,
Derrier était trop cô,
Devaint l'an vai trainnint.
Y ai laichié, etc.

Derrier était trop cô,
Devaint l'an vai trainnint;
Pris mon effochatte,
Qui lo rongo tant...
Y ai laichié, etc.

XIII

CHANSON VOYERIE

(RONDE)

Nous étions trois filles,
Toutes les trois du même âge ;
Mon père nous achète
Chez quelqu'un une robe blanche ;
J'y ai laissé mes gants,
Courant sur ces ravières.

Mon père nous achète
Chez quelqu'un une robe blanche ;
Derrière elle était trop courte,
Devant elle traînait.
J'y ai laissé, etc.

Derrière elle était trop courte,
Devant elle traînait ;
Je pris mes ciseaux,
Je la rognai tant...
J'y ai laissé, etc.

Pris mon effochatte,
Qui lo rongo tant ;
De la ronguratte
Y en ai fait des gants.
Y ai laichié, etc.

De la ronguratte
Y en ai fait des gants,
An mon aimi Pierre
Y en ai fait présent.
Y ai laichié, etc.

An mon aimi Pierre
Y en ai fait présent :
Teni, teni, Pierre,
Teni, cachiez ces gants.
Y ai laichié, etc.

Teni, teni, Pierre,
Teni, cachiez ces gants,
Et ne les pottaites
Que tras fois d'un an.
Y ai laichié, etc.

Je pris mes ciseaux,
Je la rognai tant ;
De la rognure
J'ai fait des gants.
J'y ai laissé, etc.

De la rognure
J'ai fait des gants,
A mon ami Pierre
J'en ai fait présent.
J'y ai laissé, etc.

A mon ami Pierre
J'en ai fait présent :
Tenez, tenez, Pierre,
Tenez, Pierre, cachez ces gants.
J'y ai laissé, etc.

Tenez, tenez, Pierre,
Tenez, cachez ces gants,
Et ne les portez
Que trois fois l'an.
J'y ai laissé, etc.

Et ne les pottaites
Que tras fois d'un an,
Eune fois ès Paiques
Et l'atre en lai Saint-Jean.
Y ai laichié, etc.

Eune fois ès Paiques
Et l'atre en lai Saint-Jean,
L'atre en lai Madelaine,
Ç'ast afin pus loin.
Y ai laichié, etc.

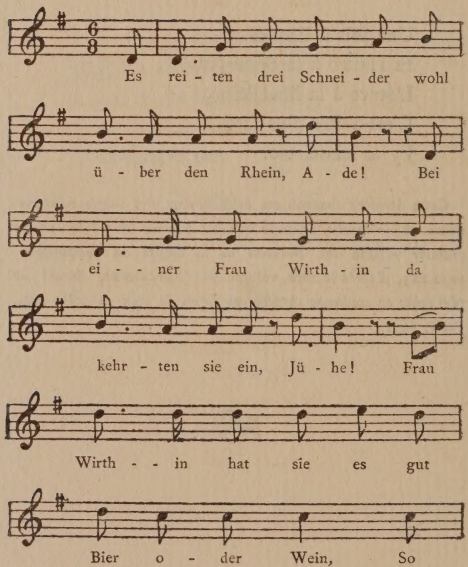
Et ne les portez
Que trois fois l'an,
Une fois à Pâques
Et l'autre à la Saint-Jean.
J'y ai laissé, etc.

Une fois à Pâques
Et l'autre à la Saint-Jean,
L'autre à la Madeleine,
C'est-à-dire plus tard.
J'y ai laissé, etc.

Cette dernière chanson est évidemment une vague ressouvenance de *Gaudinette,* chanson que j'ai publiée avec l'air dans le premier volume des *Bulletins de la Société des Compositeurs*, page 223, d'après le rare volume de Chardavoine, *Recueil des plus belles et excellentes chansons en forme de voix de ville,* etc., Paris, 1575.

XIV

ES REITEN DREI SCHNEIDER

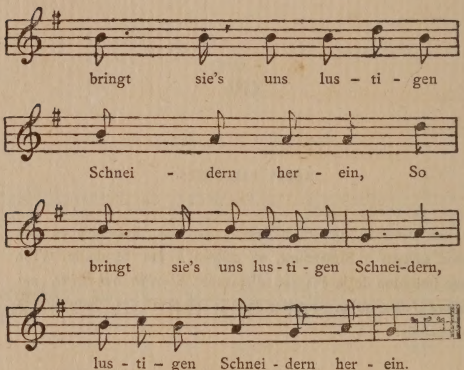


XIV

TROIS TAILLEURS

Les chansons sur les tailleurs sont très répandues en Alsace, surtout à Strasbourg, où celle-ci a été recueillie. C'est une imitation de la chanson allemande, *Es reiten drei Reiter zum Thore hinaus*, qu'on peut lire dans la plupart des chansonniers allemands.

Trois tailleurs chevauchent de l'autre côté du [Rhin,
Adieu!
Ils entrèrent chez une maîtresse d'auberge,
Juhé!
Madame, avez-vous de la bonne bière ou du vin?

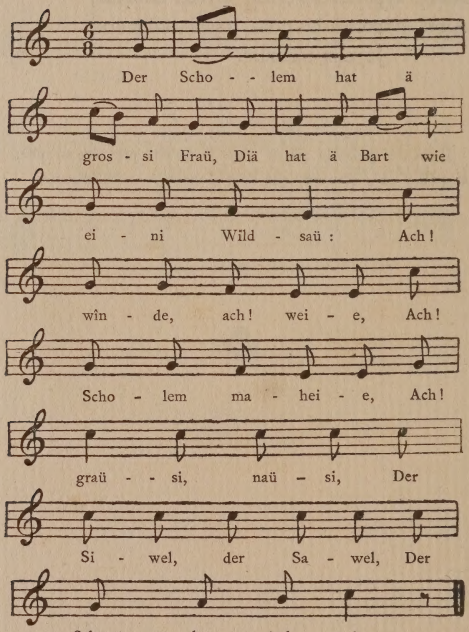

bringt sie's uns lus – ti – gen
Schnei – dern her – ein, So
bringt sie's uns lus-ti-gen Schnei-dern,
lus – ti – gen Schnei-dern her – ein.

Alors, apportez-les-nous, joyeux tailleurs,
Alors, apportez-les-nous, joyeux tailleurs.
Joyeux tailleurs.

Il est très probable que ce n'est là qu'une première strophe, et qu'il y en a d'autres, que nous n'avons pu nous procurer.

XV

DER SCHOLEM



XV

CHANSON CONTRE LES JUIFS

Les juifs sont nombreux en Alsace, quoiqu'on les en ait bannis à différentes époques, et qu'on les ait poursuivis d'une façon sanglante, surtout au XVII^e^ siècle ; ce sont les entremetteurs ordinaires pour les ventes et les achats de biens, d'immeubles, de valeurs en liquidation, etc.

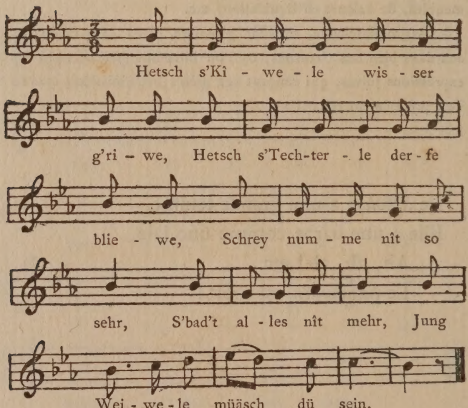
La satire alsacienne, souvent grossière, s'est exercée contre eux dans bien des chansons, où l'on introduit généralement des expressions juives, qui rendent ces pièces intraduisibles, comme l'est précisément celle-ci :

Le *Scholem* a une grande femme,
Elle a une barbe comme une laie,
Ah, ah, ah ! etc.
Le *Schmaülen* est mort !

Der Jegof mît sine schmutzige Seck,
Der metzget nit as Gäise un Beck.
Ach! wînde, ach weie,
Ach! Scholem, maheie!
Ach! grausi, nausi,
Der Siwel, der Sawel,
Der Schmaülen îsch taüdt.

XVI

HETSCH S'KÎWELE G'RIWE



Jegof, avec ses poches graisseuses,
Ne tue que des chèvres et des boucs,
Ah, ah, ah ! etc.
Le *Schmaülen* est mort.

L'air de cette chanson est un vieux thème qui se joue généralement aux noces juives ; il est très connu.
Noté à Soultzmatt.

XVI

QUAND ON COIFFE LA FIANCÉE JUIVE

Le fragment suivant, recueilli comme authentique, également à Soultzmatt, se chante quand on coiffe et qu'on habille la fiancée juive ; il doit y avoir encore d'autres versiculets.

Si tu avais mieux récuré le petit seau,
Tu aurais continué à rester fille ;
Ne crie pas tant,
Cela ne sert à rien,
Il faut que tu deviennes jeune femme.

CINQUIÈME PARTIE

CHANSONS D'AMOUR. — CHANSONS POÉTIQUES.

CINQUIÈME PARTIE

CHANSONS D'AMOUR. — CHANSONS POÉTIQUES

Qu'on ne se figure pas que l'Alsace manque de chansons d'amour : nous n'en donnons qu'une minime partie. Ce ne sont pas généralement des rêveries ou des amours poétiques ni platoniques, il faut en convenir ; les chansons d'amour du peuple, quand elles n'empruntent pas à la naïveté leur principal attrait, vont le chercher dans l'amour un peu matériel.

En Alsace, les filles se marient assez tard ; il n'est pas rare de voir arriver le jour des noces après une cour assidue qui aura duré six, sept et même dix ans, surtout dans les classes inférieures, où l'homme et la femme cherchent d'abord à acquérir un peu de bien avant de commencer la

vie de famille. On conçoit sans peine que, durant cette cour prolongée et persévérante, plus d'une chanson tendre a dû éclore dans le cœur des amoureux.

Quant aux chansons poétiques, ce serait sans doute téméraire d'avancer que le nombre en est très grand, en dehors de ce qui a été composé par les vrais poètes, et ceux-là n'ont jamais manqué à l'Alsace.

Dans la chanson populaire, surtout celle en dialecte, les sujets de poésie pure n'abondent pas, l'activité du peuple étant employée au travail journalier : les sujets poétiques, les rêveries, les contemplations ne sont pas de son ressort habituel. Le peuple produit plus volontiers des légendes, des chansons sur des événements qu'il a vus ou qui se sont passés de son temps, enfin et surtout des chansons satiriques, auxquelles l'esprit alsacien, tant soit peu gouailleur, est fortement enclin.

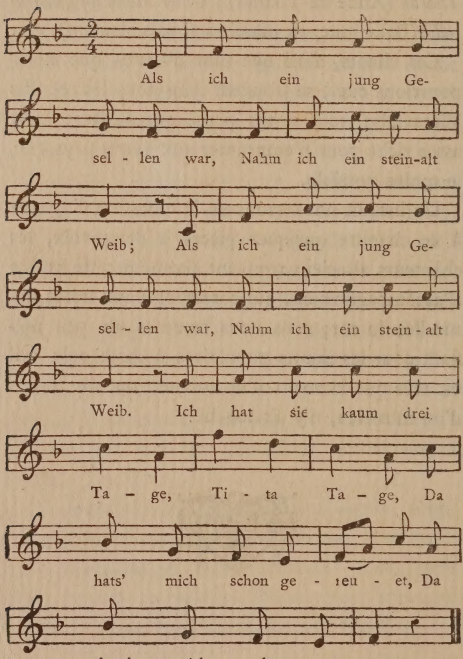
Un grand nombre de chansons d'amour, originaires de l'Allemagne ou de la Suisse, sont devenues populaires en Alsace, comme : *Herz, mein Herz, warum so traurig ?* (Mon cœur, pourquoi tant de tristesse ?) ; *Schwarzbraunes Mägdlein steh*

auf und lass uns nein (Brune fillette, lève-toi et laisse-nous entrer) ; *Traute Heimath meiner Lieben* (Chère patrie de mes amours) ; *Annchen von Tharau* (Anne de Tharau) ; *Guter Mond du gehst so stille* (Belle lune, tu marches si paisiblement), etc.

Ces chants, ainsi que tant d'autres que nous pourrions citer, se trouvent dans tous les recueils allemands ; nous avons pensé que l'Alsace était assez riche pour n'emprunter aux autres pays que le moins possible.

Un instant nous avons eu la tentation d'ajouter à ce chapitre quelques pièces à deux voix, les chanteurs alsaciens trouvent aisément cette espèce d'accompagnement, qui correspond aux notes naturelles du cor ; mais nous sommes un peu méfiant pour les chants populaires à deux voix : il est rare que la main d'un artiste, ou du moins d'un musicien, n'y ait touché.

I

DER TODT VON BASEL

I

QUAND J'ÉTAIS COMPAGNON

La danse des morts, qui existait autrefois au couvent des dominicains de Bâle, a été reproduite, dès 1649, par Math. Mérian, et a eu diverses éditions depuis, ce qui n'a pas peu contribué à sa popularité. Toute l'Alsace connait d'ouï-dire les danses macabres de Bâle ; il n'est donc pas étonnant que la chanson populaire s'en soit emparé, et d'une manière assez humoristique, pour une matière aussi sérieuse. Notre version, écrite d'après une diction orale, ne diffère guère de celle de Kretschmer.

Quand j'étais un jeune compagnon,
Je pris une femme vieille comme les pierres ; } (*bis*).
Je l'eus à peine trois jours,
Tri, tra, trois jours,
Que je m'en suis repenti (*bis*).

Da gieng ich auf den Kirchhof hin,
Und bat den lieben Todt :
Ach ! lieber Todt von Basel.
Bi, Ba, Basel,
Hohl'nur meine Alte fort *(bis)*. *(bis)*.

Als ich wieder nach Hause kam,
Mein Alte war schon todt ;
Ich spannt' die Ross an Wagen,
Wi, wa, Wagen,
Und fuhr mein' Alte fort *(bis)*. *(bis)*.

Und als ich auf den Kirchhof kam,
Das Grab war schon gemacht :
Ihr Träger, tragt fein sachte,
Si, sa, sachte,
Das d'Alte nicht erwacht *(bis)*. *(bis)*.

Scharrt zu, scharrt zu, scharrt immer zu
Das alte böse Weib ;
Sie hat ihr Lebestage,
Ti, ta Tage,
Geplagt mein jungen Leib *(bis)*. *(bis)*

Je m'en allai au cimetière,
Et j'invoquai la mort : } *(bis)*.
Hélas ! bonne mort de Bâle,
Bi, Ba, Bâle,
Cherche donc ma vieille *(bis)*.

Quand je rentrai chez moi, } *(bis)*.
Ma vieille était déjà morte ;
J'attelai les chevaux à la voiture,
Vi, va, voiture,
Et j'emmenai ma vieille *(bis)*.

Et quand je vins au cimetière, } *(bis)*.
La tombe était déjà creusée :
Vous, les porteurs, marchez doucement,
Di, da, doucement,
Pour que la vieille ne se réveille pas *(bis)*.

Comblez, comblez, comblez la fosse } *(bis)*.
De la vieille méchante femme ;
Tous les jours de sa vie
Vi, va, vie,
Elle a tourmenté mon jeune corps *(bis)*.

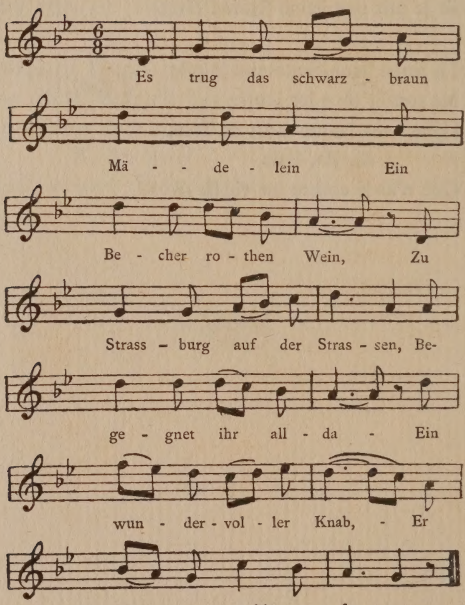
Als ich wieder nach Hause kam,
All' Winkel warn' zu weit ; } *(bis)*.
Ich warte kaum drei Tage,
Ti, ta, Tage,
Und nahm ein junges Weib *(bis)*.

Das junge Weibel das ich nahm,
Das schlug mich alle Tag' ; } *(bis)*.
Ach ! lieber Todt von Basel,
Bi, Ba, Basel,
Hätt' ich mein' Alte noch *(bis)* !

Quand je rentrai chez moi,
Tous les coins me paraissaient trop grands ; } *(bis)*.
J'attends à peine trois jours,
Ji, ja, jours,
Et je pris une jeune femme *(bis)*.

La jeune femmelette que je pris
Me rossait tous les jours ; } *(bis)*.
Hélas ! ma bonne mort de Bâle,
Bi, Ba, Bâle,
Que n'ai-je encore ma vieille *(bis)* !

II

ES TRUG DAS MÄDELEIN

II

LA FILLETTE AUX CHEVEUX NOIRS

Cette chanson strasbourgeoise qui date de loin, à ce que nous croyons, n'est plus très connue dans cette ville; mais elle est assez curieuse pour mériter d'être conservée.

La fillette aux cheveux noirs
Portait une coupe de vin rouge,
A Strasbourg par la rue.
Elle rencontre un superbe garçon,
Qui l'embrasse fort bien.

Lass ab, lass ab, ey lasse ab,
Mein wunderschöner Knab,
Mein Mütterlein thut schelten,
Verschütte ich den Wein,
Den rothen kühlen Wein,
Der Wein thut sehr viel gelten.

Bald hat das schwarzbraun Mädelein
Verloren ihr Pantoffelein,
Sie kann's nicht wieder finden;
Sie suchet hin, sie suchet her,
Verliere nicht den andern mehr,
Noch unter dieser Linde.

Denn zwischen Berg und tiefem Thal,
In's grüne eb'ne Thal,
Da fliesst ein fischreich Wasser,
Wer sein Feinslieb nicht will,
Wer sein Feinslieb nicht will
Die müssen sich fahren lassen.

« Laisse-moi, ah ! laisse-moi,
Mon très beau garçon,
Ma mère me gronderait
Si je renversais le vin,
Le beau vin rouge et frais,
Ce vin vaut très cher. »

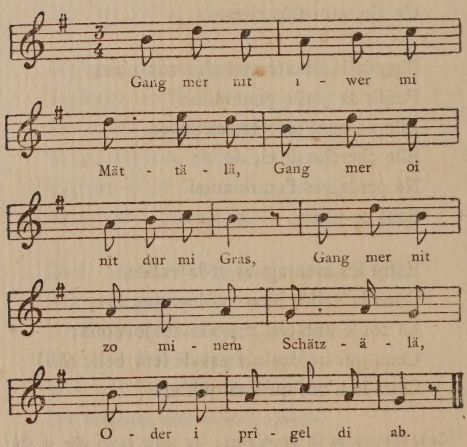
Bientôt la fillette aux cheveux noirs
Perdit sa petite pantoufle ;
Elle ne peut plus la retrouver,
Elle cherche de ci, de là ;
Ne perds pas l'autre aussi
Sous ce tilleul.

Entre les montagnes et la vallée,
Dans la vallée bien verdoyante,
Là coule une eau remplie de poissons ;
Ceux qui ne veulent pas de leur belle *(bis)*
Ceux-là n'ont qu'à se quitter.

Cette chanson paraît incomplète ; de toute façon elle a été écrite d'après des dictions qui me paraissent fautives, et renferment des lacunes.

III

GANG MER NÎT ÎWER MI MÄTTÄLÄ



Mäidel, wo hasch du di Kämmerle,
Mäidel, wo hasch du di Bett?
— « Hinter der Stege isch's Kämmerle,
Hinter der Thüre isch's Bett.

III

NE TRAVERSE PAS MON PRÉ

L'origine suisse de cette pièce me paraît certaine, d'après le texte, qui a pu, il est vrai, subir quelques changements, en passant par l'organe des chanteurs alsaciens. Quant à l'air, son rythme de trois mesures ne manque pas d'une certaine originalité.

Ne traverse pas mon petit pré,
Ne traverse pas mon herbe,
Ne va pas chez ma belle,
Sinon je te rosserai.

Fillette, où est ta chambrette,
Fillette, où est ton lit ?
— Derrière l'escalier est la chambrette,
Derrière la porte est le lit.

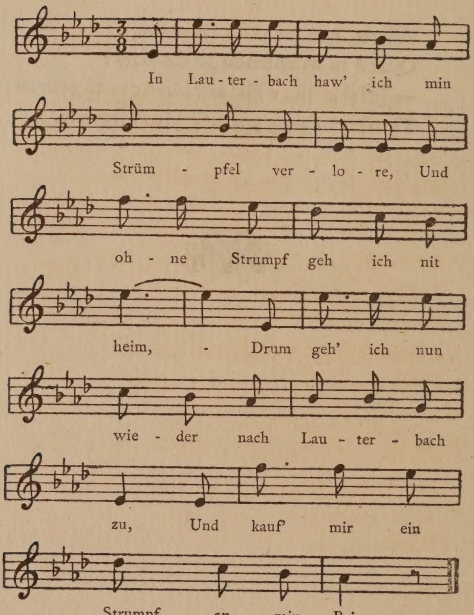
Mäidel, was het dir der Krieger säit,
Wenn er îsch kumme zu dîr ?
— Hatt mir gsäit : « Wenn i kei bravere find',
Dann will er bliwe bi mîr. »

Mäidel, was hesch em zur Antwort gä,
Wo du diä Rede hesch g'heert ?
— Han em gsäit : « Scher di so wit as de kasch,
Du bisch ke bravere werth. »

Fillette, que t'a dit le soldat,
Quand il a été chez toi ?
— Il m'a dit : « Si je n'en trouve pas de plus [avenante,
Je resterai avec toi. »

Fillette, que lui as-tu répondu,
Quand tu as entendu ce discours ?
— Je lui ai dit : « File aussi loin que tu pourras,
Tu n'en mérites pas une plus avenante. »

IV

IN LAUTERBACH

IV

A LAUTERBACH

Comme il y a trois Lauterbach, l'un en Hesse, l'autre en Bohême et le troisième dans le Würtemberg, on a l'embarras du choix ; cette chanson, importée en Alsace, y est devenue très populaire ; il y a quarante ans ou plus, je l'entendais chanter dans les foires du Haut-Rhin, et depuis elle s'est maintenue constamment dans ce pays ; seulement on n'y connaît généralement que la première strophe.

A Lauterbach j'ai perdu mon bas,
Je ne rentrerai pas chez moi sans bas ;
Je retourne donc à Lauterbach,
Et m'achète un bas à ma mesure.

In Lauterbach haw' ich min Schuhe vertanzt.
Und ohne Schuh' geh' ich nit heim ;
Da steig' ich dem Schuster zum Fenster hinein,
Und hol' ein Paar andre heraus.

In Lauterbach haw' ich min Herzel verloren,
Ohn Herzel da geh ich nit heim,
Drum geh ich erst wieder nach Lauterbach nein,
Und hol mir ein Herz wieder ein.

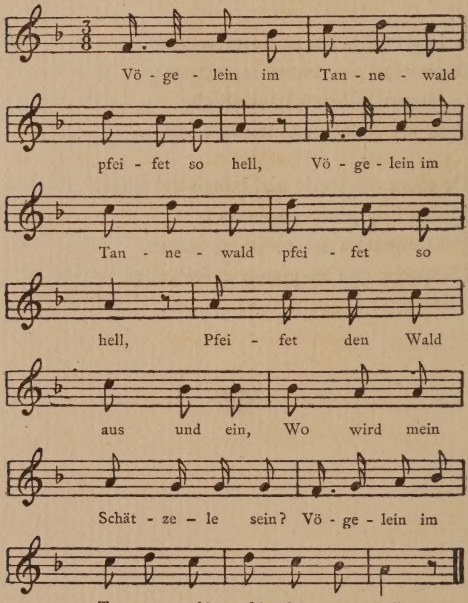
Bin alle mein Lebtag nie trauri gewesen,
Un bin a zum trauern zu jung ;
Hab' immer die junge recht gerne geseh'n,
Und grosse und kleine genung.

A Lauterbach j'ai perdu mes souliers en dansant,
Et sans souliers je ne rentrerai pas chez moi ;
J'entre par la fenêtre du cordonnier,
Et m'en choisis une autre paire.

A Lauterbach j'ai perdu mon cœur,
Je ne veux pas rentrer sans cœur ;
Je retourne donc à Lauterbach,
Pour me chercher un autre cœur.

De toute ma vie je n'ai jamais été triste,
Je suis trop jeune pour cela ;
J'ai toujours aimé à voir les jeunes,
De même que les grands et les petits.

V

VÖGELEIN IM TANNEWALD

V

PETIT OISEAU

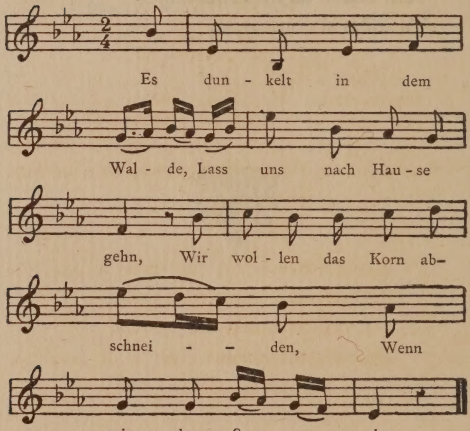
Voici une chanson qui paraît avoir fait son tour du monde. Kretschmer la note en Souabe ; nous l'avons recueillie à Mulhouse, où elle est assez connue. Son origine allemande ne se conteste pas.

Petit oiseau de la forêt de sapins,
Qui siffles si bien, } (*bis*).
Qui siffles à travers le bois,
Où peut être ma bien-aimée ?
Petit oiseau de la forêt de sapins,
Tu siffles si bien.

Vögelein am kühlen Bach
Pfeifet so süss ! } (*bis*).
Pfeifet den Bach auf und ab,
Bis i mein Schätzele hab,
Vögelein am kühlen Bach
Pfeifet so süss.

Petit oiseau du frais ruisseau,
Tu siffles si doucement! } *(bis)*.
Siffle tout le long du ruisseau,
Jusqu'à ce que je trouve ma bien-aimée;
Petit oiseau du frais ruisseau,
Tu siffles si doucement.

VI

ES DUNKELT IN DEM WALDE

Ich hör' ein Hirschlein rauschen,
Wohl rauschen durch den Wald ;
Ich hör' ein Feinslieb klagen,
Es hätt die Ehr' verloren.

VI

IL COMMENCE A FAIRE NOIR

D'après Kretschmer, cette pièce vient de l'Alsace ; elle y est fort peu connue, voilà la vérité : comme elle mentionne Strasbourg, nous la conserverons jusqu'à nouvelles informations.

Il commence à faire noir dans le bois,
Retournons à la maison ;
Nous couperons le blé
Quand nous verrons l'été.

J'entends remuer un petit cerf
Qui traverse le bois ;
J'entends les plaintes d'une belle
Qui regrette son honneur.

Hast du dein' Ehr' verloren,
Hab' ich die meine noch;
So geh'n wir miteinander,
Und tragen die Kränzelein.

Ein Kränzelein von Rosen,
Ein Kränzelein von Klee;
Zu Strassburg auf der Brucken,
Da liegt ein tiefer Schnee.

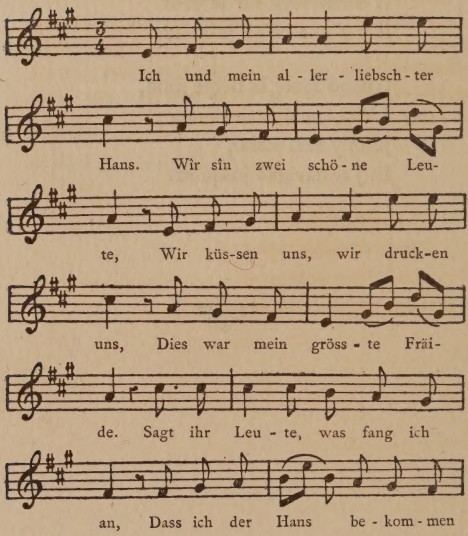
Wenn all' der Schnee thut schmelzen,
So lauft das Wasser in See,
Darauf bin ich gesessen,
Und gefahren bis hieher.

Si tu as perdu ton honneur,
Moi j'ai encore le mien ;
Eh bien ! marchons ensemble,
Et portons les couronnes.

Une couronne de roses,
Une couronne de trèfle,
A Strasbourg sur le pont
Il y a une neige profonde.

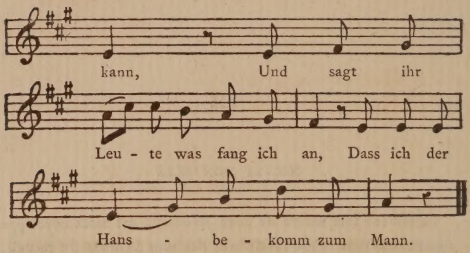
Quand toute la neige fond,
L'eau coule dans la mer ;
Je m'y suis assise,
Et j'ai navigué jusqu'ici.

VII

ICH UND MEIN HANS

VII

MOI ET MON JEAN

Ce tableau fort tendre de deux amoureux est assez développé comme chanson, c'est même une des plus longues du recueil, comme air; elle m'a été chantée par un ouvrier de fabrique à Guebwiller, avec une telle emphase et une telle exagération du côté sentimental, que j'ai eu bien de la peine à m'empêcher de rire, ce qui aurait évidemment déconcerté mon chanteur.

Moi, et mon Jean adoré,
Nous sommes un beau couple,
Nous nous embrassons, nous nous étreignons,
C'était mon plus grand plaisir.
Dites-moi, mes bonnes gens,
Que vais-je faire
Pour avoir mon Jean pour mari?

Am Sonntag an der Kirche Thür
Da steht er im Parade,
Mit schwarzen Hosen, weissen Strümpf,
Er hat so schöne Wade !
Sagt ihr Leute, etc.

Am Montag wenn'r an d'Arbeit geht,
Da klopft er an das Lädchen,
Er küsset mich, er drücket mich :
« Gut'n Morgen, liebes Gretchen, »
Sagt ihr Leute, etc.

Dies îst das Lied von meinem Hans,
Es hat mir wohl gefallen ;
Er îst der schönst im ganze Thal,
Das wîssen's, sagens' alle.
Sagt ihr Leute, etc.

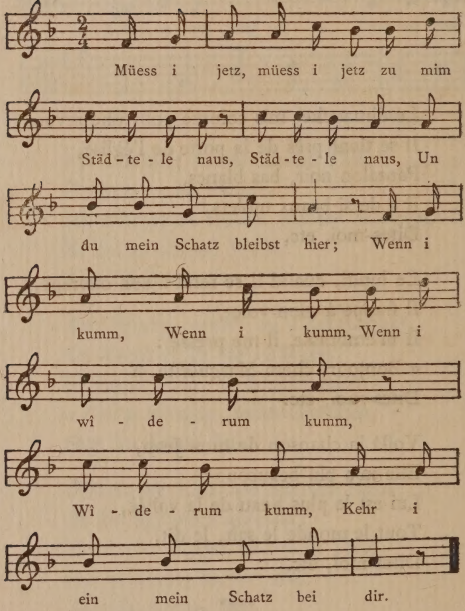
Que vais-je faire
Pour avoir mon Jean pour mari?

Le dimanche, mis comme pour une revue,
Il se tient près de la porte de l'église,
Pantalon noir, bas blancs,
Il a de si beaux molets !
Dites-moi, etc.

Le lundi, quand il se rend à son ouvrage,
Il frappe à mon volet,
Il m'embrasse, il me presse :
« Bonjour, chère Marguerite. »
Dites-moi, etc.

Voilà la chanson de mon Jean,
Elle m'a plu beaucoup ;
Lui est le plus beau de la vallée,
Tout le monde le sait, le dit.
Dites-moi, etc.

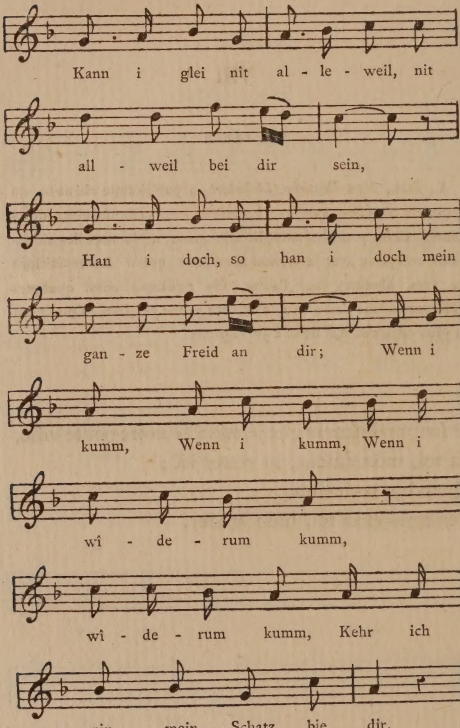
VIII

MÜESS I JETZ

VIII

LE DÉPART

L. Erck, dans *Deutscher Liederhort,* a publié cette chanson, du moins la première strophe ; les autres sont complétement différentes. Cette première strophe elle-même a de notables déviations, comparée avec la version alsacienne, qui a des répétitions de vers, absentes dans l'autre. On remarque aussi quelques différences dans l'air ; bref, c'est une autre tradition. Quelle est la plus ancienne des deux ? Je l'ignore.

Il faut maintenant que je sorte de notre petite ville,
Et toi, mon amour, tu restes ici ;
Quand je reviendrai,
J'entrerai chez toi, mon amour.


Kann i glei nit al - le - weil, nit
all - weil bei dir sein,
Han i doch, so han i doch mein
gan - ze Freid an dir; Wenn i
kumm, Wenn i kumm, Wenn i
wi - de - rum kumm,
wi - de - rum kumm, Kehr ich
ein mein Schatz bie dir.

Quoique je ne puisse
Pas toujours,
Pas toujours,
Être auprès de toi,
J'ai cependant,
J'ai cependant,
Toute ma joie en toi.
Quand je reviendrai,
Quand je reviendrai,
J'entrerai chez toi,
Ma bien-aimée.

Wie du weischt, wie du weischt das ich wandere
Wandere muss, [muss,
So ist jets d'Lieb vorbei ;
Sind auch draus, sind auch draus dere Medele viel,
Lieber Schatz i bleib dir treu ;
Denk du nît, o denk du nît wenn i ein andärä sîeh,
Denk du nît o denk du nît so sei die Lieb vorbei :
Sind auch draus, sind auch draus dere Medele viel,
Lieber Schatz i bleib dir treu.

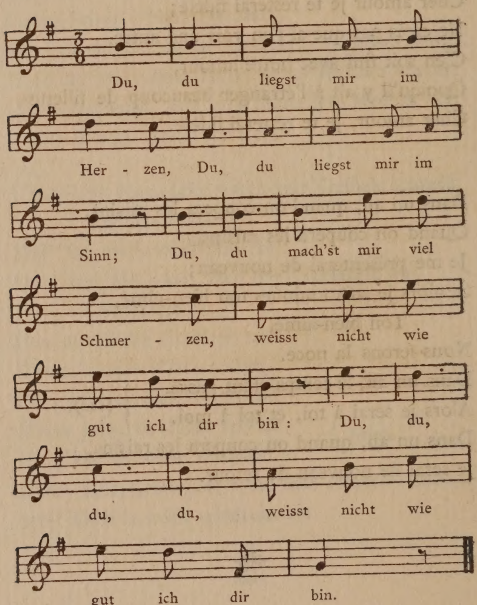
Übers Jahr, übers Jahr, wenn mär Treibele schneid,
Treibele schneid,
Stell' îch mich wied'rum ein,
Bin i dan, bin i dan auch dein Schätzele no
Schätzele no,
Dan so soll die Hochzeit sein.
Übers Jahr ist d'Zeit vorbei,
Da g'hör ich dein, du mein ;
Übers Jahr, ist d'Zeit vorbei, } (*bis*).
Da g'hör ich dein, du mein : }
Übers Jahr, übers Jahr wenn mär Treibele schneid,
Stell ich hier mich wiedrum ein.

Comme tu sais, comme tu sais
Que je suis obligé de faire mon tour à l'étranger,
C'en est fini avec l'amour.
Quoiqu'il y ait à l'étranger beaucoup de fillettes,
Cher amour je te resterai fidèle;
Ne crois pas que si j'en vois une autre,
C'en soit fini avec notre amour,
Quoiqu'il y ait à l'étranger beaucoup de fillettes,
Cher amour, je te resterai fidèle.

Dans un an, quand on coupera les raisins,
Quand on coupera les raisins,
Je me présenterai de nouveau;
Si alors je suis toujours ton bien-aimé,
Ton bien-aimé,
Nous ferons la noce.
Dans un an, le temps étant passé,
Alors je serai à toi, et toi à moi. } (*bis*).
Dans un an, quand on coupera les raisins,
Je serai de nouveau de retour.

IX

DU LIEGST MIR IM HERZEN



IX

TOI, TU ES DANS MON CŒUR

Tous les recueils allemands ne renferment pas cette chanson, qui pourtant est bien originaire de l'Allemagne, mais devenue très populaire en Alsace. Elle n'est ni dans Erck ni dans Böhme; Finck la donne p. 34 du *Trésor musical des Allemands. (Musikalischer Hausschatz der Deutschen.)*

Toi, toi, tu es dans mon cœur,
Toi, toi, tu es dans ma pensée,
Toi, toi, tu me fais beaucoup de chagrins,
Tu ne sais pas combien je suis à toi,
Toi, toi, tu ne sais pas combien je suis à toi.

So, so wie ich dich liebe,
So, so lieb auch du mich ;
Die, die zärtlichsten Triebe
Fühle ich einzig für dich ;
Ja, ja, ja, ja, fühle ich einzig für dich.

Doch, doch darf ich dir trauen,
Dir, dir mit leichtem Sinn ?
Du, du darfst auf mich bauen,
Weist ja wie gut ich dir bin.
Ja, ja, ja, ja, weist ja wie gut ich dir bin.

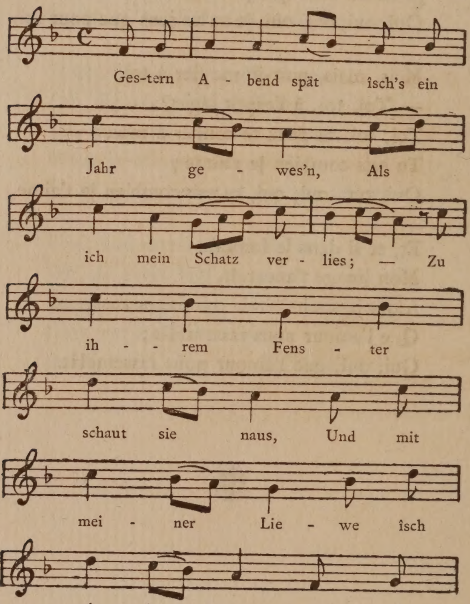
Und, und wenn in der Ferne
Dir, dir mein Bild erscheint,
Dann, dann wünsch't ich auch gerne
Dass uns die Liebe vereint ;
Ja, ja, ja, ja, dass uns die Liebe vereint.

Telle, telle que je t'aime,
Tel, tel aime-moi,
Les, les plus tendres émotions
Je ne les sens que pour toi ;
Oui, oui, oui, oui, je ne les sens que pour toi.

Mais, mais, puis-je me fier à toi,
— Toi, toi, à l'esprit léger?
Toi, toi, tu peux te confier à moi,
Tu sais combien je t'aime ;
Oui, oui, oui, oui, tu sais combien je t'aime.

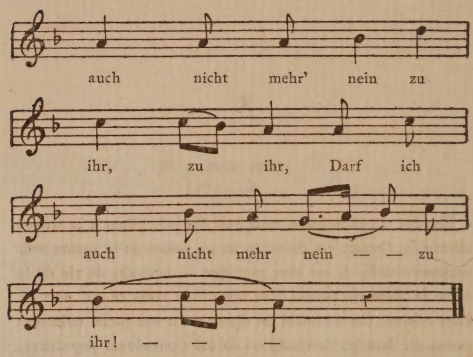
Et, et si dans le lointain
Mon image t'apparaît,
Alors je souhaiterais volontiers aussi
Que l'amour nous rassemblât ;
Oui, oui, que l'amour nous rassemblât.

X

GESTERN ABEND

X

HIER SOIR

Chanson du Haut-Rhin, mais avec des prétentions à la langue allemande. Comme ces chanteurs et ces poètes de la nature sont toujours altérés, il est bien rare que la bouteille de vin ou le verre de bière ne fassent leur apparition dans ce qui sort de cette officine. Cet ornement du discours est une partie tellement essentielle dans les compositions de ces troubadours populaires, qu'elle absorbe souvent le sujet principal.

Hier soir, tard, il y eut un an
Que je quittai ma bien-aimée,
Elle regarde par sa fenêtre,
Et tout est fini avec mon amour,

Ach, schön Schätzichen mach mir auf so bald,
Draus'n geht der Wind so kalt
Dass sich alle Bäume biegen,...
Und keiner soll mein Schätzichen kriegen,
Schätzichen mach mir auf so bald, so bald,
Drausen geht ja der Wind so kalt.

Und gerad als ich vor das Wirthshaus kam,
Da soll ich kehren ein,
Da lauft mir die Frau Wirthin nach :
Nun was soll ich, soll ich denn schenken ein ?
Schenket ihr gut's Bier oder Brandewein,
Kann ich geh'n mit dem Schätzel heim.

Je ne puis plus entrer chez elle,
Chez elle,
Je ne puis plus entrer chez elle.

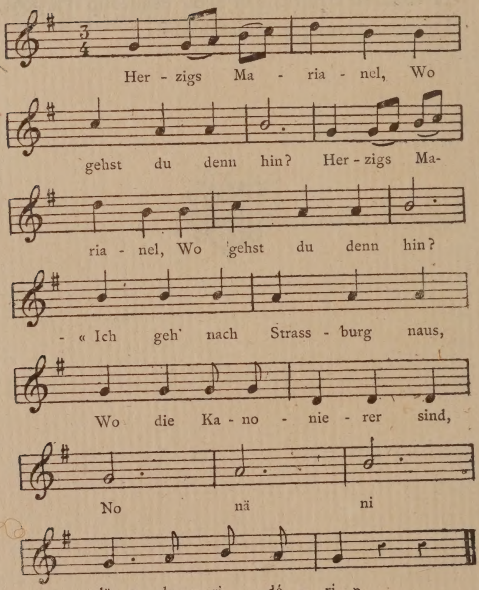
Ah ! belle bien-aimée, hâte-toi de m'ouvrir,
Il souffle un vent froid dehors,
Au point que les arbres ployent...
Aucun ne doit posséder ma bien-aimée :
Ma belle, ouvre-moi de suite, de suite,
Il souffle un vent si froid dehors.

Et quand j'arrivai devant l'auberge,
On me dit d'entrer,
Madame l'aubergiste me court après :
« Eh bien ! que faut-il vous verser ? »
— Versez de la bonne bière ou de l'eau-de-vie,
Si je puis ramener ma belle.

Ietz muss ich aus dem Städtichen gehn,
Verlassen meine Schön,
Das thut vom Herzen weh, ja weh,
Und behüt dich Gott, liewer Schatz, adie,
Und ich wott' ich wär reich und hätt viel Geld,
So thät mich' liewen alle Welt.

Maintenant il faut que je quitte la ville,
Que j'abandonne ma belle,
Cela fait bien mal au cœur, au cœur,
Et que Dieu te garde, ma bien-aimée, adieu,
Je voudrais être riche et avoir beaucoup d'argent,
Le monde entier m'aimerait alors.

XI

HERZIGS MARIANEL

XI

CHARMANTE MARIANNE

Les canonniers étant généralement des hommes solides, vigoureusement constitués, ils ont de tout temps fait des ravages considérables dans les cœurs des bonnes ou des servantes de Strasbourg ; les pontonniers tout au plus pouvaient leur disputer la victoire, mais il y avait du tirage.

Si cette chanson n'a pas été faite à Strasbourg même, c'est qu'elle est venue au monde dans l'un de ses faubourgs.

Charmante Marianne, où vas-tu donc ?
Charmante Marianne, où vas-tu donc ?
— Je m'en vais à Strasbourg,
Où il y a des canonniers,
No, na, ni, la déri, déri.

Herzig's Marianel, was mach'st du denn dort *(bis)*?
— Ich geh' mir suchen ein Mann,
Der mich nähren kann.
No, na, ni, la deri, deri.

Herzig's Marianel, du findest kein Mann *(bis)*.
— Ja, wenn ich find kein Mann,
Fang ich zu weinen an,
No, na, ni, la deri, deri.

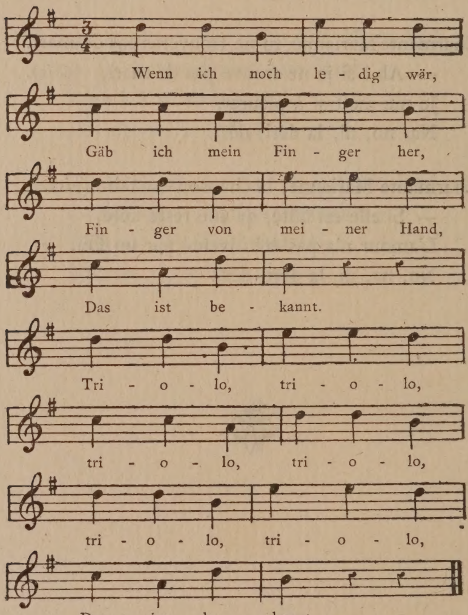
Herzig's Marianel, das Lied ist gemacht *(bis)*.
— Ist's gemacht, sey's gemacht,
Lieb hat kein Narr erdacht.
No, na, ni, la deri, deri.

Charmante Marianne, que feras-tu là *(bis)* ?
— Je vais chercher un mari,
Qui puisse me nourrir :
No, na, ni, la déri, déri.

Charmante Marianne, tu ne trouveras pas de mari.
— Ah ! si je ne trouve pas de mari, [*(bis)*.
Je me mettrai à pleurer,
Na, no, ni, la déri, déri.

Charmante Marianne, la chanson est faite *(bis)*.
— Si elle est faite, qu'elle reste faite,
L'amour n'a pas été inventé par un fou.
No, na, ni, la déri, déri.

XII

WENN ICH NOCH LEDIG WÄR

XII

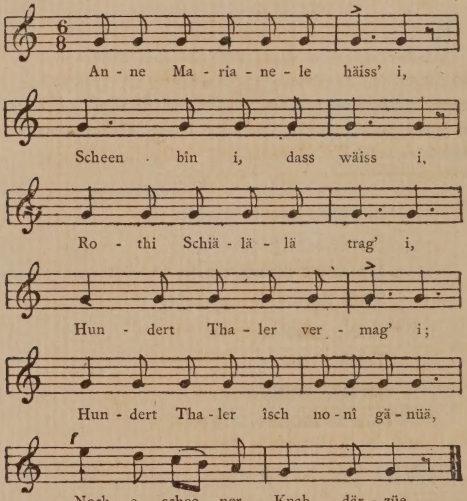
SI J'ÉTAIS ENCORE GARÇON

Cette *lure* est connue dans toute l'Alsace, et chantée surtout par les ouvriers de fabrique. Les femmes ont dû répondre à ce couplet satirique des hommes, et j'ai comme un vague souvenir de cette réponse ; mais ce n'est pas assez net dans ma mémoire pour le reproduire.

Si j'étais encore garçon
Je donnerais un doigt,
Un doigt de ma main,
Tout le monde sait cela.
Triolo, triolo,
Triolo, trio lo,
Triolo, triolo,
Tout le monde sait cela.

XIII

ANNE MARIANELE



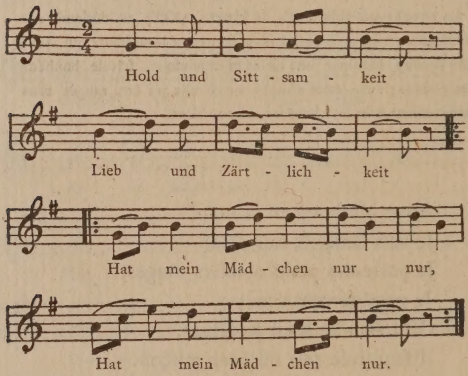
XIII

ANNE MARIE

La strophe que voici a cela de bizarre, qu'elle est déclamée sur la même note jusqu'à l'éclat de la fin ; cette note haute qui vient tout à coup terminer une chanson monotone, fait le bonheur des enfants ; aussi cette strophe aurait-elle pu être rangée sans inconvénient avec les chansons de nourrices.

Anne Marie est mon nom,
Je suis belle, je sais cela,
Je porte des petits souliers rouges,
Je possède cent écus ;
Cent écus ce n'est pas assez,
Il faut avec cela un beau garçon.

XIV

HOLD UND SITTSAMKEIT

Ein so schön's Gesicht
Hat kein Mädchen nicht
Auf der ganzen Flur, Flur,
Auf der ganzen Flur.

XIV

GRACE ET MODESTIE

Les incorrections de cette chanson indiquent assez qu'elle est le produit de la muse populaire, mais elle ne manque pas d'une certaine tournure poétique. Le mot *stoht* de la dernière strophe semble lui donner le Sundgau comme origine, si même elle ne vient pas de la Suisse, ce que je ne crois pas.

Grâce et modestie,
Amour et tendresse,
Ma belle seule les possède,
Ma belle seule les possède.

Un si beau visage,
Aucune fillette ne l'a en partage
Dans les campagnes,
Dans les campagnes.

Bei der Gartenthür
Hat mein Mädchen mir
Sanft die Hand, die Hand, Hand,
Sanft die Hand gedruckt.

Ietz geh' ich so gern
Bei dem Abendstern
Auf der Flur nach Haus, Haus,
Auf der Flur nach Haus.

Seht das Abendroth
Das am Himmel stoht,
Mädchen, gute Nacht, Nacht,
Mädchen, gute Nacht.

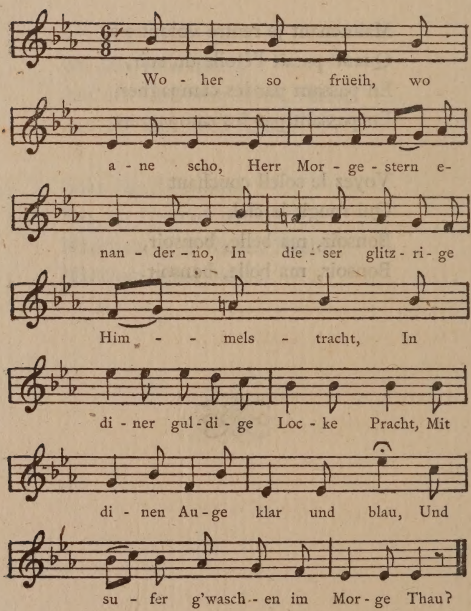
Près de la porte du jardin,
Ma toute belle
M'a pressé la main,
M'a pressé la main.

Maintenant je rentre volontiers,
Quand paraît l'étoile du soir,
En passant par les campagnes,
En passant par les campagnes.

Voyez le soleil couchant
Qui rougit le ciel,
Bonsoir, ma belle, bonsoir,
Bonsoir, ma belle, bonsoir.

XV

WOHER SO FRÜEIH



XV

D'OU VIENS-TU ?

Cette charmante poésie allémanique de Hebel *Der Morgenstern* (l'étoile du matin) est fort connue et chantée dans le Haut-Rhin, surtout dans le Sundgau. Pour abréger, nous avons passé quelques strophes, celles où l'étoile du matin court après une autre petite étoile, sa bien-aimée, mais qu'elle ne peut jamais atteindre.

D'où viens-tu, où vas-tu déjà,
Seigneur étoile du matin (1),
Dans ta brillante et céleste parure,
Avec tes longues tresses en or,
Avec tes yeux clairs et bleus,
Lavés avec soin dans la rosée du matin ?

(1) Étoile est masculin en allemand.

Hesch gmeint de seisch alleinig do ?
Nei weger nei, mer meihe scho !
Mer meihe scho ne halbi Stund ;
Früeih ufstoh isch de Gliedere gsund,
Es macht e frische frohe Mueth,
Und d'Suppe schmeckt eim no so guet.

Und d' Vögli sin au scho do,
Sie stimmen ihri Pfifli scho,
Und uffem Baum und hinterm Hag
Seit eis em andre guete Tag :
Und's Turtel-Tübli ruukt und lacht,
Und's Betzit-Glöckli isch au verwacht.

Der Storch probiert si Schnabel scho :
« De chasch's perfekt, wie Gester no. »
Und d'Chemi rauchen au alsgmach ;
Hörsch's Mühli-Rad am Erle-Bach,
Und wie im dunkle Bueche-Wald
Mit schwere Streiche d'Holz-Ax fallt ?

Was wandelt dört im Morge Strahl
Mit Tuech und Korb dur's Matte Thal ?
S'sind d'Meidli jung und flink und froh,

Croyais-tu être seul ici ?
Non, vraiment non, nous fauchons déjà !
Nous fauchons depuis une demi-heure ;
Se lever tôt fait du bien aux membres,
Cela vous met d'une humeur fraîche et bonne,
Et la soupe n'en paraît que meilleure.

Et les oiseaux sont aussi déjà là,
Ils sont à accorder leurs petites flûtes,
Sur l'arbre et derrière la haie
L'un à l'autre se disent bonjour.
La tourterelle roucoule et rit,
Et la cloche de l'Angélus s'éveille aussi.

La cigogne essaie déjà son bec :
« Tu sais ton affaire à la perfection, comme hier. »
Et les cheminées fument aussi peu à peu,
Entends-tu la roue du moulin près des aulnes,
Et comme dans le sombre bois de hêtre
La hache tombe à coups allourdis.

Qui passe là-bas dans le rayon matinal,
Avec du linge et des paniers par les prés ?
Ce sont les fillettes, jeunes, lestes et gaies ;

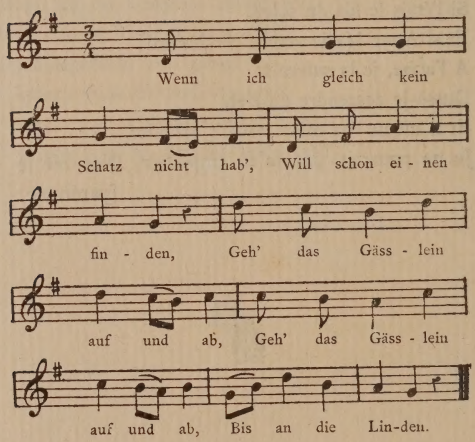
Sie bringe weger d'Suppe scho,
Und's Anne Meili, vornen a,
Es lacht mi scho vo witem a.

Wem ich der Sunn ihr Büebli wär,
Und's Anne Meili chäm ungfähr
Im Morgeroth, ihm giengi no,
I müesst vom Himmel abe cho;
Un wenn au d'Muetter balge wott,
I chönnt's nit lo, verzeih mer's Gott.

Elles apportent, ma foi, déjà la soupe,
Et Anne Marie, tout devant,
Me sourit déjà de loin.

Si j'étais le fils du soleil,
Et si Anne Marie venait par hasard
A l'aube, je la suivrais,
Dussè-je descendre du ciel,
Et si même ma mère voulait gronder,
Je ne pourrais pas m'en empêcher, Dieu me le pardonne.

XVI

WENN ICH GLEICH

Als ich an die Linde kam,
Sass mein Schatz darneben :
« Grüss dich Gott, herzliebster Schatz,
Wo bist du gewesen ?

XVI

SANS BON AMI

La morale, qu'il ne faut pas courir deux lièvres à la fois, est vieille comme le monde ; elle trouve surtout son application quand il s'agit d'amour.

Quoique je n'aie pas de bon ami,
J'en trouverai bien un.
Je monte et je descends la rue,
Je monte et je descends la rue.
Jusqu'au tilleul.

Quand je vins au tilleul,
Mon bon ami était auprès :
« Bonjour, mon bien-aimé,
Où as-tu été ? »

— Schatz, wo ich gewesen bin
Darf ich dir wohl sagen,
War in fremde Lande hin,
Hab gar viel erfahren.

Sah am Ende von der Welt
Wie die Bretter passten,
Noch die alten Mondehell,
Alle in dem Kasten.

Sie sah'n wie zerbrochne Schüsseln aus,
Sonne kam gegangen ;
Als ich daran nur gerührt,
Brannt's wie glüh'nde Zangen.

Hätt' ich einen Schritt gethan,
Hätt' ich nichts mehr funden ;
Sage nun, mein Liebchen an,
Wie du dich befunden ? —

« Ich befand mich in dem Thal,
Sassen da zwei Hasen,
Frassen ab das grüne Grass,
Bis zum dürren Rasen.

« Ma chère, où j'ai été,
Je puis bien te le dire;
J'ai été en pays étranger,
Où j'ai appris beaucoup de choses.

J'ai vu, au bout du monde,
Comment les planches se joignaient,
Ainsi que les vieux clairs de lune,
Renfermés dans une armoire.

Ils ressemblent à des écuelles cassées;
Le soleil arriva,
Je ne fis que le toucher,
Cela me brûla comme des tenailles rougies.

Si j'avais seulement fait un pas,
Je n'aurais plus rien trouvé;
Dis-moi maintenant, ma belle,
Comment t'es-tu trouvée? »

« Je me trouvai dans la vallée,
Deux lièvres étaient assis là,
Qui broutaient l'herbe verte
Jusqu'à la racine flétrie.

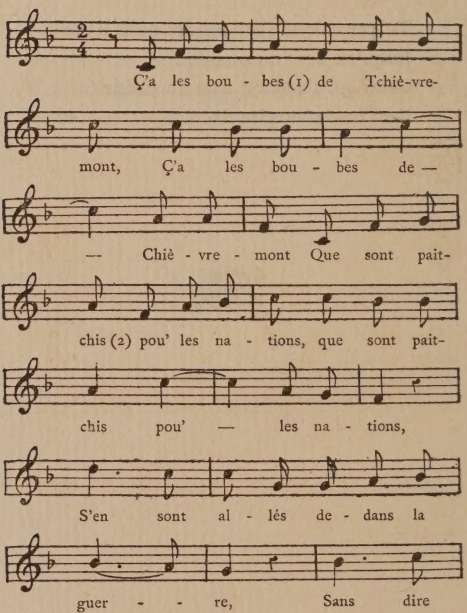
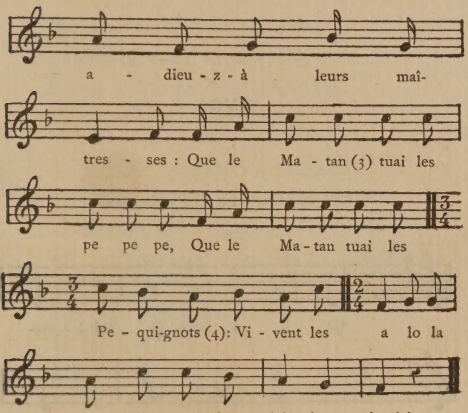
In der kalten Winternacht
Liesest du mich sitzen,
Meine schwarzbraune Äugelein
Mussten Wasser schwitzen.

Darum reis' in Sommernacht
Nur zu alter Welt Ende,
Wer sich gar zu lustig macht
Nimmt ein schlechtes Ende.

Dans la froide nuit d'hiver,
Tu m'as plantée là,
Mes yeux bruns-noirs
Transpiraient des larmes.

Tu peux donc aller par les nuits d'été
Jusqu'au bout du monde :
Celui qui s'adonne trop au plaisir
Fera une mauvaise fin.

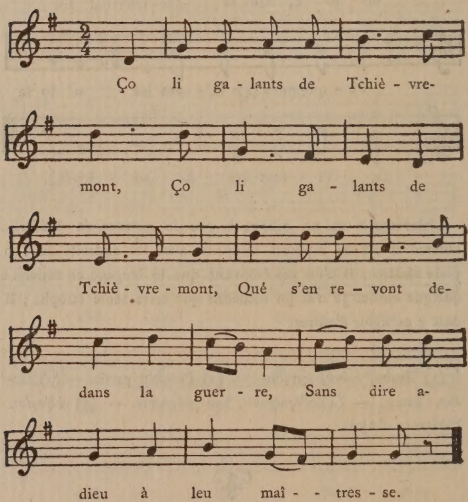
XVII

Ç'A LES BOUBES DE TCHIÈVREMONT

Chèvremont est un village à peu de distance de Belfort ; comme il est en rapports fréquents avec les endroits où l'on parle alsacien, il n'est pas étonnant que le langage en retienne quelque chose. Je n'ai pu recueillir que cette seule strophe ; il doit y en avoir d'autres.

(1) *Boubes, buben*, garçons. — (2) *Paitchis*, partis. — (3) *Matan*, Satan. — (4) *Pequignots*, bourguignons. — (5) *Adjoulos*, habitants d'Ajoie.

XVIII

LES GALANTS DE CHÈVREMONT



Quand y fut loin de son pays,
Le plus djeune s'en repentit ;
I' s'en revint dret chez sa tante,
Là où sa belle il y fréquente.

— Na ! din bondjou ma tante Ali,
Ma mie n'a-t-elle point-z-ici ?
— Alle est là-hâ, dedans sa tchambre,
Où qu'alle pleure et qu'alle s'y lamente.

Son vert galant montit en haut.
La belle tirit son rideau :
« Retiri-vô, é vos en prie,
De vos mon cœur n'a plus d'envie. »

Ma mie, fâtes-moi-z-un bouquet,
Ma mie, fâtes-moi-z-un bouquet,
Qui soit logé de rubans djânes,
Ya fait l'amour, c'est pour un âtre.

Belle, fâtes-moi-z-un moutchu (1)
Belle, fâtes-moi-z-un moutchu,
Fâtes-lou long, fâtes-lou large,
C'a pour essuyer mon visage.

(1) Mouchoir.

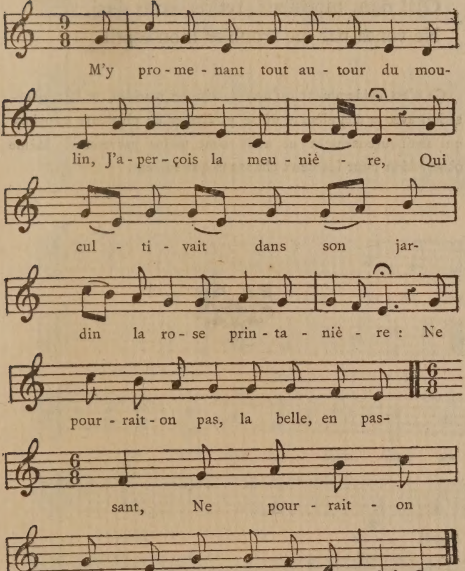
Nous avons en présence deux versions de cette chanson ; le texte ne diffère guère que dans la prononciation ou dans le patois. La seconde version commence ainsi :

Ça les galants de Tchièvremont
Quet s'en revont dedans lai dière,
Ça les galants de Tchièvremont
Quet s'en revont dedans lai dière,
Sans dire aidue à leues maîtresses.
Sans dire aidue à leues maîtresses.

Quant à l'air, ces dernières paroles sont ornées de celui de *Cadet Rousselle*, et c'est même pour cela que nous avons choisi la version avec l'air du crû.

XIX

M'Y FROMENANT

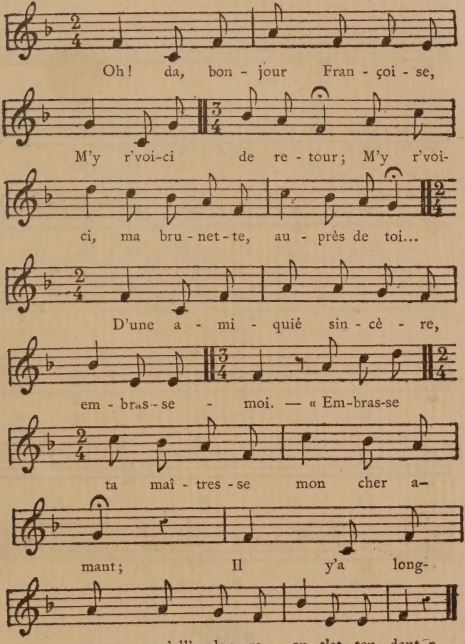


— Oh! non, monsieur, retirez-vous d'ici,
Ne venez pas m'surprendre,
Car les amants sont si trompeurs
Qu'ils ne cherchent qu'à prendre;
Oh! non, monsieur, retirez-vous d'ici,
Ne venez pas me troubler mon esprit.

Ce n'est évidemment qu'une entrée en matière, et la conversation avec la meunière a dû se prolonger en plusieurs strophes, qui malheureusement ne nous sont point parvenues. Même observation pour les deux chansons qui suivent.

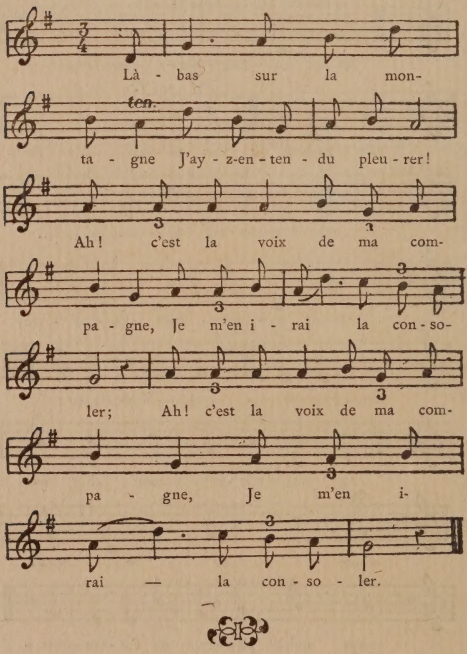
XX

OH! DA, BONJOUR



XXI

LA-BAS SUR LA MONTAGNE



SIXIÈME PARTIE

CHANSONS DE CONSCRITS, DE SOLDATS, DE COMPAGNONS.

SIXIÈME PARTIE

CHANSONS DE CONSCRITS, DE SOLDATS, DE COMPAGNONS.

Les rixes, les combats, les batailles ont si souvent ensanglanté l'Alsace, depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, qu'il n'est pas étonnant d'y trouver un esprit batailleur, assez commun chez la jeunesse. Qu'on joigne à cela un grain de mauvaise tête, un tant soit peu d'emportement, et l'on s'expliquera pourquoi un si grand nombre d'alsaciens s'engageaient dans l'armée française.

Une bisbille avec les parents : on se faisait soldat ; un dépit amoureux ou quelqu'autre con-

trariété, on se faisait soldat..... sauf à s'en repentir parfois.

Les *conscrits* n'étaient pas tous dans une disposition d'esprit semblable ; mais par amour-propre, et pour faire comme leurs amis, déjà partis pour le régiment, ils affichaient volontiers une allure guerrière. Il faut excepter, cela va de soi, quelques natures moins belliqueuses et plus tendres, que le chagrin de quitter leur bien-aimée envahissait au moment du départ. De là ces chansons avec une pointe de tristesse ; mais disons-le bien vite, c'était l'exception.

La quinzaine précédant le départ se passait dans les brasseries ou dans les cabarets ; on circulait dans les rues, bras-dessus, bras-dessous, avec un tambour et un drapeau en tête ; les chansons accompagnaient la marche et remontaient le courage des moins vaillants.

On ambitionnait surtout d'être dans un régiment de cavalerie : chasseurs, hussards, dragons ou cuirassiers, c'était là le rêve des ambitieux.

Les Strasbourgeois avaient eu de tout temps un faible pour l'artillerie, et l'histoire nous apprend que la ville de Strasbourg possédait d'excellents artilleurs.

A partir du XIXe siècle, cet amour du canon a pourtant été partagé par le désir de se faire pontonnier. Comme ces derniers régiments manœuvraient plus spécialement à Strasbourg ou sur le Rhin, on peut croire que l'idée de revenir dans leur pays natal, même de ne pas le quitter, exerçait une certaine influence sur ce choix ou ce désir des enfants du Bas-Rhin.

I

ALS WIR AUS WOLXHEIM

Als wir aus Wolxheim hinaus gehen,
Schauen wir uns noch einmal um :
Gute Nacht, mein Vater und Mutter,
Wer weiss wenn ich wieder komm !

Als wir zu Strassburg hinein gehen,
Schauen wir uns noch einmal um :
Gute Nacht, meine Schwester und Brüder,
Wer weiss wenn ich wieder komm !

Als wir zu Strassburg hinein gehen,
Schauen wir uns noch einmal um :
Gute Nacht, mein tausigst schön Schätzelein,
Wer weiss wenn ich wieder komm !

Als wir zu Strassburg hinein kommen,
Beim Kronen Wirth kehren wir ein,
Wir essen und trinken zusammen,
'S mag keiner mehr lustig sein.

I

EN SORTANT DE WOLXHEIM

M. Gustave Mühl a publié dans l'*Alsatia* (1851), les deux chansons de conscrits suivantes ; elles sont dans une teinte mélancolique toutes les deux.

En sortant de Wolxheim,
Nous nous retournons encore une fois :
Bonsoir mon père et ma mère,
Qui sait quand je reviendrai !

En entrant à Strasbourg,
Nous nous retournons encore une fois :
Bonsoir ma sœur et mes frères,
Qui sait quand je reviendrai !

En entrant à Strasbourg,
Nous nous retournons encore une fois :
Bonsoir, ma belle bien-aimée,
Qui sait quand je reviendrai !

Une fois entrés à Strasbourg, [*ronne,*
Nous faisons halte chez l'aubergiste de la *Cou-*
Nous mangeons et buvons ensemble.
Aucun n'a plus envie d'être gai.

Als wir zu Strassburg hinausgehen,
Der Tambour der schlägt schon die Trumm :
Gute Nacht mein Vater und Mutter,
Wer weiss wenn ich wieder komm !

II

DER KOMMANDANT

Der Kommandant steht draussen, schaut seine [Leut an :
Seid nur lustig, seid nur fröhlich, s'kommt keiner [davon.

Was battet mich dem Kommandant sein reden, [sein sagen,
Mein Vater, meine Mutter haben mich auferzogen.

Mein Vater, meine Mutter, die weinen so sehr,
Drum fällt mir der Abschied, das Marschieren so [schwer.

Meiner Schwester, meinem Bruder und der ganzen [Freundschaft
Wünsch ich allen gute Nacht, gute Nacht !

En sortant de Strasbourg,
On bat déjà le tambour :
Bonsoir mon père et ma mère,
Qui sait quand je reviendrai !

II

LE COMMANDANT

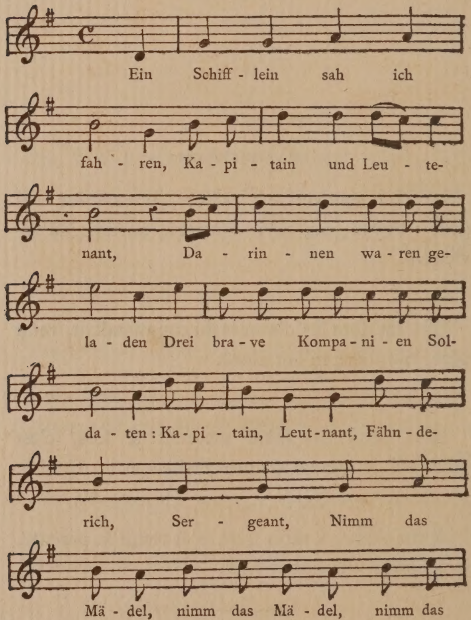
Le commandant est dehors, il examine ses gens : Soyez gais, soyez heureux, aucun n'en reviendra.

Que me font les discours du commandant, mon père, ma mère m'ont élevé.

Mon père, ma mère pleurent si fort, c'est pourquoi je trouve si durs l'adieu et la marche.

A ma sœur, à mon frère et à toute la parenté, je souhaite une bonne nuit.

III

EIN SCHIFFLEIN SAH ICH FAHREN

III

JE VIS FLOTTER UN BATEAU

C'est sur le thème de cette chanson, née en Westphalie ou en Poméranie, que Casimir Delavigne rima en 1830 ses paroles de la *Parisienne*.

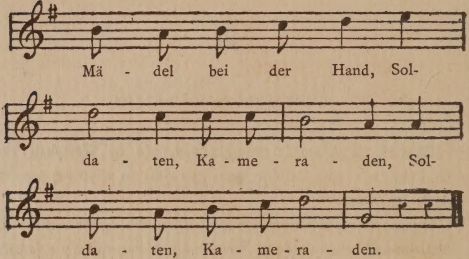
Il y a cependant encore des gens si entêtés, qu'ils continuent d'attribuer la musique de la *Parisienne* à Auber, qui n'y a jamais songé.

G. Kastner dit (1) : « Je possède sur le sujet de cet emprunt des détails écrits de la main même de la personne qui en est l'auteur. »

Mon savant ami aurait bien fait de donner ses renseignements tout de suite, car, hélas! il ne les donnera plus.

Je vis flotter un bateau,
Capitaine et lieutenant,
Là-dedans étaient chargées
Trois braves compagnies de soldats :
Capitaine, lieutenant,
Porte-drapeau, sergent,

(1) G. Kastner, *Les Chants de l'armée française*, 1855, p. 56.


Mä - del bei der Hand, Sol-
da - ten, Ka - me - ra - den, Sol-
da - ten, Ka - me - ra - den.

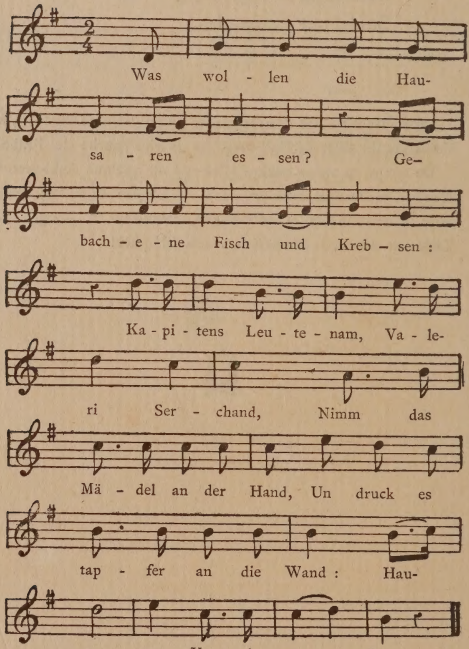
Prends la fillette par la main,
Soldats et camarades,
Soldats et camarades.

Cette chanson a été composée à ce qu'on présume en 1757, à l'occasion du siège de Harbourg, sur la rive gauche de l'Elbe.

De temps en temps quelqu'Allemand ou quelque demi-savant français, confondant cette provenance étrangère de la *Parisienne* avec la création de la *Marseillaise,* contestent à Rouget de Lisle son œuvre, *la Marseillaise :* cela fait pitié!

IV

WAS WOLLEN DIE HAÜSAREN



IV

LES HUSSARDS

Comme paroles, le patron de cette chanson a été pris sur la précédente, mais l'air n'est pas le même ; les hussards ayant toujours été très populaires en Alsace, il est tout naturel que la chanson le soit aussi.

Que veulent manger les hussards ?
Des poissons frits et des écrevisses,
Capitaine, lieutenant,
Valeri (1) sergent,
Prends la fillette par la main,
Et presse-la vaillamment contre le mur,
Hussards, caporaux.

(1) *Valeri* équivaut à tra la la ; dans les recueils allemands, cette chanson a le mot *Fähnderich*, porte-drapeau à la place de *valeri*, et ils pourraient bien avoir raison.

Was wollen die Hausaren trinken ?
Vom besten Wein zu finden :
Kapitens, Leutenam, etc.

Wo sollen die Soldaten schlafen ?
Bei ihrem Gewehr und Waffen :
Kapitens, Leutenam, etc.

Wo sollen die Soldaten tanzen ?
In Strassburg auf der Schanzen :
Kapitens, Leutenam, etc.

Wie reiten die Soldaten in Himmel ?
Auf einem weissen Schimmel :
Kapitens, Leutenam, etc.

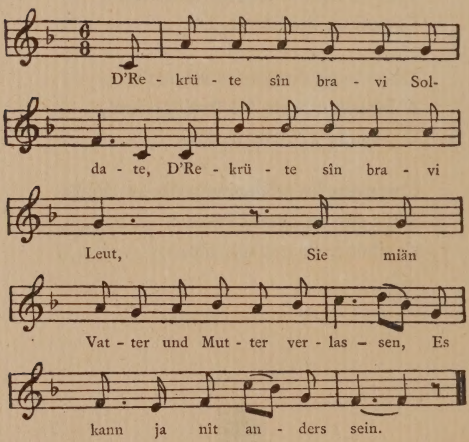
Que veulent boire les hussards ?
Du meilleur vin qu'on puisse trouver :
Capitaine, lieutenant, etc.

Où doivent dormir les soldats ?
Près de leurs armes et défenses :
Capitaine, lieutenant, etc.

Où doivent danser les soldats ?
A Strasbourg sur les fortifications :
Capitaine, lieutenant, etc.

Comment les soldats vont-ils au ciel ?
Assis sur un cheval blanc :
Capitaine, lieutenant, etc.

V

D'REKRÜTE SÎN BRAVI SOLDATE

Als wir auf Kolmar kumme,
Bîm Kronewîrth kehre mîr ein,
Dort wollen wir essen und trinken,
Und wollen recht lustig sein.

V

LES RECRUES

Le texte de cette chanson est évidemment calqué sur la chanson de conscrits donnée au commencement de ce chapitre : *Als wir aus Wolxheim hinausgehen.*

Les recrues sont de braves soldats,
Les recrues sont de braves gens,
Il sont obligés de quitter père et mère,
Cela ne peut pas être autrement.

En arrivant à Colmar,
Nous entrons chez l'aubergiste de la *Cou-*
Là nous voulons manger et boire, [*ronne,*
Et voulons être joyeux.

Als wir gegess'n und trunken haben,
Der Kronewirth zahle wir aus :
Adie, hertztausig schön Schätzel,
Zum Thor marschieren wir aus.

Als wir vor's Thor hinaus kamen,
Der Tambur schlagt die Trumm :
Lebt wohl, mein Vatter und Mutter,
Lebt wohl bis i wiedrum kumm.

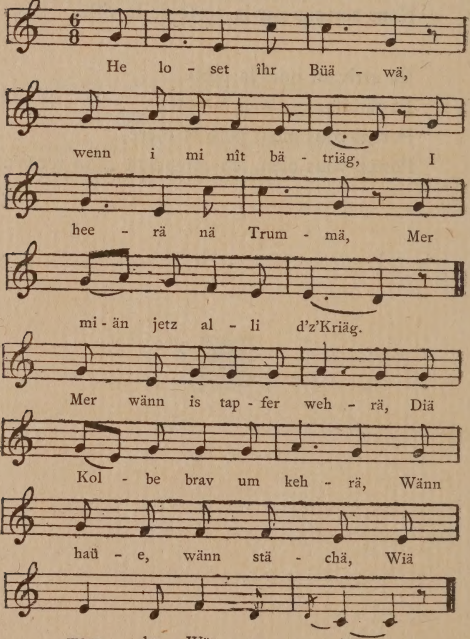
Après avoir mangé et bu,
Nous payons l'aubergiste de la couronne :
Adieu, ma belle bien-aimée !
Nous sortons par la porte de la ville.

En arrivant hors la porte,
Le tambour se met à battre :
Portez-vous bien, père et mère,
Portez-vous bien, en attendant mon retour.

VI

HE LOSET, ÎHR BÜÄWÄ

JOBY



VI

ÉCOUTEZ MES GARS

Il y a bien vingt-cinq ans que cette chanson a été envoyée à mon ami Dieterich de Zimmersheim par M. G. Gerber Keller, alors à Dornach, avec l'assurance qu'elle date de l'époque où Mulhouse envoyait un contingent à la confédération helvétique. Sans discuter cette affirmation, il est certain que le style et l'expression ont été rajeunis.

JACQUES

Écoutez, mes gars, si je ne me trompe,
J'entends un tambour, il faut aller maintenant [tous à la guerre.
Nous nous défendrons avec courage,
Nous manierons bravement la crosse,
Nous sabrerons, nous piquerons,
Comme si l'éclair tombait.

Doch glaüwä min Roth nur, äs lit gar viel dara,
Mer miän viel vertraüä züä unsrä Fiährer ha;
Nur thüä was sie bäfählä,
Nît raüwä unn nît stählä.
Wer do nît ka folgä, där isch käi Biederma.

SEPPI

He! Joby, was hasch doch nît fîr a dummes [G'schräy,
Dü mechtetsch gärn kriägä, un îch mecht liäwär [häi,
I kann nît heerä schiäsä,
Ka nît gsä Blüät värgiäsä,
Das Läwä îsch edel, där Todt îsch Narädey.

Eh! kumm doch, wänn häim geh', äs sîcht gar [finschter dri:
Wänn laüfä, wänn sprîngä, sonscht wîrd is kalt [därbi.
I ka Schwartzbrod nît bissä,
Wîll liäwär vo unsärm wissä,
Ach! kumm doch dü Gaügel, un loss das kriägä sî.

JOBY

[g'fräss,
Was redsch dü, dü Lîmmäl! dü eländs Wiwer?
Wîrd dîr denn das Schtärwä fîrs Vaterländ so räss-

Pourtant, croyez-en mon conseil, il est important,
Il faut que nous ayons grande confiance dans nos [chefs;
Ne faire que ce qu'ils commandent,
Sans voler, sans piller;
Celui qui n'obéit pas en cela, n'est pas un honnête homme.

JOSEPH

Eh! Jacques, quelle sotte criaillerie tu nous fais,
Tu aimerais bien te battre, et moi j'aimerais mieux [rentrer chez moi,
Je ne puis pas entendre tirer,
Je ne puis pas voir couler le sang,
La vie est noble, la mort est une folie.

Eh! viens donc, retournons, le temps paraît bien [sombre :
Nous allons courir, sauter, sans cela nous aurons [froid.
Je ne puis pas mordre le pain noir,
J'aime mieux notre pain blanc ;
Eh! viens donc, *bêta*, et laisse la guerre tranquille.

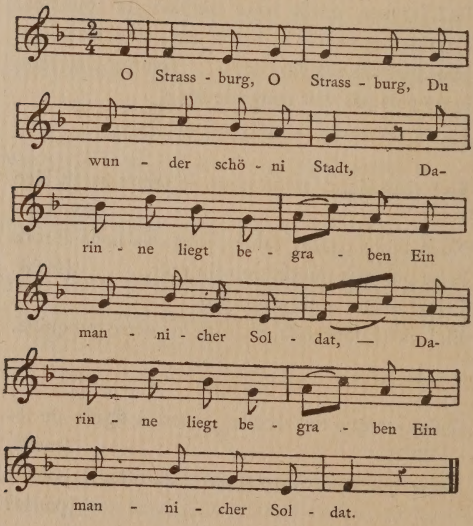
JACQUES

Qu'est-ce que tu rabaches, rustre à figure de fe- [melle,
Est-ce que tu trouves si amer de mourir pour la [patrie?

I mag mi Hand nît bschissä,
Sunscht thät i di verrissä,
Dü Schandfläck där Männer, dü Wisästäiner Käss !

VII

O STRASSBURG



Je ne veux pas déshonorer ma main,
Sans cela je te mettrais en morceaux,
Honte des hommes, fromage de Wisestein (1).

VII

O STRASBOURG

Il existe, dans les *Recueils allemands*, de très nombreuses variantes de cette chanson ; Kretschmer donne trois airs différents au commencement de son premier volume, et comme cette chanson est bien d'origine alsacienne, on voit que l'Allemagne lui emprunte aussi quelquefois.

O Strasbourg, ô Strasbourg,
Ville merveilleusement belle,
Dans laquelle est enterré maint soldat,
Dans laquelle est enterré maint soldat.

(1) Je ne connais pas cet endroit, ni dans le Sundgau, ni en Suisse.

So mancher, so schöner,
So tapferer Soldat,
Der Vater und lieb Mutter
Böslich verlassen hat } (bis).

Verlassen, verlassen,
Es kann nicht anders sein,
Zu Strassburg, ja zu Strassburg,
Soldaten müssen sein. } (bis).

Die Mutter, die Mutter,
Die gieng vor's Hauptmann's Hauss:
Ach! Hauptmann, lieber Hauptmann,
Gebt mir mein Sohn heraus. } (bis).

Eu'r Sohn kann nicht geben
Für so und so viel Geld,
Eur Sohn und der muss sterben
Im weiten breiten Feld. } (bis).

Im weiten, im breitem,
All vorwärts vor dem Feind;
Wenn gleich sein schwarzbraun Mädchen
So bitter um ihn weint. } (bis).

Tant de beaux,
Tant de braves soldats,
Qui ont quitté
Père et mère. (bis).

Ils les ont quittés,
Cela ne peut être autrement,
A Strasbourg, oui à Strasbourg,
Il faut des soldats. (bis).

La mère s'en alla
Devant la maison du commandant :
Ah ! commandant, cher commandant,
Rendez-moi mon fils. (bis).

Je ne puis vous donner votre fils,
Même pour tant et tant d'argent,
Votre fils va mourir
Dans la plaine longue et large. (bis).

Dans la plaine longue et large,
Tout devant l'ennemi,
Quoique sa belle aux cheveux noirs
Le pleure si amèrement. (bis).

Sie trauert, sie weinet,
Sie klaget gar so sehr.
Ade, mein herzliebst Schätzchen,
Wir sehn uns nimmermehr. } (*bis*).

Was lauft ihr, wass rennt ihr
Nach fremden Dienst und Land?
Es hat's euch niemand g'heissen,
Dient ihr dem Vaterland. } (*bis*).

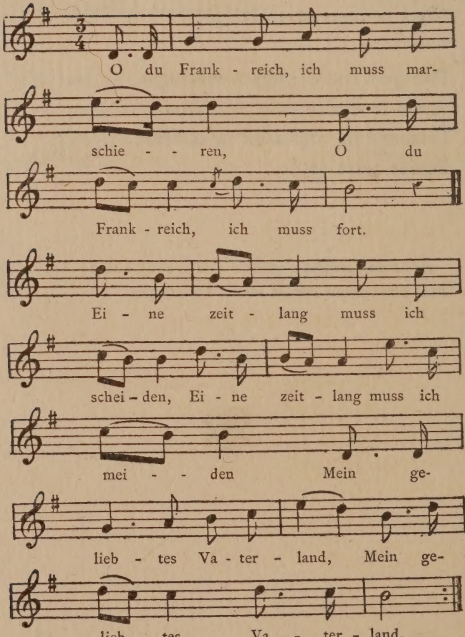
Elle gémit, elle pleure,
Elle se plaint amèrement.
— Adieu, ma chère bien-aimée,
Nous ne nous reverrons plus. } *(bis)*.

Pourquoi courez-vous si vivement
Après le service et le pays étranger ?
Personne ne vous a dit de le faire,
Servez votre patrie. } *(bis)*.

Ce dernier couplet a dû être ajouté, mais quand ? Les Alsaciens n'ont jamais pris de service à l'étranger.

VIII

O DU FRANKREICH



VIII

O FRANCE !

J'ai entendu chanter bien des chansons de conscrits en Alsace, mais je dois avouer qu'elles étaient en général beaucoup moins tendres que celles que nous publions ici. C'étaient plutôt des chants de victoire à tout pourfendre ; je regrette bien de n'avoir pas de *specimen* de celles-là.

O France, je dois marcher,
O France, je dois partir ; } (*bis*).
Pour quelque temps il faut te quitter,
Pour quelque temps il faut te fuir,
Ma patrie bien aimée,
Ma patrie bien aimée.

Nun ade, herzgeliebter Vater,
Nun ade, so lebet wohl; } (bis).
Wollt ihr mich noch einmal sehen,
Steigt auf jene Berges Höhen,
Schaut herab in's tiefe Thal,
Seh't ihr mich zum letzten Mal.

Nun ade, herzgeliebte Mutter,
Nun ade, so lebet wohl; } (bis).
Habt ihr mich in Schmerz geboren,
Für die Feinde auserkoren;
O du grausam's Herzenleid! (bis).

Allons, adieu, mon père chéri,
Allons, adieu, portez-vous bien; } *(bis)*.
Si vous voulez me voir encore,
Montez au haut de la montagne,
Regardez dans la vallée profonde,
Et vous m'apercevrez pour une dernière fois.

Allons, adieu, ma mère chérie,
Allons, adieu, portez-vous-bien; } *(bis)*.
Dans la douleur, vous m'avez mis au monde,
Je suis choisi pour aller contre l'ennemi;
O douleur qui me fend le cœur, *(bis)*.

SEPTIÈME PARTIE

CHANSONS A BOIRE,

CHANSONS SATIRIQUES, BOUFFONNES.

SEPTIÈME PARTIE

CHANSONS A BOIRE,

CHANSONS SATIRIQUES, BOUFFONNES.

L'ALSACE est admirablement propice à la culture de la vigne : climat tempéré, été ardent, automne chaud, coteaux abrités, rampes montagneuses exposées au soleil levant, sol fertile et varié, richement minéralisé, bras robustes et infatigables, elle a tous les éléments qui font prospérer le précieux arbuste à vin. Elle forme une notable partie de cette grande vallée du Rhin, que la nation allemande caractérise par cette allitération : *Rheinland, Weinland* (pays du Rhin, pays du vin). Les vins d'Alsace sont pro-

prement des vins du Rhin ; seulement ils constituent une famille d'un tempérament plus sec, plus chaud, plus vigoureux que les autres familles rhénanes répandues dans le landgraviat badois, dans le Palatinat et le Rheingau (1). »

La naissance des vignobles d'Alsace, mentionnés dans les chartes du VII^e^ siècle, est très probablement de beaucoup antérieure à cette date. Ce qu'il y a de certain, c'est que s'il pousse du bon vin dans ce pays, il y pousse aussi de vigoureux buveurs.

De Thou, dans ses Mémoires (vers la fin du XVI^e^ siècle), parle ainsi de Mulhouse : « Dans les cabarets tout est plein de buveurs ; là, des jeunes filles qui les servent, leur versent du vin dans des gobelets d'une grande bouteille à long col, sans en répandre une goutte ; elles les pressent de boire avec les plaisanteries les plus agréables, boivent avec eux et reviennent à toute heure faire la même chose. »

A Rome naissante on défendait le vin aux femmes, d'après Pline et Plutarque ; on avait introduit l'usage d'embrasser les femmes, quand

(1) Ch. Gérard, *L'ancienne Alsace à table*, p. 266.

elles entraient dans une maison, pour s'assurer par leur haleine qu'elles n'avaient pas bu du vin.

En Alsace, l'une des plus anciennes *buveries* était le *Wagkeller* (1) de Colmar, fondé vers 1450, et qui a subsisté plus de deux siècles.

Jean de Manderscheidt Blanckenheim, évêque de Strasbourg, institua en 1586, au château de Haut-Baar, la *Confrérie de la Corne*. Pour être admis dans cette société de buveurs, il fallait vider d'un trait une corne formidable, contenant deux pots de vin. Une quantité de personnages illustres ou princiers furent membres de cette société, qui eut la gloire, en 1604, d'enivrer le maréchal de Bassompierre, l'un des plus intrépides buveurs de France (2).

Il est un vieux dicton, connu de toute l'Alsace :

Zu Thann im Rangen,
Zu Gebweiler in der Wannen,
Zu Türckheim im Brand,
Wachst der beste Wein im Land.

(1) Cave de la balance; cette société de buveurs s'était établie non loin de la balance municipale.

(2) *Revue d'Alsace* (1855), p. 206. Voy. aussi *Mémoire pour servir à l'histoire de l'ordre de la boisson*, par Grandidier.

« A Thann dans le *Rangen*, à Guebwiller, dans la *Wanne*, à Türckheim dans le *Brand*, c'est là que pousse le meilleur vin du pays. » Mais pour être populaire, cette énumération est loin d'être complète ; on n'a qu'à parcourir les dernières pages du livre de M. Gérard, déjà cité.

D'après tout ce qu'on vient de lire, on s'imagine sans doute que l'Alsace est tapissée de chansons à boire. Mais on se trompe. La France est bien autrement riche en chansons de cette sorte, surtout entre 1650 et 1729, époque durant laquelle on peut y compter par milliers les chansons à boire.

Par contre, l'esprit satirique est fort développé en Alsace ; le peuple saisit tous les événements, si peu importants qu'ils soient, pour les chansonner.

C'est dans les nombreuses fabriques du Haut-Rhin que la plupart des satires populaires ont vu le jour. J'ai connu de ces ouvriers improvisateurs ou poètes de la nature qui, tout en s'occupant de leur métier à tisser, mettaient en chanson quelque bonne farce ou quelqu'aventure scandaleuse qui venait de se passer en ville ou ailleurs (1). Au

(1) Cette façon de poétiser tandis qu'ils accomplissent un

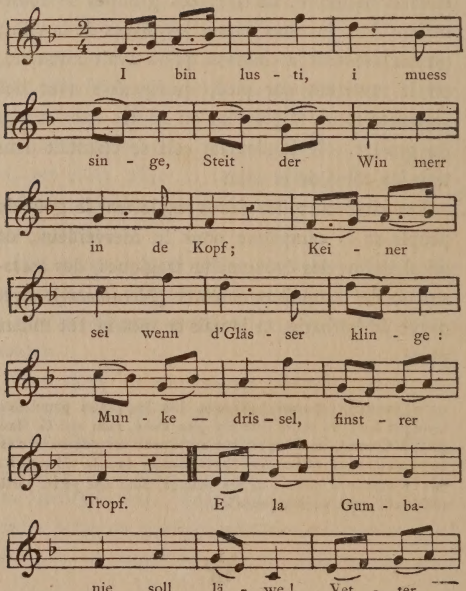
sortir de la fabrique, des groupes se formaient autour du chanteur, on l'excitait, on le harcelait presque et il finissait par chanter sa composition. Chacun des auditeurs en gardait quelque chose dans sa mémoire. Le soir, ces groupes se reformaient dans les rues ou sur les places de la ville ; on reconstituait la chanson qu'on avait entendue, on la remettait sur pied, quelquefois avec des variantes fournies par l'un ou l'autre des *loustigs* du groupe : le lendemain cela se chantait dans tous les coins de la ville.

Les chanteurs des foires exploitent le goût du peuple de la campagne pour le merveilleux, en lui chantant des événements tragiques, des assassinats, des empoisonnements *(Mordthaten)*, avec orgue de barbarie, et jamais ce mot ne fut mieux placé.

travail manuel, est assez habituelle chez les poètes populaires. Quoique dans un ordre littéraire plus élevé, mon ami G. Mangold, à Colmar, ne compose pas autrement ses poésies : c'est en pétrissant ses pâtisseries, si renommées dans la ville, qu'il a mis au monde la plupart de ses œuvres, dont une petite partie seulement a été publiée jusqu'ici.

I

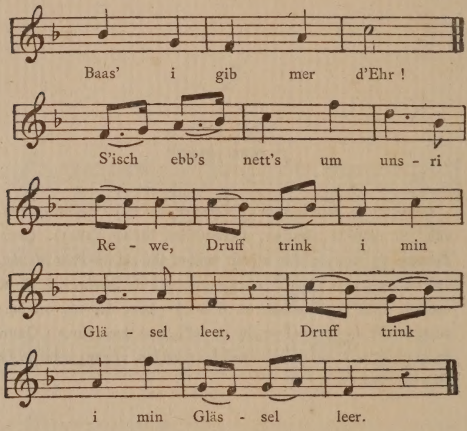
I BIN LUSTI


I bin lus - ti, i muess
sin - ge, Steit der Win merr
in de Kopf; Kei - ner
sei wenn d'Gläs - ser klin - ge :
Mun - ke — dris - sel, finst - rer
Tropf. E la Gum - ba-
nie soll lä - we! Vet - ter,

I

JE SUIS JOYEUX

Daniel ou le *Strasbourgeois à l'épreuve*, est une Comédie-vaudeville en dialecte alsacien, d'Ehrenfried Stöber (1823). Cette chanson s'y trouve; elle a pour timbre un air du *Petit Matelot*, opéra-comique de Pigault Lebrun, musique de Gaveaux. L'air ne manque pas de franchise et il a dû plaire dès son origine; aussi la *Clé du Caveau* l'a-t-elle recueilli sous deux titres : *Contre les chagrins de la vie on crie et ab hoc et ab hac*, et sous celui de *La Pipe de tabac*.

Je suis joyeux, il faut que je chante,
Le vin me monte à la tête;
Que nul ne soit au choc des verres
Un hypocondre, un sot ténébreux,
Et vive la compagnie !

(Ces douze dernières mesures se répètent en chœur.)

Helljesteiner, Muschkedeller,
Wolxemer un Kitterle,
Richewihrer, Berker, Zeller,
Lütter gueti Winele.
Kummt der Herbst, git's doch manch Ständel,
Wer pariert mit merr ? i wett !
Vivat 's Elsass, unser Ländel,
Diss so gueti Winle het ! } *(bis).*

Cousin, cousine, je bois à votre santé !
C'est une jolie chose que nos vignes,
Là-dessus je vide mon verre,
Là-dessus je vide mon verre.

Le chœur reprend :

C'est une jolie chose que nos vignes;
Là-dessus je vide mon verre,
Là-dessus je vide mon verre.

Heiligenstein, Muscats,
Wolxhein et Kitterlé,
Ribeauvillé, Bergheim, Zell,
Rien que de bons crûs !
Vienne la vendange, il y aura mainte sérénade,
Qui parie avec moi ? je tiens !
Vive l'Alsace, notre pays,
Qui a de si bons vins ! } *(bis)*.

Isch's Glas leer, se muess merr's fülle,
Der Herr Wirth hett jo noch meh',
Ab mit Sorje-n-und mit Grille,
Schwenke's Gläsel hoch in d'Heh !
Trinke jetz uff gueti Zitte,
Glückhaft Johr und Friddlikeit :
I bring's alle brave Litte,
Wo sie wohne, wit und breit !

CHŒUR

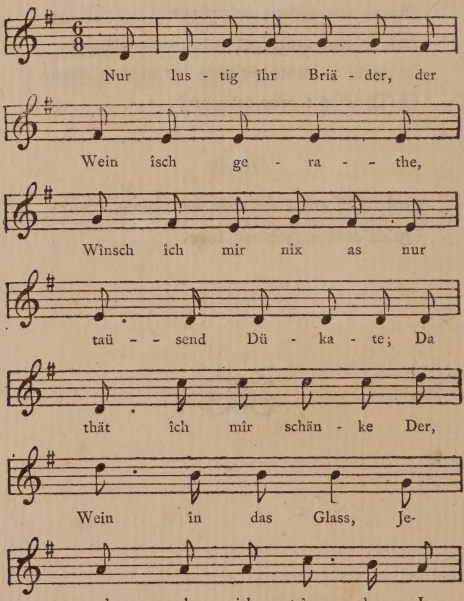
Jo s'gilt alle brave Litte,
Wo si wohne, wit und breit.

Si le verre est vide, il faut le remplir,
L'aubergiste en a d'autre,
Foin des soucis et des chagrins,
Levez le verre en l'air !
Buvez aux temps prospères,
Une bonne année et contentement,
Je porte la santé de tous les braves gens,
Qu'ils soient près ou loin !

CHŒUR

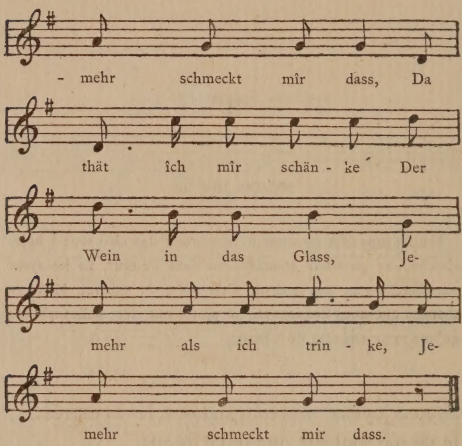
Oui, à la santé de tous les braves cœurs,
Qu'ils soient près ou loin.

II

NUR LUSTIG ÎHR BRIÄDER

II

SOYONS JOYEUX

Nous avons déjà mentionné la pénurie des chansons à boire alsaciennes ; peut-être sommes-nous dans l'erreur, ne les ayant pas cherchées au bon endroit, c'est-à-dire au cabaret. Même la chanson que nous donnons ici est plutôt une pièce philosophique qu'une vraie chanson de biberon.

Soyons joyeux, mes compagnons, le vin est réussi ;
Je ne me souhaite que mille ducats,
Alors je verserais le vin dans mon verre ;
Plus je bois, plus j'aime à boire.

Ein mancher verzweifelt, sogar bei dem Schmaus,
Weil er vor Schulden kein Ruh'hat im Haus ;
Er setzt sich zum Weine, un trinkt was er kann,
Und wer ihm was fordert, der kommt îwel an.

Ach Weibchen, wass kann man beim Weine nicht [haben,
Ich bin schon Gen'ral, kommedier schon îm Grawe,
Ach Weibchen, was kann man bein Weine nicht [sehn,
Der eine wird Leitnam, der andre Kaptän.

Alors je verserais le vin dans mon verre,
Plus je bois, plus j'aime à boire.

Plus d'un se désespère, même au repas,
Parce que ses dettes ne lui laissent point de repos ;
Qu'il se mette au vin, et boive ce qu'il peut,
Celui qui lui réclame alors quelque chose arrive [mal.

Ah ! petite femme, que n'a-t-on pas en buvant !
Je suis déjà général, je commande dans le fossé (1),
Ah ! petite femme, que ne voit-on pas en buvant,
L'un se croit lieutenant, l'autre capitaine.

(1) C'est-à-dire qu'il a roulé dans un fossé.

Und seh ich von Ferne ein Rebsteckel stehn,
So muss ich vor Freude mein Hütel abziehn,
Dü edles Gewächse, dü grossi Allmacht,
Wie viel Traurige hasch dü luschtig gemacht.

Gott Vatter vom Hîmmel müss oft drîwer lache,
Was d'Menschä bîm Weine fîr Flaüse diän mache,
Er schaüt îhnä züä von dem Hîmmel herab,
Und schîttelt sein Köpíchen, und lachet darab.

Und wenn ich gestorben, wer thüät mîch be-
[graben?
Die letzte Freundschaft die muss auch noch was
[haben,
Begrab' mîch îm Keller unter's gross Weinfass,
Ich lieg nît gern trucke, doch allzeit gern nass.

Und oben am Fässchen da kann man es lesen,
Wass ich es vor Zeiten für ein Kerl bin g'wesen,
Beständig besoffen, zu Zeiten ein Narr,
Doch ein ehrlicher Bursche, das letzt îsch wahr.

Quand j'aperçois de loin un pied de vigne,
Dans ma joie, je lui tire mon chapeau,
O noble plante, ô Toute Puissance !
Que de gens tristes tu as rendus joyeux.

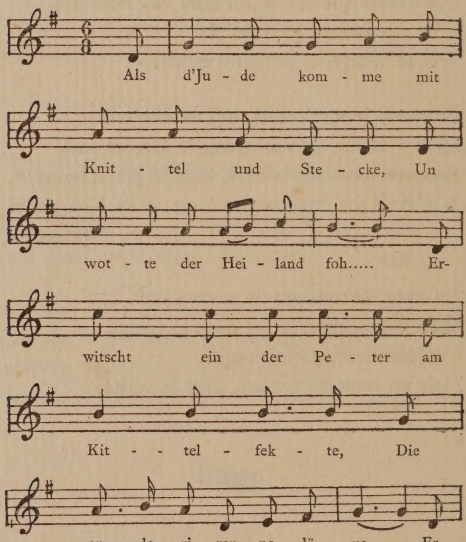
Dieu le père doit souvent rire
Des bêtises que le vin fait faire aux hommes,
Il les regarde du haut du ciel,
Secoue la tête, et se met à en rire.

Et quand je serai mort, qui m'enterrera ?
Qu'il y ait un souvenir pour le dernier ami,
Enterrez-moi dans la cave, sous le grand tonneau,
Je n'aime pas être couché à sec, mais bien plutôt
[mouillé.

Au haut du tonneau on pourra lire
Quel compagnon je fus dans le temps,
Toujours ivre, parfois toqué,
Mais un honnête garçon, c'est la vérité.

III

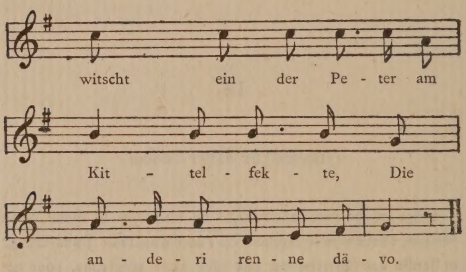
SANKT PETERS LIED



III

CHANSON DE SAINT PIERRE

Mettre en chanson humoristique ou burlesque le début de la Passion, c'est-à-dire le moment où l'on s'empare de Jésus-Christ au Jardin des Oliviers, est une idée assez saugrenue, pour ne pas dire plus. Je crois cependant que cette chanson a été faite et qu'elle se chante sans penser à mal; j'ajouterai même qu'elle m'a été fournie par un curé du Sundgau, de mes bons amis, mort depuis; c'était un brave cœur.

Quand les juifs vinrent avec des gourdins et des [bâtons,
Pour se saisir du Sauveur,
Pierre en attrapa un par le pan de son habit,
Les autres se sauvèrent à qui mieux mieux;

Der Peter zieht üsse si Säwel,
Und het si' gar meisterli g'stellt,
Haut hischt und hott, doch miserawel,
Die beste Streich hän ihm g'fählt. } *(bis).*

Der Herr ditet ihm mit dem Finger :
« Nu', Peter, steck's Krutmässer i ;
Du kafelsch io wiä nä Schinder,
Drum loss di' säble do si'. » } *(bis).*

Das thuet der Peter rächt gheie,
Ke Wunder wenn's ihn o bisst ;
Jetz thuet er erst rächt dri haue,
Und lenget dä Jude uf d'Nîss. } *(bis).*

Pierre en attrapa un par le pan de son habit,
Les autres se sauvèrent à qui mieux mieux.

Pierre tire son sabre,
Et s'est comporté maîtrement,
Il donne à droite, à gauche, mais misé-
[rablement, (bis).
Les meilleurs coups lui ont manqué.

Le Seigneur lui fait signe du doigt :
« Allons, Pierre, rengaîne le coupe-chou ;
Tu t'escrimes comme un bourreau, (bis).
Laisse-donc ta sabrerie. »

Cela vexe beaucoup Pierre,
Il n'est pas étonnant qu'il lui en démange ;
C'est seulement maintenant qu'il taille dru, (bis).
Et tape sur les juifs à bras raccourcis.

Der Malches der steht grad vorne,
Däm het er ä Kätzer versetzt,
Un het em eis vo de Ohre
Gar sufer vom Grund ä wäg pfetzt. } (bis).

Der Malches der fieng a z'schreie,
Un z'briele wiä nä Küäh ;
« Dü Galgestrik hasch mi gar g'haüe,
Wer heilt mer der Schläntz wider züä ? » } (bis).

Do ditet der Herr mit dem Finger :
« Peter, steck s'Krudmässer i ;
Dü haüsch io dri wiä nä Schînder,
So loss doch di schächte no si. » } (bis).

Der Herr thüet en wieder küriere,
Er het s'Bedürfniss aü g'ha ;
Do sprung der Peter zwîsche fiehre,
Und fieng meisterli z'müle a. } (bis).

« Sag, Meister, wer sot' denn nît gheie,
Was bîsch den dü oi fîr ne Mann :
Han'i ebbis owe awä g'haüe,
So kummsch dü, un heilsch's wieder a. } (bis).

Malchus se trouvait justement devant,
Il lui allonge un bon coup,
Et lui détache très proprement
Une des deux oreilles depuis la racine. } (bis).

Malchus se mit à crier,
A beugler comme une vache ;
« Gibier de potence, tu m'as coupé,
Qui me guérira la balafre ? » } (bis).

Alors le Seigneur fait signe du doigt :
« Pierre rengaîne le coupe-chou,
Tu t'escrimes comme un bourreau,
Laisse-donc tes estocades. » } (bis).

Le Seigneur le guérit,
Il en avait grand besoin.
Pierre s'en formalisa,
Et se mit à bouder furieusement. } (bis).

« Dis, maître, qui ne serait vexé,
Quel homme bizarre tu es :
Quand je suis arrivé à porter un bon coup,
Tu viens, et tu guéris la chose. » } (bis).

« Ei Peter, seid Christus, du grober G'sell,
Dü plaüdersch doch, s'îsch e Grüüs,
Lüeg, wenn i ke Wunder me wîrke sell,
So blos 'mer da Howel üs. » } (bis).

Drum îsch er si'm Meister no g'schlîche,
Un wermt si' amme nä Fier;
Mer hat's ihm ersetzli igschtrîche,
Er biäst si' werme gar thier. } (bis).

Do stupft der Teifel ä Mäidle,
Das hängt die Nase o dri;
Küüm sieht's der Peter, säid's wäitli :
« Där îsch o bi der Bande gsi. » } (bis).

Jetz fieng's îm Peter a z'grüüse,
S'Härz îsch em în d'Hose g'heit ;
« Mi Seel, do schweert er dreimol üse,
Dü Dräckloch, du hesch es erhäit. » } (bis).

Da fieng der Gügel a z'kräie,
Un het der Peter üszehnt.
Do thüet's der Peter a reie,
Un er het aü gar meistèrli pflänt. } (bis).

« Eh ! Pierre, dit le Christ, tu es un grossier com-
Tu bavardes, que cela fait pitié, [pagnon,
Tiens, si je ne devais plus faire de miracles,
Vas te faire lanlaire. » } (bis).

C'est pourquoi il a suivi son maître à la dérobée,
Et était à se chauffer au feu ;
On le lui a fait sentir terriblement,
Il paya cher son réchauffement. } (bis).

Le diable pousse une servante,
Qui vient y mettre son nez ;
A peine a-t-elle regardé Pierre, qu'elle dit :
« Celui-ci était aussi avec la bande. » } (bis).

Pierre eut le frisson,
Son cœur lui est tombé dans la culotte,
« Sur mon âme, jure-t-il trois fois :
Sale femme, tu en as menti. » } (bis).

Alors le coq commença à chanter,
Et rappela Pierre à lui-même.
Pierre se mit à se repentir,
Et à pleurnicher amèrement. } (bis).

Doch het em der Heiland verzoge,
Un d'Schlîssel zum Himmelreich ge' ;
So denkt er : « han i aü g'loge,
So derf i mi doch wieder lo g'seh. » } (bis).

Jetz hietet er d'Himmels Porte,
Losst d'Frumme ine zu'r Rüeh,
Schliässt d'Thüre mît schnîtzige Worte
Vor der Nase der Gottlose züe. } (bis).

Un kummt gar no einer der b'schisse thüet,
A jüdischer Teüfels Tropf,
So triebt ihm der Peter nä t'Schüeder
[ins Blüet,
Und wäscht dem Pflegel dä Kopf. } (bis).

« Lüäg Maüschi, lüäg Schmüle, lüäg Teifelspitzbüä,
Dort unde îsch s'Helle Loch,
Fahr awe, fahr awe în d'fierige Glüeth,
Un blos mîr fîr ewig în's Loch. » } (bis).

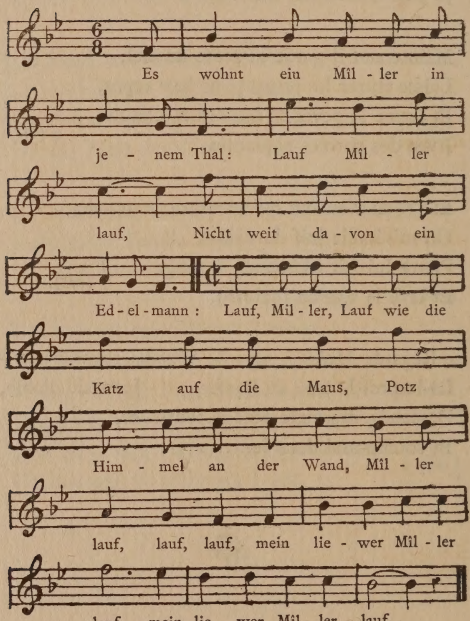
Pourtant le Sauveur lui a pardonné,
Et lui a donné les clés du ciel,
Il se dit : « Si j'ai menti,
Je puis encore me montrer. » (*bis*).

Maintenant il garde la porte du ciel,
Laisse entrer les justes pour leur repos,
Et ferme la porte au nez des méchants,
Avec des paroles piquantes. (*bis*).

Et s'il en vient un qui trompait le monde,
Un misérable juif du diable,
Pierre lui fait frissonner le sang,
Et lave la tête au malotru. (*bis*).

« Regarde *Maüscki,* regarde *Schmüle,* regarde sacri-
Là-bas est le trou de l'enfer, [pant du diable,
Descends, descends dans la fournaise,
Et souffle-moi dans le..... » (*bis*).

IV

ES WOHNT EIN MÎLLER

IV

UN MEUNIER

Kretschmer, vol. II, p. 156, donne cette chanson du meûnier et de sa fille, mais nos textes et nos airs sont complètement différents. Il faut donc admettre que le fond de cette histoire a été mis en chanson plusieurs fois ; Kretschmer la fait venir des bords du Rhin ; c'est un peu vague.

Notre version est bien alsacienne, et comme esprit et comme langage ; ce dernier dans toute sa rudesse.

Un meunier habite cette vallée :
Cours, meunier, cours.
Pas loin de là un grand seigneur...
Cours, meunier, cours
Comme le chat sur la souris,
Mille nom d'un bonhomme,
Meunier, cours, cours, cours,
Mon cher meunier, cours,
Mon cher meunier, cours.

Der Edelmann hat einen Sohn :
Lauf, Miller lauf,
Er liebt des Millers Tochter schon :
Lauf, Miller, etc.

Der Edelmann hat einen Knecht :
Lauf, Miller, lauf,
Und was er thut ist alles recht :
Lauf, Miller, etc.

Er steckt der Herr wohl in ein Sack :
Lauf, Miller, lauf,
Er treit'n in d'Mühl als Hawersack :
Lauf, Miller, etc.

Er stellt den Sack wohl in ein Eck :
Lauf, Miller, lauf,
Nicht weit von's Miller's Tochter's Bett.
Lauf, Miller, etc.

Un mittle in der halwe Nacht :
Lauf, Miller, lauf,
Hat sich der Sack fein lustig g'macht :
Lauf, Miller, etc.

Le seigneur a un fils :
Cours, meunier, cours,
Il aime la fille du meunier :
Cours, meunier, etc.

Le seigneur a un valet.
Cours, meunier, cours,
Et tout ce qu'il fait est approuvé :
Cours, meunier, etc.

Il fourre le seigneur dans un sac :
Cours, meunier, cours,
Il le porte au moulin comme un sac d'avoine :
Cours, meunier, etc.

Il pose le sac dans un coin :
Cours, meunier, cours,
Non loin du lit de la fille du meunier :
Cours, meunier, etc.

Vers la minuit :
Cours, meunier, cours,
Le sac a fini par s'animer :
Cours, meunier, etc.

« Ach ! Mutter, bringt geschwind ein Licht :
Lauf, Mîller, lauf,
In unsern Hüs îsch io ne Dieb. »
Lauf, Mîller, etc.

« Ach ! Tochter, wär'st du still gebli' :
Lauf, Mîller, lauf,
Hëtsch dü den Edelmann könn' krie'. »
Lauf, Mîller, etc.

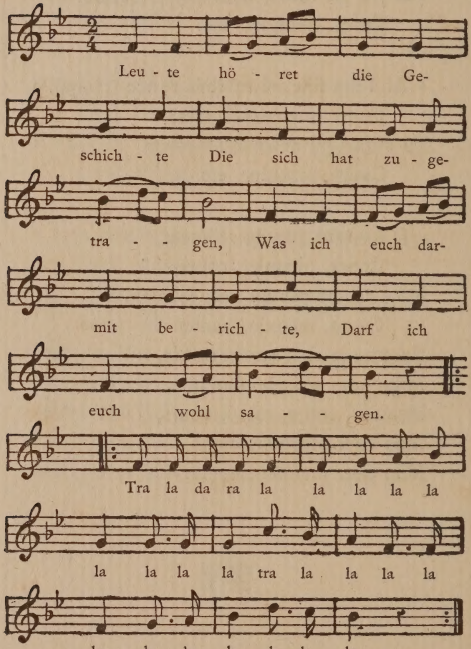
« Den Edelmann den mag ich nicht :
Lauf, Mîller, lauf,
Im ä scheenä Büä absag ich nicht : »
Lauf, Mîller, lauf
Wie die Katz auf die Maus,
Potz Himmel an der Wand,
Mîller lauf, lauf, lauf,
Mein lieber Mîller, lauf,
Mein lieber Mîller, lauf.

« Ah ! ma mère, apportez de la lumière, »
Cours, meunier, cours,
« Il y a un voleur dans notre maison. »
Cours, meunier, etc.

« Ah ! ma fille, si tu étais restée tranquille,
Cours, meunier, cours,
Tu aurais pu avoir le seigneur.
Cours, meunier, etc. »

« Je ne veux pas du seigneur,
Cours, meunier, cours,
Je ne rebute pas un beau garçon. »
Cours, meunier, cours
Comme le chat sur la souris,
Mille nom d'un bonhomme,
Meunier, cours, cours, cours,
Mon cher meunier, cours,
Mon cher meunier, cours.

V

LEUTE HÖRET DIE GESCHICHTE

V

BRAVES GENS

Cette histoire véritable s'est passée à Guebwiller vers 1835. Il y avait alors, parmi les gardiens de la ville, un boîteux qui s'appelait Esser; c'est lui le héros de la chanson. Je crois même que la chanson a été composée par un ouvrier de fabrique, du nom de Deflandre, et je ne suis pas fâché de le nommer, car cette collection renferme plus d'une pièce écrite sous sa dictée.

Braves gens, écoutez l'histoire
Qui s'est passée;
Ce que je vais vous raconter,
Je puis bien vous le dire.
Tra la, la, etc.

Leute geht nicht vor's Oberthor,
Es ist ja nicht zu trauen,
Eine krumme Wacht steht davor,
Thut euch die Ohren abhauen.
Tra la, la, etc.

S'hatte ein berauschter Mann
Sich Abends spät vergessen,
Er schreit von weitem : aufgethan !
Ich bin im Wirthshauss gsessen.
Tra la, la, etc.

Als er an das Thor ankam,
Da fieng er an zu schelten,
D'r Wächter hat nicht aufgethan,
Er kann's ihm nicht vergelten.
Tra la, la, etc.

Auf einmal gieng der Rumpel an,
Das Thor wird aufgeschlagen ;
Da packte der berauschte Mann
Der Wächter fest am Kragen.
Tra la, la, etc.

« Wart' du alter Lumpehund,
Es ist dir nicht zu trauen. »

Braves gens ne passez point par la porte-haute,
Il n'est pas bon de s'y fier,
Il y a là un gardien boiteux
Qui vous coupe les oreilles.
Tra la, la, etc.

Un homme pris de vin
S'était attardé le soir,
Il crie de loin : ouvrez !
J'étais à l'auberge.
Tra la, la, etc.

Quand il vint à la porte,
Il commença par des insultes ;
Le gardien n'ouvrit point.
Il ne peut lui pardonner cela.
Tra la, la, etc.

Alors commença la bagarre,
La porte est enfoncée ;
Puis l'ivrogne
Saisit le gardien au collet.
Tra la, la, etc.

« Attends, vieux gueux,
On ne peut se fier à toi. »

Er zog sein Sawel aus der Scheid,
Thut ihm ein Ohr abhauen.
Tra la, la, etc.

« Wart' du krummer Mîldädiä,
Ich will es dir schon zeigen,
I schlag' di dass du nîmm kasch geh',
Ich will dîr's hauen verleiten. »
Tra la, la, etc.

Als der Mann nach Hause kam,
Vor Schwachheit thut er sinken :
« Frau, schau nur mein halb Ohr an,
Ich wîll keîn Rausch mer trinken. »
Tra la, la, etc.

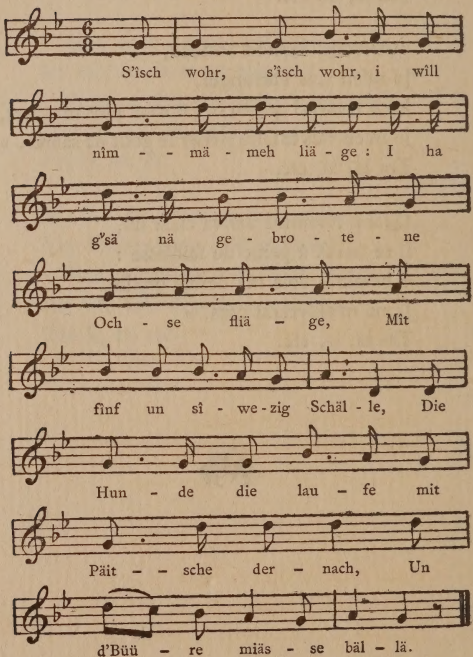
Il tira son sabre hors du fourreau,
Lui coupe une oreille.
Tra la, la, etc.

« Attends, maudit boîteux,
Je m'en vais t'arranger,
Je te rosserai que tu ne pourras plus marcher,
Je m'en vais te faire passer le goût de sabrer. »
Tra la, la, etc.

Quand l'homme arriva chez lui,
Il se tenait à peine de faiblesse :
« Femme, vois ma demie oreille,
Je ne m'enivrerai plus. »
Tra la, la, etc.

VI

S'ÎSCH WOHR



VI

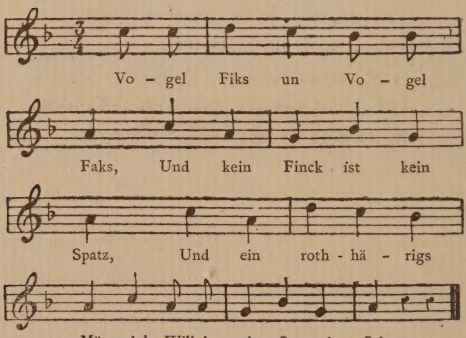
COQ-A-L'ANE

[Le coq-à-l'âne suivant ne doit pas être complet, car quand le peuple se met à faire de l'esprit, il ne s'en tient pas à deux couplets, surtout quand le sujet permet de continuer ces extravagances à l'infini.

Vrai, là, vrai, je ne mentirai plus :
J'ai vu voler un bœuf rôti,
Avec soixante-quinze clochettes,
Les chiens courent après avec des fouets,
Et les paysans sont obligés d'aboyer.

Das Millers Ross legt Stîeffel a,
Un äs wîll ziäge was es ka ;
Die Lüs spîtzt îhri Ohrä :
S'îsch în Summers Zitt nä Schnyder
Uffem Kiädräk verfrorä.

VII

VOGEL FIKS

Le cheval du meunier met des bottes,
Et il veut tirer de toutes ses forces,
Le pou dresse les oreilles :
En temps d'été un tailleur a été gelé
Sur une bouse de vache.

VII

OISEAU FIKS

Il est hors de doute que cette chanson, originale et gaie dans ses expressions, perd infiniment par la traduction, qui ne peut être qu'un à peu près ; c'est malheurusement le même cas pour beaucoup d'autres.

Oiseau *fiks*, oiseau *faks*,
Un pinson n'est pas un moineau,
Et je ne veux pas d'une fille à cheveux [rouges
Pour ma bonne amie.

Dü Hundsfutt un dü Spîtzbüe,
Un dü Spatzefanger,
Dü bîsch Geschter z'Nacht
Züe mi'm Schätzele gange.

I bîn nîtt binem gsässe,
I bîn numme g'stande,
I ha där's nîtt g'frässe,
S'îsch noch vor der Hand.

Wenn dü mît dim Schätzle
So äügelig wîtt si,
So nîm ä Babirle,
Un wîckel's dori.

Un kaüf'm ä roth Bänd'le,
Un bînd äs satt züä,
So kummt dîr ke Fremder
Schmarotzbüä därzüä.

« Misérable coquin
Et suborneur,
Tu as été hier soir
Chez ma bonne amie. »

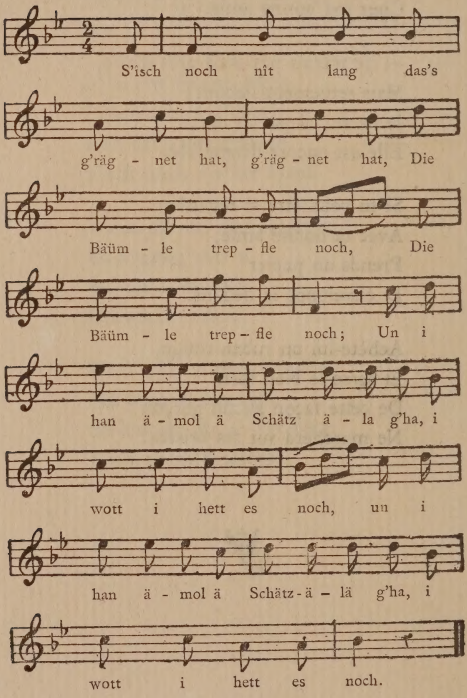
— Je n'étais pas assis près d'elle,
Mais seulement debout ;
Je ne te l'ai pas avalée,
Elle est encore disponible.

Si tu veux être si regardant
Avec ta bonne amie,
Prends un papier
Et enveloppe-la dedans.

Achète-lui un ruban rouge,
Et serre-le bien fort,
De cette façon aucun garçon
Ne marchera sur tes brisées.

VIII

S'ÎSCH NOCH NÎT LANG



VIII

IL N'Y A PAS LONGTEMPS

Dans le troisième volume du *Wunderhorn*, Arnim et Brentano donnent à la page 137 une chanson dont la première strophe est semblable au début de celle-ci ; la suite en diffère complètement. Notre air n'est pas le même que celui de Kretschmer. Malgré toutes ces différences comme paroles et comme air, il est possible toutefois que cette chanson soit venue en Alsace par la Suisse et qu'elle ait été transformée.

Il n'y a pas longtemps
Qu'il a plu, qu'il a plu,
Les arbres dégouttent encore *(bis)*,
J'avais une belle amie,
Je voudrais l'avoir encore.
J'avais une belle amie,
Je voudrais l'avoir encore.

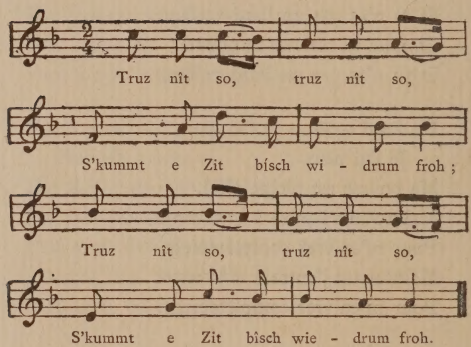
O dü kleiner Wasserstelz, Wasserstelz,
Und ach! du kleines Vögeli,
Du kleines Vögeli!
Wie lottelt dir das Wädeli,
Und hasch kein Kreuzer Geld.
Wie lottelt dir das Wädeli,
Und hasch kein Kreuzer Geld.

Ein Kreuzer Geld das hab' ich schon,
Hab'ich schon,
Der Beutel der ist voll *(bis)*!
Jetz geh' ich in das Wirthshaus nein,
Und saufe mich ganz voll.
Jetz geh' ich in das Wirthshaus nein,
Und saufe mich ganz voll.

O petite bergeronette, bergeronette,
Hélas! petit oiseau!
Petit oiseau!
Comme tu remues la queue,
Et tu n'as pas un liard vaillant.
Comme tu remues la queue,
Et tu n'as pas un liard vaillant.

Un liard vaillant je l'ai bien,
Je l'ai bien,
Ma bourse est pleine *(bis)*.
Maintenant j'entre à la taverne
Pour m'enivrer complètement.
Maintenant j'entre à la taverne
Pour m'enivrer complètement.

IX

TRUZ NÎT SO

Meine Frau und deine Frau
Sind zwei scheeni Weiber,
Eine liebt ein Zimmermann,
Die andere ein Schneider.

Gieng einmal wohl über d'Brück,
Da hat mein Schatz ein andrer gliebt,
Du bist mein Schatz, du bleibst mein Schatz,
Und wenn dü scho en andrä hast.

IX

NE TE DÉPITES PAS

Chanson très répandue en Alsace; elle n'est pas ancienne, mais j'ignore en quel lieu elle a vu le jour. On m'a dit que l'air était le thème d'une marche de mobiles; je n'ai pas vérifié cela non plus : en tout cas je la donne comme une vraie chanson populaire alsacienne.

Ne te dépites pas ainsi,
Le temps ramènera la gaîté.
Ne te dépites pas ainsi,
Le temps ramènera la gaîté.

Ma femme et ta femme
Sont deux belles femmes,
L'une aime un charpentier,
L'autre un tailleur.

J'ai traversé une fois le pont,
Ma belle en a aimé un autre;
Tu es mon bien, tu resteras mon bien,
Même si tu en as un autre.

Gieng einmal wohl in die Stadt,
Wo es schöne Mädchen hat,
I frag' die erst, i frag' die zweit,
Die dritte gab mir kein Bescheid.

Hab' einmal ein Schatz gehabt,
I ha gemeint es liebet mich ;
Hab nachg'fragt : s'hat zwölf gehabt,
Der dreizehnt also, der bin ich.

Ich sagt' einmal, vereht ich dich,
Bekommst ein schönes Schloss dafür,
Ich klopf einmal, ich klopf zweimal,
Bekomm ja nicht's dafür.

Liäwer wîlli ä Arme nämä,
Wenn er scho ke Grosche het,
Als der alte Graukopf nämä,
Der scho meine Ehre hat.

Un jour j'allai à la ville,
Où il y a de belles filles, [conde,
Je demande à la première, je demande à la se-
La troisième ne m'a pas donné de réponse.

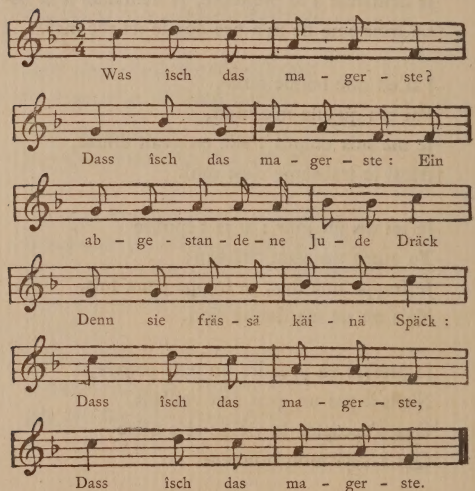
J'ai eu une bonne amie,
J'ai cru qu'elle m'aimait,
Je me suis enquis : elle en avait douze,
Ainsi le treizième c'est moi.

Je lui dis un jour : si je t'épouse
Tu auras un beau château ;
Je frappe une fois, je frappe deux fois,
Mais on ne me donne rien.

Je préfère en prendre un plus pauvre,
N'eût-il pas un gros sou vaillant,
Que d'accepter la vieille tête grise
Qui a déjà mon honneur.

X

WAS ÎSCH DAS MAGERSTE?



Was îsch das ergerste?
Dass îsch das ergerste :
Wenn güet Wetter îm Koländer steht,
Äim der Wind dur d'Hose geht :
Dass îsch das ergerste *(bis)*.

X

CHANSON GRASSE

Si la langue alsacienne est un peu rude, la pensée souvent ne l'est pas moins, surtout dans cette chanson, plus qu'épicurienne. La majorité des habitants de Soultzmatt est juive, ou peu s'en faut; aussi l'autre moitié de la population ne trouve-t-elle une chanson amusante qu'autant qu'on y molleste les juifs. C'est là que j'ai recueilli cette pièce.

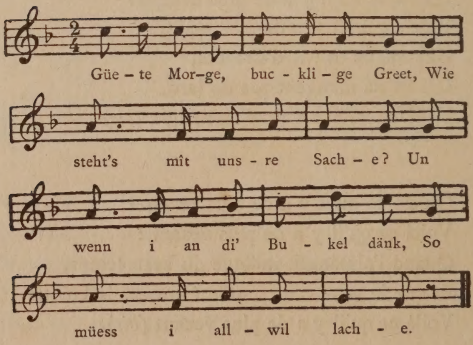
Qu'est-ce qu'il y a de plus maigre?
Voici ce qu'il y a de plus maigre :
Une vieille m..... d'israélite,
Car ils ne mangent pas de lard.
Voilà ce qu'il y a de plus maigre *(bis)*.

Qu'est-ce qu'il y a de plus vexant?
Voici ce qu'il y a de plus vexant :
Quand l'almanach indique du beau temps,
Et que le vent vous souffle à travers la culotte :
Voilà ce qu'il y a de plus vexant *(bis)*.

Was îsch das allerbescht?
Dass îsch das allerbescht :
E Beütel voll Geld, un Schulde frei,
Scheen wiss Bett, ein Mädchen d'rein :
Dass îsch das allerbescht *(bis)*.

XI

GÜETE MORGE



Qu'est-ce qu'il y a de meilleur ?
Voici ce qu'il y a de meilleur :
Une bourse remplie d'argent et pas de dettes,
Un beau lit blanc, une fillette dedans :
Voilà ce qu'il y a de meilleur *(bis)*.

XI

BONJOUR, MARGUERITE

La satire alsacienne s'est aiguisée plus d'une fois sur le compte des bossus et des bossues; M. Auguste Stöber nous a donné le *Petit Bossu* dans la première édition de ses Chansons alsaciennes, p. 70. Les paroles ne sont pas tout à fait semblables, et notre air ne s'appliquerait pas bien sur celles données par M. Stöber; il est donc probable qu'il existe encore un autre air.

Bonjour, Marguerite la bossue,
Comment vont nos affaires ?
Et quand je pense à ta bosse,
Je ne puis m'empêcher de rire.

Wenn i în das Kämmerlä kumm,
Un will äs sufer fägä,
So steht das buglig Männlä do,
Un blîtzt mer uf der Bäsä.

Wenn i în das Kîrchälä kumm,
Will mini Sîndä biäsä,
So steht das buglig Männlä do,
Un kîtzlt mi an dä Fiäsä.

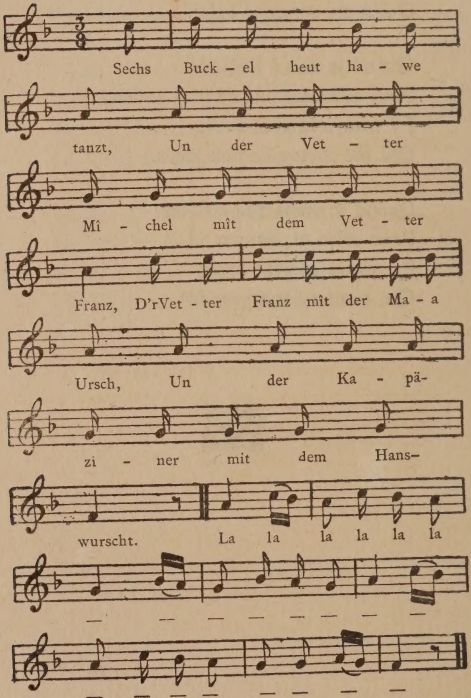
Wenn i in das Kîchälä kumm,
Un will mi Sîpplä kochä,
So steht das buglig Männlä do,
Un fangt mît mîr a z'bochä.

Quand je viens dans la chambre
Pour la balayer avec soin,
J'y trouve le petit bossu
Qui saute sur mon balai.

Quand je vais à l'église
Pour faire amende de mes péchés,
J'y trouve le petit bossu
Qui me chatouille aux pieds.

Quand je viens à la cuisine
Pour cuire ma soupe,
J'y trouve le petit bossu
Qui se met à me gronder.

XII

SECHS BUCKEL

XII

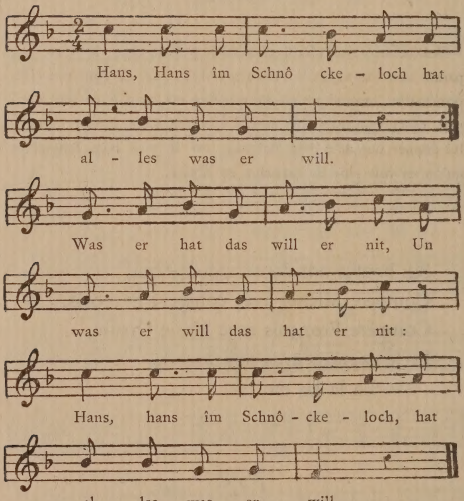
SIX BOSSUS

Voici encore un refrain très connu, mais dont le texte me paraît bien incomplet, à moins toutefois que ce soit une improvisation de quelque *loustig* qui s'en est tenu à ce seul couplet, ce qui pourrait bien être. La présence du capucin semble lui donner une date déjà éloignée, car il y a bien longtemps qu'on ne voit plus de capucins en Alsace.

Six bossus ont dansé aujourd'hui,
Compère Michel avec compère François,
Compère Fronçois avec Marie Ursule,
Et le capucin avec polichinelle.
La la la, etc.

XIII

HANS ÎM SCHNÔCKELOCH



XIII

JEAN DU SCHNOCKELOCH

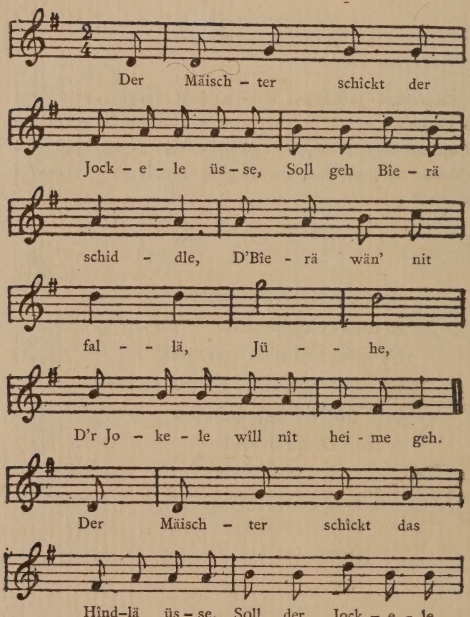
Schnôckeloch (le Nid aux Cousins) était le nom d'une auberge à peu de distance de Strasbourg ; c'était un lieu de promenade fréquenté dans le temps. M. Adolphe Stöber a développé cette chanson en y ajoutant six strophes dans le livre des contes alsaciens (1).

Jean du Nid aux Cousins (2)
A tout ce qu'il veut.
Ce qu'il a il n'en veut pas,
Ce qu'il veut il ne l'a pas :
Jean du Nid aux Cousins
A tout ce qu'il veut.

(1) *Elsässisches Sagenbuch*, 1842, p. 491.
(2) Ou du Trou aux Cousins.

XIV

D'R JOCKELE



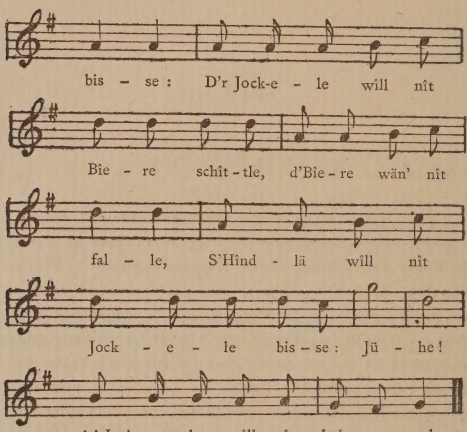
XIV

LE MAITRE ET JACQUOT

Il paraît que la forme la plus ancienne de cette pièce bizarre, répandue dans divers pays, se trouve dans un chant de Pâques hébraïque ou chaldéen (*Sepher Haggadah*), publié à Venise dès 1609. M. Ampère en parle dans les *Instructions relatives aux poésies populaires de la France*, p. 19 : le *Conjurateur et le Loup :* « Dans ce singulier morceau, les divers éléments sont successivement évoqués comme dans les runes scandinaves ou finnois : ils se refusent à l'action de l'homme et n'agissent que quand le diable paraît. » M. Stöber donne une autre version, p. 129 (1); j'en possède une troisième avec un autre air.

Le maître envoie Jacquot,
Secouer les poiriers,
Les poires ne veulent pas tomber;
Jouhé! Jacquot ne veut pas rentrer.
Le maître envoie le chien
Pour mordre Jacquot;

(1) *Elsässisches Volksbüchlein*, 2me édition.



Der Mäischter schîckt das Bängele üsse,
Soll geh's s'Hîndlä schlagä :
Bängele will nît s'Hîndlä schlagä
S'Hîndlä will nît, etc.

Der Mäischter schîckt das Firle üsse,
Soll geh' s'Bängele brenne :
S'Firle will nît s'Bängele brenne,
Bängele will nît, etc.

Jacquot ne veut pas secouer les poiriers,
Les poires ne veulent pas tomber;
Le chien ne veut pas mordre Jacquot;
Jouhé!
Jacquot ne veut pas rentrer.

Le maître envoie le bâton
Pour battre le chien :
Le bâton ne veut pas battre le chien,
Le chien ne veut pas, etc.

Le maître envoie le feu
Pour brûler le bâton :
Le feu ne veut pas brûler le bâton,
Le bâton ne veut pas battre, etc.

Der Mäischter schîckt das Wässerle üsse,
Soll geh' s'Firle lesche :
S'Wasser wîll nît s'Firle leschè,
S'Firle wîll nît, etc.

Der Mäischter schîckt das Kälwäle üsse,
Soll geh' s'Wasser süffe :
Kälwle wîll nît s'Wasser süffe,
S'Wasser wîll nît, etc.

Der Mäischter schîckt der Metzger üsse,
Soll geh' s'Kälwlä metzge :
Metzger wîll nît s'Kälwlä metzge,
S'Kälwlä wîll nît, etc.

Der Mäischter schîckt der Hänker üsse,
Soll der Metzger hänke :
Hänker wîll nît Metzger hänke,
Metzger wîll nît s'Kälwlä metzge,
S'Kälwle will nît s'Wasser süffe,
S'Wasser wîll nît s'Firle lesche,
S'Firle wîll nît s'Bängele brenne,
S'Bängele wîll nît s'Hîndle schlagä,
S'Hîndle wîll nît Jockele bisse,

Le maître envoie l'eau
Pour qu'elle éteigne le feu :
L'eau ne veut pas éteindre le feu,
Le feu ne veut pas, etc.

Le maître envoie le veau
Pour qu'il boive l'eau :
Le veau ne veut pas boire l'eau,
L'eau ne veut pas, etc.

Le maître envoie le boucher
Pour tuer le veau :
Le boucher ne veut pas tuer le veau,
Le veau ne veut pas, etc.

Le maître envoie le bourreau
Pour pendre le boucher :
Le bourreau ne veut pas pendre le boucher,
Le boucher ne veut pas tuer le veau,
Le veau ne veut pas boire l'eau,
L'eau ne veut pas éteindre le feu,
Le feu ne veut pas brûler le bâton,
Le bâton ne veut pas battre le chien,
Le chien ne veut pas mordre Jacquot,

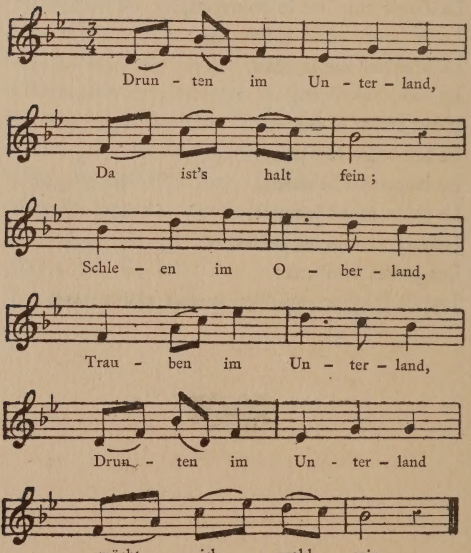
Jockele wîll nît Bîrä schîttle,
D'Bîrä wän nît fallä,
Jühé! dr'Jockele wîll nît heime geh.

Der Mäischter schîckt der Teifel üsse,
Soll der Hänker hole :
Teifel geht der Hänker hole,
Hänker geht der Metzger hänkä,
Metzger geht das Kälwla metzge,
Kälwle geht das Wässerle süffe,
S'Wasser geht das Firle lesche,
S'Firle geht das Bängele brenne,
S'Bängele geht das Hîndle schlagä,
S'Hîndle geht der Jockele bisse,
Dr'Jockele geht diä Bîrä schîttle,
D'Bîrä diän jetz fallä,
Juhe! dr'Jockele wîll scho häime geh'.

Jacquot ne veut pas secouer les poires,
Les poires ne veulent pas tomber,
Jouhé! Jacquot ne veut pas rentrer.

Le maître envoie le diable
Pour emporter le bourreau :
Le diable emporte le bourreau,
Le bourreau pend le boucher,
Le boucher tue le veau,
Le veau boit l'eau,
L'eau éteint le feu,
Le feu brûle le bâton,
Le bâton bat le chien,
Le chien mord Jacquot,
Jacquot secoue les poires,
Les poires tombent :
Jouhé! Jacquot veut bien rentrer maintenant.

XV

DRUNTEN IM UNTERLAND

XV

LA-BAS

Quoiqu'on rencontre cette chanson dans toute l'Alsace, je crois qu'elle vient du Tyrol ; sa mélodie franche et son rythme facile n'auront pas eu grand'peine à se graver dans toutes les mémoires, même les plus rebelles.

Là-bas, dans le Bas-pays,
Il fait bon,
Des prunelles dans le Haut-pays,
Des raisins dans le Bas-pays.
Là-bas, dans le Bas-pays,
Je voudrais bien être.

Drunten im Unterland
Da ist's halt gut!
Ist mir's da oben' rum
Manchmal auch noch so dumm,
Hab' ich doch allezeit
Drunten gut's Blut.

Kalt ist's im Oberland,
Unten ist's warm;
Oben sind d'Leut so reich,
D'Herzen sind gar nicht weich,
Schau'n mich nicht freundlich an,
Werden nicht warm.

Aber da unten' rum
Sind die Leut arm,
Aber so froh und frei,
Und in der Liebe treu,
Drum sind im Unterland
D'Herzen so warm.

Là-bas, dans le Bas-pays,
Il fait vraiment bon ;
Si dans le Haut-pays
Je me sens, je ne sais comment,
Par contre, dans le Bas-pays,
Je suis toujours de bonne humeur.

Il fait froid dans le Haut-pays,
En bas il fait chaud ;
Là-haut les gens sont si riches
Que les cœurs ne sont pas tendres,
Ils ne me regardent pas avec amitié,
Ne se réchauffent jamais.

Par contre, en bas,
Les gens sont pauvres,
Mais si gais, si libres,
Et fidèles en amitié,
Aussi dans le Bas-pays
Les cœurs sont si chauds !

XVI

DROBEN IM OBERLAND

Droben im Oberland,
Da ist's halt nett,
Welschkorn im Unterland,
Trauben im Oberland,
Gut ist der Wein daselbst,
Wenn ich nur hätt.

Droben im Oberland,
Da ist's halt fein!
Wenn ich dort nunter komm,
Kehr ich gleich wieder um,
Denn nur im Oberland
Kann ich halt sein.

Drunten sind d'Leut so stolz,
Wissen nicht wie,
Können nicht freundlich sein
Oder s'trägt Nutzen ein,
Meinen gar d'Gscheidheit hat
Niemand als sie.

XVI

LA CONTRE PARTIE

En haut, dans le Haut-pays,
Il fait beau,
Du maïs dans le Bas-pays,
Des raisins dans le Haut-pays,
Le vin y est bon,
Si seulement j'en avais.

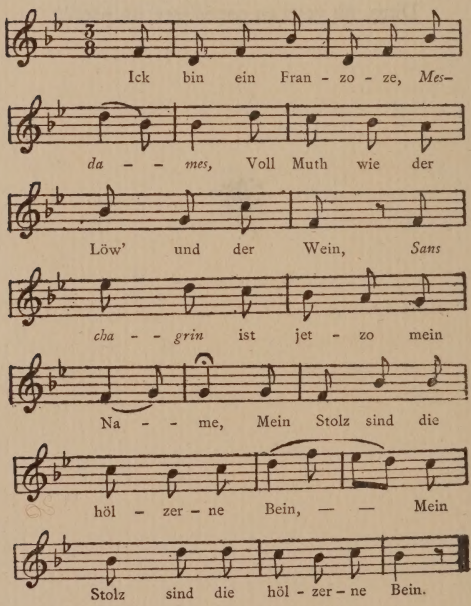
En haut, dans le Haut-pays,
Il fait bon,
Quand je viens au Bas-pays,
Je m'en retourne tout de suite,
Car ce n'est qu'au Haut-pays
Que je puis vivre.

En bas les gens sont si fiers,
Ne savent ni quoi, ni comme,
Ne peuvent être aimables
Que quand il y va de leur intérêt;
Ils croient même que l'intelligence
Leur a été réservée à eux seuls.

Droben im Oberland
Ist man auch froh!
Hat immer guten Muth.
Und liebt mit heissem Blut;
Schön ist das Oberland,
Sagt wo ist's so?

En haut, dans le Haut-pays,
On est joyeux,
Toujours de bonne humeur,
Et l'on aime tendrement;
Le Haut-pays est beau,
Dites, où vous en connaissez un pareil?

XVII

JCK BIN EIN FRANZOSE

XVII

JE SUIS UN FRANÇAIS

Cette chanson met en scène un vieux de la vieille, qui mélange le français et l'allemand. L'auteur a soin de lui faire estropier les articles, mettant les masculins à la place des féminins, et *vice versa*. Les mots *ich, dich,* etc., sont écrits *ick, dick,* etc., ce qui fait toujours pâmer de rire un auditoire alsacien.

Je suis un Français, mesdames,
Plein de courage comme le lion et le vin,
Sans-Chagrin est maintenant mon nom,
Mon orgueil, ce sont mes jambes de bois,
Mon orgueil, ce sont mes jambes de bois.

En Italie gab's für Bravuren
Das Kreutz die *Couronne de fer,*
En Espagne für die Blessuren
Der Stern von der *Légion d'honneur (bis).*

Wir haben gar vieles gelitten,
Bei Hitze und Stürme marschiert,
Mit allen Nationen gestritten,
Und niemal *courage* verliert *(bis).*

Ick laufe, ick springe, ick kose,
Comm' ça mit dem ölzernen Bein,
Und überall bleib ick Franzose,
Und wär ick auck unter dem Stein *(bis).*

Kann ick gleick nit lauf' wie die Hase
Mit die *maudit* hölzernen Bein,
Fall ick dock niht gleick auf die Nase,
Und geb' mick geduldig darein *(bis).*

Ick bin dock nock fröhlick *passable,*
Mesdames, dondaine dondon,
Und wenn gleik mein Fuss ist *au diable,*
Bin dock nock ä *joli garçon (bis).*

En Italie on me donna pour la bravoure,
La croix de la couronne de fer;
En Espagne, pour les blessures,
La croix de la Légion d'honneur *(bis)*.

Nous avons souffert beaucoup,
Marché par la chaleur et les orages,
Combattu avec toutes les nations,
Mais jamais perdu courage *(bis)*.

Je cours, je saute, j'embrasse,
Comme ça, avec ma jambe de bois,
Et partout je reste Français,
Même si j'étais sous la pierre *(bis)*,

Quoique je ne puisse courir comme un lièvre
Avec les maudites jambes de bois,
Je ne tombe pas pourtant sur le nez,
Et je prends mon mal en patience *(bis)*.

Je suis encore passablement gai,
Mesdames, tontaine tonton,
Et quoique ma jambe soit au diable,
Je suis encore un joli garçon *(bis)*.

Glaubet ihr das Küsse nit gebe
Trompieret euk wahrlik die Schein,
Zum küssen, so wahr ick nock lebe,
Gebraukt's nur die Maul, nit die Bein *(bis)*.

Luft, Wasser und *pommes de terre,*
Mehr brauk's nit um fröhlick zu sein,
Die *place* wo ick steh und der Ehre
Es braven Soldaten zu sein *(bis)*.

Mit Freud kriegt mein Leben einst Pause,
Wie gittig die Grabwurm wird sein,
Sie will dann do reckt an mick schmausen,
Und findet die ölzerne Bein *(bis)*.

Und sterb' ick, und wär es auck heute,
Marschier ick zur Himmelsport ein,
Saint-Pierre commandirt dann die Leute :
Mack *place* für die ölzerne Bein *(bis)*.

Croyez-vous que je n'embrasse plus?
Détrompez-vous de cette illusion, [vie,
Pour embrasser, aussi vrai que je suis encore en
On ne se sert que de la bouche et non des
[jambes *(bis)*.

De l'air, de l'eau et des pommes de terre,
Que faut-il de plus pour être joyeux?
La place où je suis, et l'honneur
D'avoir été un brave soldat *(bis)*.

Avec plaisir ma vie un jour aura sa pause;
Comme le ver de terre viendra goulument
Pour se régaler après moi.....
Et ne trouvera que des jambes de bois *(bis)*.

Si je meurs, et même si c'était aujourd'hui,
Je marcherai vers la porte du ciel,
Saint Pierre commandera alors :
Faites place à la jambe de bois *(bis)*.

BIBLIOGRAPHIE

—

Nous donnons ici les titres d'un certain nombre d'ouvrages consultés pour notre travail; ce n'est qu'un résumé : étendre davantage cette liste, déjà passablement longue, nous semblait prétentieux, car à part le précieux manuscrit de Manesse, à la Bibliothèque nationale de Paris, nous n'avons eu recours qu'à notre bibliothèque personnelle.

Arnim und Brentano. Des Knaben Wunderhorn, alte deutsche Lieder. (Le cor magique de l'enfant, anciennes chansons allemandes.) *Heidelberg, Mohr et Zimmer.* 1806-1808, 3 vol. in-8°.

Böhme (Franz M.). Altdeutsches Liederbuch. Volkslieder der Deutschen nach Wort und Weise aus dem XIIten bis zum XVIIten Jahr hundert. (Chansons allemandes du XII^e^ au XVII^e^ siècle.) *Leipzig, Breitkopf und Härtel,* 1877, in-8°.

Brant (Dr Seb.). Das Narrenschiff Neue. Ausgabe von A. W. Strobel. (La nef des fous, avec des notes, publ. par Strobel.) *Quedlinbourg et Leipzig, Basse,* 1839, in-8°.

Braun (l'abbé Ch.). Légendes du Florival. *Guebwiller, Jung,* 1866, in-8°.

Chronique des Dominicains de Guebwiller, publiée sous les auspices du Conseil municipal de cette ville (avec une Introduction de M. Mossmann). *Guebwiller, Brückert,* 1844, in-8°.

Compendium cantionum ecclesiasticarum, continens Responsoria, Versus, Antiphonas, Hymnos, etc. Editum per M. Joannem Holthusium Kempensem, Augustae Vindelicorum in ecclesia Cathedrali Scholae Rectorem, etc. *Augustae Vindelicorum excudebat Michaël Manger,* 1579, pet. in-8° de 220 feuillets paginés au recto.

Coussemaker (E. de). Histoire de l'Harmonie au au moyen-âge. *Paris, V. Didron,* 1852, in-4°.

Edélestand du Méril. Poésies populaires latines antérieures au xiie siècle. *Paris,* 1843, in-8°.

— Poésies populaires du moyen-âge, *Paris,* 1847, in-8°.

Enchiridion, oder eyn Handbüchlein, etc. *Erfurth,* 1524, pet. in-8° (réédité par P. Wackernagel).

Engelhardt (Ch. M.). Herrad von Landsperg, Aebtissin zu Hohenburg im Elsass, im zwölften Jahr-

hundert und ihr Werk : hortus deliciarum. *Stuttgart, Cotta,* 1818, in-8°, avec un atlas de douze planches in-fol.

Frantz (Ci.). Geschichte der geistlichen Liedertexte vor der Reformation. (Histoire des textes de cantiques avant la réformation.) *Frantz, in Halberstadt,* 1853, in-12.

Frantz (Klamer, Wilhelm). Sechs und neunzig alte und unbekannte Choralmelodieen. *Quedlinburg, G. Basse,* 1831, in-12.

Grandidier (l'abbé). Histoire ecclésiastique, militaire, civile et littéraire de la province d'Alsace, t. Ier (le seul publié). *Strasbourg, à la Librairie académique,* 1787, in-4°.

— Histoire de l'église et des évêques princes de Strasbourg. *Strasbourg, P. Levrault,* 1776-1778, 2 vol. in-4°.

— Œuvres historiques. *Strasbourg,* 1868, 6 vol. in-8°.

Grimm (Jac.). Uber den altdeutschen Meistergesang. (Sur les anciens maîtres chanteurs.) *Göttingen, H. Dieterich,* 1811, in-8°.

Hagen (F. H. von der). Gottfried's von Strassburg Werke. (Œuvres de Godefroi de Strasbourg, avec un glossaire.) *Breslau, J. Max,* 1823, 2 vol. in-8°.

— Minnesinger ; deutsche Liederdichter des XIIten, XIIIten et XIVten Jahrhunderts, aus allen bekannten Handschriften und früheren Drucken gesam-

melt, etc. (Les Troubadours; poètes et chansonniers allemands des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, d'après tous les manuscrits connus et toutes les éditions précédentes, etc.) *Leipzig, J. A. Barth,* 1838, 4 Parties en 3 vol. in-4°.

HARTMANN (A.). Volksschauspiele, In Bayern und Österreich-Ungarn Gesammelt. (Théâtre populaire, recueilli en Bavière et en Autriche-Hongrie.) *Leipzig, Breitkopf et Härtel,* 1880, grand in-8° avec musique.

HERZOG (Bernhart). Chronicon alsatiae Edelsasser Cronick. *Strasbourg, B. Jobin,* 1592, petit in-fol. goth.

HOFFMANN von FALLERSLEBEN. Geschichte des deutschen Kirchenliedes bis auf Luthers Zeit. (Histoire du Cantique allemand jusqu'au temps de Luther.) 3^e édition, *Hanovre,* 1861, grand in-8°.

HOMMEL (Friederich). Supplement zu P. Wackernagel Das deutsche Kirchenlied mit ihren Singweisen. *Leipzig, Teubner,* 1864, grand in-8°.

HÜPPE (B.). Lieder und Sprüche der Minnesinger. — Ein Anhang enthält Taulers Lieder. (Chansons et sentences des Troubadours. — Un supplément renferme les cantiques de Tauler.) *Münster,* 1844, in-8°.

KÖNIGSHOVEN (J. von). Die Alteste teutsche sowohl allgemeine Elsassische und Strassburgische Chro-

nicke, Mit Anmerckungen von *J. Schilter.* (La plus ancienne chronique allemande de l'Alsace et de Strasbourg, depuis le commencement du monde jusqu'à 1386, publiée pour la première fois, avec des notes historiques, par J. Schilter.) *Strasbourg,* 1698, pet. in-4°.

Kraff (E. G.). Krist, das älteste von Otfrid im IXten Jahrhundert verfasste hochdeutsche Gedicht, etc (Christ, le plus ancien poème allemand composé au IXe siècle par Otfried, d'après les manuscrits de Vienne, Munich et Heidelberg.) *Königsberg, Bornträger,* 1831, in-4°.

Kretzschmer. Deutsche Volkslieder. (Chansons populaires allemandes.) *Berlin,* 1838, 2 vol. in-8°.

Laguille. Histoire de la province d'Alsace jusqu'à Louis XV. *Strasbourg,* 1727, 2 vol. in fol.

Langbecker. Gesang-Blätter aus dem sechzehnten Jahrhundert, etc. (Feuilles volantes du XVIe siècle.) *Berlin, Sander,* 1838, in-4°.

Layenspiegel von rechtmässigen ordnungen inn Burgerlichenn und Peinlichen Regimenten, etc. (Miroir laïque, Recueil d'ordonnances légales et pénales pour le gouvernement civil.) *Newlich getruckt anno 1532 zu Strasbourg durch Hans Knoblouch den Jungen,* in-fol., 151 feuillets.

Levrault (L.). Die heilige Ottilia und die Heiden-

mauer. (Sainte Odile et la muraille des païens.) *Offenbourg,* 1856.

Lossius. Psalmodia, hoc est Cantica sacra veteris ecclesiae Selecta, etc. *Noribergae, apud Gabrielem Hayn, Joh. Petrei generum,* 1553, pet. in-fol.

Luther (Martin). Geistliche Geseng und Psalmen. Warnung, Doct. Mar. Luth.

> Vil falscher Meyster jetz Lieder dichten,
> Sihe dich für, und lern sie recht richten.
> Wo Got hin bauet sein Kirche und Wort
> Da wil der Teuffel sein mit Trug und Mord.

(Chants religieux et Psaumes. — Avertissement du docteur Martin Luther : « Beaucoup de faux maîtres composent maintenant des chants, prends garde à toi et apprends à bien les juger. Là où Dieu bâtit son église et sa parole, le diable s'établit avec tromperie et meurtre. ») Petit in-12 carré de 107 feuillets paginés au recto, plus la table, avec les airs notés. *Zu Nürnberg, Truckes Petreius,* 1545.

Manessen (R.). Sammlung von Minnesingern, etc., aus dem schwaebischen Zeitpuncte, 190 Dichter enthaltend. (Collection d'œuvres des troubadours souabes, renfermant 190 poètes, par Ruedger Manessen, publiée d'après le manuscrit de la Bibliothèque royale de France.) *Zurich, C. Orell,* 1758-59, 2 Parties en 1 vol. in-4°.

MEISTER (K. S.). Das Katholische Kirchenlied in Singweisen, etc. (Le cantique catholique avec les airs, etc.) 1er vol. (le seul publié). *Fribourg, Herder,* 1862, in-8°.

PASTORIUS (J. M.). Kurze Abhandlung von den Ammeistern der Stadt Strassburg. (Traité des ammeistres de la ville de Strasbourg.) *Strasbourg, G. R. Stochdorph,* 1761.

PITON (Fréd.). Strasbourg illustré ou Panorama pittoresque, historique et statistique de Strasbourg et de ses environs. *Strasbourg, chez l'auteur,* 1855, 2 tomes en 1 vol. grand in-4°.

SCHILTER (J.). Thesaurus antiquitatum teutonicarum ecclesiasticarum, civilium, litterariarum, etc. *Ulm, Daniel Bartholomaei,* 1728, 3 vol. in-fol.

SCHMIDT (Ch.). Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle. *Paris, Sandoz et Fischbacher,* 1879, 2 vol. in-8°.

SCHŒPFLIN. Alsatia illustrata. *Colmar,* 1751, 2 vol. in-fol.

SPACH. Études sur quelques poètes alsaciens du moyen-âge. *Strasbourg. Silbermann,* 1882.

STÖBER (Auguste). Elsässische Neujahrsblätter, 1843 à à 1848, 6 vol.

— Neujahrs-Stollen, 1850.

— Alsatia, 1850 à 1867, 10 vol.

Stöber Elsässisches Volksbüchlein, éditions de 1842 et 1859.

Strobel (A. W.). Vaterländische Geschichte des Elsasses, etc. (Histoire patriotique de l'Alsace.) *Strasbourg, Schmidt et Grucker,* 1841-1849, 6 vol.

Uhland (L.). Alte hoch und niederdeutsche Volkslieder. (Anciennes chansons populaires de l'Allemagne.) *Stuttgart, Cotta,* 1844, 2 vol. in-8°.

Vehe (Michael). Ein new Gesangbüchlein geistlicher Lieder, etc. (Nouveau recueil de cantiques, etc.) *Leipzig,* 1537, réédition faite en 1853 par Hoffmann von Fallersleben, in-12.

Wackernagel (Philippe). Bibliographie zur Geschichte des deutschen Kirchenliedes im xvi ten Jahrhundert. (Bibliographie pour l'histoire du Cantique allemand au xvi^e siècle.) *Francfort,* 1855.

Wackernagel (K. E. P.). Das deutsche Kirchenlied. (Le Cantique allemand.) *Stuttgart,* 1841, pet. in-4°.

Wagenseil (J. C.). De civitate noribergensi commentatis, accedit de Germaniae Phonoscorum von der Meister Singer, etc. *Altdorf,* 1697, in-5°.

Weinhold (Karl). Weinacht-Spiele und Lieder aus Süddeutschland. (Jeux de Noël et chansons de l'Allemagne du Sud.) *Graez,* 1853.

WILKEN (E.). Geschichte der geistlichen Spiele in Deutschland. (Histoire des jeux religieux en Allemagne.) *Göttingue,* 1872.

WINTERER (l'abbé). Histoire de sainte Odile, ou l'Alsace chrétienne au VII^e^ et au VIII^e^ siècle. *Paris, Douniol,* 1869.

TABLE DES MATIÈRES

(TOME II)

—

TROISIÈME PARTIE

BERCEUSES, CHANSONS ET RONDES ENFANTINES

		Pages.
Introduction		3
I.	*Schlof, Biäwele Schlof*	6
	Dors, petit garçon, dors	7
II.	*Schlof, Kindele Schlof*	10
	Dors, petit enfant, dors	11
III.	*Äie Bubbäie, schlof*	12
	Aïe Bubbaïe, dors	13
IV.	*Äie Bubbäie, die Bäbble*	14
	Aïe Bubbaïe, la bouillie	15
V.	*Nina*	16
	Nina	17

VI.	*Nina Bubbäie*	18
	Nina, dors	19
VII.	*Hopp Marianele*	20
	Saute Mariette	21
VIII.	*Alti gross Müetter*	22
	Vieille grand'mère	23
IX.	*Firowe*	24
	C'est la fin du travail	25
X.	*Drei lädrigi Strîmpf*	26
	Trois bas de cuir	27
XI.	*Mariannele*	28
	Marianne	29
XII.	*D'r Hans hat Hosen a*	30
	Jean a des pantalons	31
XIII.	*Stork, Stork, schniwel schnawel*	32
	Cigogne au long bec	33
XIV.	*Stork, Stork, bäini*	34
	Cigogne aux longues pattes	35
XV.	*Kätrimele*	36
	Catherine	37
XVI.	*Rägä Rägä Tropfä*	38
	Tombez gouttes de pluie	39
XVII.	*Der Lunzi kummt.*	40
	Le Lunzi vient	41
XVIII.	*Z'Nacht wenn der Mond schynt*	42
	La nuit quand la lune luit	43
XIX.	*Mäiäkäfer frico*	44
	Hanneton vole	45
XX.	*Ritte, ritte Resslä*	46
	Au galop vont les petits chevaux	47

QUATRIÈME PARTIE

MŒURS, USAGES ET COUTUMES

INTRODUCTION 51
Le premier janvier 53
Le Pfiffertag (La fête des musiciens) 54
Le crieur de nuit 59
Les repas 62
Les mariages 63
Repas mortuaires 65
Diverses ordonnances 66
Fêtes du printemps et de l'été 67
La Kilb 68
Dictons divers 70
I. *Der Wächterruf* 72
I. Le crieur de nuit 73
II. *Veile, Rose, Bliämälein* 78
II. La chanson des beignets 79
III. *Gügük îm Häfele* 82
III. Le coucou 83
III *bis*. *Sürkrüt îm Häfele* 84
III *bis*. De la choucroute 85
IV. *S'Messti Lied (Kochersberg)* 86
IV. Écoute donc, Brigitte 87
V. *Salwäi, Gloräi* 96
V. Salvaï, Gloraï 97
VI. *Bibbeletanz* 100
VI. Danse du coq 101

VII. *Du einfältig Birschtele* 102
Sot petit homme 103

VIII. *Es kommt ein Schleifer* 106
La chanson du repasseur 107

IX. *O dü liäwer Aügüstin* 114
O mon cher Augustin 115

X. *Schwäfelhelzlä* 116
Des allumettes 117

XI. *Es, es, ès und es* 124
C'est une dure résolution 125

XII. Les tras feys (chanson de Levoncourt) 132

XIII. Chanson voyerie (Ronde) 136

XIV. *Es reiten drei Schneider* 142
Les Trois tailleurs 143

XV. *Der Scholem* 146
Chanson contre les juifs 147

XVI. *Hetsch s'Kiwele g'riwe* 148
Quand on coiffe la fiancée juive 149

CINQUIÈME PARTIE

CHANSONS D'AMOUR, CHANSONS POÉTIQUES

INTRODUCTION 153

I. *Der Todt von Baset* 156
Quand j'étais compagnon (La mort de Bâle). 157

II. *Es trug das Mädelein* 162
La fillette aux cheveux noirs 163

III. *Gang mer nît îwer mi Mättälä* 166
Ne traverse pas mon pré 167

IV. *In Lauterbach* 170
A Lauterbach 171

V. *Vögelein im Tannewald* 174
Petit oiseau 175

VI. *Es dunkelt in dem Walde* 178
Il commence à faire noir 179

VII. *Ich und mein Hans* 182
Moi et mon Jean 183

VIII. *Müess i jetz zu mim Städtele naus* 186
Le départ 187

IX. *Du, du liegst mir im Herzen* 192
Toi, toi, tu es dans mon cœur 193

X. *Gestern Abend* 196
Hier soir 197

XI. *Herzigs Marianel* 202
Charmante Marianne 203

XII. *Wenn ich noch ledig wär* 206
Si j'étais encore garçon 207

XIII. *Anne Marianele* 208
Anne Marie 209

XIV. *Hold und Sisttsamkeit* 210
Grâce et modestie 211

XV. *Woher so früeih (Hebel)* 214
D'où viens-tu (l'étoile du matin) 215

XVI. *Weil ich gleich kein Schatz nicht hab* 220
Sans bon ami 221

XVII. Ç'a les boubes de Tchièvremont 226

XVIII. Les galants de Chèvremont 228

XIX. M'y promenant tout autour 231
XX. Oh! da, bonjour 233
XXI. Là-bas sur la montagne 234

SIXIÈME PARTIE

CHANSONS DE CONSCRITS, DE SOLDATS, DE COMPAGNONS

INTRODUCTION 237
I. *Als wir aus Wolxheim hinaus gehn* 240
En sortant de Wolxheim 241
II. *Der Kommandant* 242
Le Commandant 243
III. *Ein Schifflein sah ich fahren* 244
Je vis flotter un bateau 245
IV. *Was wollen die Hausaren essen* 248
Les Hussards 249
V. *D'Rekrute sîn bravi Soldate* 252
Les recrues sont de braves soldats 253
VI. *He loset îhr Büäwä* 256
Écoutez mes gars 257
VII. *O Strassburg* 260
O Strasbourg 261
VIII. *O du Frankreich* 266
O France 267

SEPTIÈME PARTIE

CHANSONS A BOIRE, CHANSONS SATIRIQUES, BOUFFONNES

INTRODUCTION 273

I. *I bin lusti (Ehrenfried Stöber)* 278
Je suis joyeux 279

II. *Nur lustig ihr Brüder* 284
Soyons joyeux mes compagnons 285

III. *Sankt Peters Lied* 290
La chanson de saint Pierre 291

IV. *Es wohnt ein Miller* 300
Un meunier habite cette vallée 301

V. *Leute höret die Geschichte* 306
Braves gens, écoutez l'histoire 307

VI. *S'isch wohr, s'isch wohr* 312
Coq à l'âne 313

VII. *Vogel fiks, Vogel faks* 314
Oiseau fiks, oiseau faks 315

VIII. *S'isch noch nit lang* 318
Il n'y a pas longtemps 319

IX. *Truz nit so* 322
Ne te dépite pas ainsi 323

X. *Was isch das magerste* 326
Chanson grasse 327

XI. *Güete Morge buchlige Greet* 328
Bonjour Marguerite la bossue 329

XII. *Sechs Buckel* 332
Six bossus 333
XIII. *Hans im Schnockeloch* 334
Jean du nid aux cousins 335
XIV. *D'r Jockele* 336
Le maître et Jacquot 337
XV. *Drunten im Unterland* 344
Là-bas dans le Bas-pays 345
XVI. *Droben im Oberland* 348
En haut dans le Haut-pays 349
XVII. *Ick bin ein Franzose* 352
Je suis un Français 353
Bibliographie 359